



**CHINE À 100 ANS,
UN PARTI COMMUNISTE
TOUT-PUISSANT**

**ÉCONOMIE — ÉTATS-UNIS: TCHAO
PATRON! MOYEN-ORIENT — CES FEMMES
ARABES INTERDITES D'INTIMITÉ**



**Courrier
international**

N°1600 du 1^{er} au 7 juillet 2021
courrierinternational.com
France : 4,50 €

Afrique CFA 3,400F CFA, Algérie
530 DA, Allemagne 5,40 €, Andorre
5 €, Autriche 5,40 €, Canada
7,75 \$ CAN, DOM 5 €, Espagne 5,20 €,
Grande-Bretagne 4,60 €, Grèce
5,20 €, Italie 5,20 €, Japon 850 ¥,
Maroc 41 DH, Pays Bas 5,20 €,
Portugal cont. 5,20 €, Suisse 6,70 CHF,
TOM 850 XPF, Tunisie 7,20 DT.

**FAUT-IL
AVOIR (UN PEU)
PEUR DES OVNIS ?**

*Selon le Pentagone,
de nombreux phénomènes
aérospatiaux restent
inexpliqués. De quoi relancer
les spéculations sur
d'éventuels visiteurs
extraterrestres... La vérité
est peut-être ailleurs.*

M 03183 - 1600 - F: 4,50 €



DÉVOILEZ VOTRE CARACTÈRE ELECTRIC.*



MINI ELECTRIC

À PARTIR DE **325€/MOIS.**⁽¹⁾ SANS AUCUN APPORT.
ENTRETIEN INCLUS.⁽²⁾



*Électrique, exactement comme la nouvelle MINI Electric !

⁽¹⁾ Exemple pour une MINI COOPER SE Edition Camden. 36 loyers linéaires : 324,99€/mois.

Après déduction du bonus écologique de 6000 €, sous réserve d'éligibilité conformément au décret en vigueur.

Location Longue Durée sur 36 mois et pour 30000 km incluant Entretien⁽²⁾, extension de garantie et assurance DI+. Offre réservée aux particuliers, valable pour toute commande d'une MINI COOPER SE Edition Camden jusqu'au 30/06/2021 dans les MINI Stores participants. Sous réserve d'acceptation par BMW Finance, SNC au capital de 87000000 € - RCS Versailles 343606448, inscrit à l'ORIAS sous le n°07008883. Consommation mixte combinée : 0l/100 km. CO₂ combinée : 0g/km - Norme WLTP. Depuis le 01/09/2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée. La Protection Personnelle DI+ est un contrat d'assurance souscrit auprès d'Allianz Vie, Entreprise régie par le Code des assurances, Société anonyme au capital de 643.054.425 euros, Siège social : 1 cours Michelet - CS 30051 - 92076 Paris La Défense Cedex, 340234962 R.C.S. Nanterre. ⁽²⁾ Hors pièces d'usure.



LES CHOIX DE "COURRIER"

CLAIRE CARRARD

Faut-il avoir (un peu) peur des ovnis ? p.24

Ce qui est vrai, c'est qu'il y a des images et des enregistrements d'objets dans le ciel dont nous ne savons pas exactement ce qu'ils sont. Nous n'arrivons pas à expliquer la façon dont ils se déplacent, leur trajectoire : cette phrase, c'est Barack Obama qui l'a prononcée lors du *Late Late Show*, le 17 mai sur **CBS**, et elle n'a pas tardé à faire le tour du monde. Il répondait à une épineuse question qui vous a peut-être tarabudé un jour : "C'est quoi ces aliens ?" La veille, dans l'émission *60 Minutes*, sur la même chaîne, un ancien pilote avait affirmé observer des phénomènes aérospatiaux non identifiés "tous les jours depuis au moins deux ans". De quoi relancer les spéculations

les plus folles un mois avant la publication attendue d'un rapport du Pentagone sur le sujet. Plus que l'émission elle-même, ce sont les réactions qu'elle a provoquées et les nombreux articles liés au rapport (qui a largement fuité dans la presse) qui ont suscité notre curiosité et conduit à ce choix de une. Ce numéro, je dois le dire, se veut clairement un numéro d'été, plus léger, même s'il y a un vrai sujet dans cette passion, principalement américaine, pour les ovnis. Le **Washington Post** explique ainsi parfaitement comment ce qui à l'origine relevait souvent de la blague est devenu aujourd'hui une affaire de sécurité nationale. "Les couloirs du pouvoir à Washington bruissent de rumeurs – parmi les sénateurs les plus en vue, les membres du Pentagone et même d'anciens directeurs de la CIA – au sujet des ovnis. Ce qui vous garantissait autrefois un aller simple chez les fous a quitté les écrans d'Hollywood et les pages des romans de science-fiction pour entrer dans le débat public."

Le département de la Défense prend en effet très au sérieux la question des phénomènes aérospatiaux non identifiés. Il a même créé une *task force* sur le sujet en août 2020. C'est le rapport de ce groupe de travail qui a été dévoilé, le 25 juin. On y apprend notamment, explique le **New York Times**, que 143 phénomènes observés restent inexpliqués depuis 2004. Et que 21 concerneraient des objets volants démontrant "possiblement des capacités technologiques inconnues aux États-Unis : des objets se déplaçant sans propulsion observable ou avec une accélération rapide qui serait au-delà des capacités de la Russie, de la Chine ou d'autres nations terrestres". Il n'y a aucune preuve qu'il s'agisse de projets secrets de l'armée américaine, d'une technologie russe ou chinoise inconnue ou de visites d'extraterrestres. Cependant, "le rapport du gouvernement n'exclut pas ces explications", ce qui, selon l'auteur de l'article, le rendra "susceptible d'alimenter les théories sur les visiteurs venus

d'autres mondes". Ce n'est pas le but ici. Nous avons d'ailleurs sciemment choisi de contrebalancer ce dossier par deux points de vue très drôles (mais argumentés), pour nous ramener sur terre et éviter toute interprétation douteuse. Il y a d'abord celui de Seth Shostak, paru dans le **Guardian**. "Dans une galaxie où une étoile sur trois est vraisemblablement accompagnée d'une planète de la taille de la Terre, il paraît presque impensable que notre monde soit le seul à abriter une vie intelligente, écrit l'astronome américain. Il est donc possible qu'un jour nous établissions un contact. Si tel est le cas, à quoi pourraient ressembler les habitants d'autres mondes ?" s'interroge-t-il. Sa réponse : sans doute à des machines, car d'éventuels extraterrestres auraient à subir les mêmes lois de la physique que nous. De quoi décourager les plus fervents adeptes des petits hommes verts. Tout aussi drôle, ce romancier britannique qui, dans **UnHerd**, se demande s'il

n'a pas cédé, comme d'autres l'ont fait face à la pandémie de Covid-19, à ce qu'il appelle le biais cognitif de la normalité. "Ce concept, explique-t-il, désigne notre tendance à rejeter les informations insupportables et à présumer que rien d'excessivement étrange ou d'affreux ne peut arriver." Or l'impossible se produit parfois. "J'ai lu les témoignages des pilotes, écouté les récits d'experts du Pentagone décontenancés. Et surtout, j'ai vu, complètement ébahi, la crème du journalisme et de la classe politique américaine se rallier à l'hypothèse d'une possible vie extraterrestre", dit encore Sean Thomas. Et pourtant, il n'y arrive pas. "Que voient-ils que je ne vois pas, eux qui connaissent mieux que personne les phénomènes aériens non identifiés ? Pourquoi leurs réactions sont-elles si excessives ?" se demande-t-il. C'est tout l'objet de ce dossier.

En couverture :

Ovni : dessin de **PEK**, Australie (Cartoon Movement). Chine : dessin de **Finn Graff**, Norvège



Sommaire

7 JOURS DANS LE MONDE

France. Une claque pour le RN p.6

Le revers que le Rassemblement national a essuyé aux régionales pourrait l'inciter à revoir sa stratégie de "dédiabolisation", analyse **El País**.



DESSIN DE HACHFELD, ALLEMAGNE

CHINE p.22

À 100 ans, un Parti communiste tout-puissant

Le PCC, qui célèbre le 1^{er} juillet son centième anniversaire, compte 91 millions de membres. Sous la férule de Xi Jinping, son secrétaire général depuis 2012, il poursuit un "rêve chinois" qui inquiète l'Occident, explique le magazine hongkongais **Yazhou Zhoukan**.

CARAÏBES p.14

Ceux qui partent, au plus noir de la nuit

Le canal de la Mona, entre la République dominicaine et Porto Rico, engloutit chaque année le rêve américain de centaines de migrants. Un reportage édifiant du magazine **Revista 5W**.

MOYEN-ORIENT p.20

Ces femmes arabes interdites d'intimité

Dans **Raseef22**, une Égyptienne raconte qu'elle n'a jamais eu d'espace à elle. En écho à son témoignage, deux femmes, à Beyrouth et Damas, disent dans **Daraj** leur rêve de liberté.

LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

- Ara** Barcelone, quotidien. **The Atlantic** Washington, mensuel. **The Continent** Johannesburg, hebdomadaire.
- Daraj** (daraj.com) Beyrouth, en ligne.
- Le Devoir** Montréal, quotidien.
- Duanchuanmei (The Initium)** (theinitium.com) Hong Kong, en ligne.
- L'Écho** Bruxelles, quotidien.
- Foreign Policy** Washington, bimestriel.
- The Guardian** Londres, quotidien.
- The New European** Londres, hebdomadaire.
- El País** Madrid, quotidien.
- Polityka** Varsovie, hebdomadaire.
- Raseef22** (raseef22.com) Beyrouth, en ligne.
- Revista 5W** Barcelone, mensuel.
- Süddeutsche Zeitung** Munich, quotidien.
- UnHerd** (unherd.com) Londres, en ligne.
- Vedomosti** Moscou, quotidien.
- The Washington Post** Washington, quotidien.
- Yazhou Zhoukan** Hong Kong, hebdomadaire.



SOMMAIRE

7 jours dans le monde

6. France. Une claque pour le RN

D'un continent à l'autre

10. Pologne. Avortement, LGBT :

la guerre des affiches fait rage

12. Royaume-Uni. Pourquoi les europhiles n'ont rien compris au Brexit

14. Caraïbes. Ceux qui partent, au plus noir de la nuit

18. Nigéria. Infiltré chez les trafiquants d'art africain

20. Moyen-Orient. Ces femmes arabes interdites d'intimité

22. Chine. À 100 ans, le Parti plus puissant que jamais

À la une

24. Faut-il avoir (un peu) peur des ovnis ?

Transversales

32. Économie. Tchao patron !

33. Musique. Ces fonds qui rachètent de vieilles chansons à prix d'or

34. Sciences. La disparition des langues menace le savoir médical

35. Signaux. Oh la belle vague !

360°

36. Portfolio. Manitoba, les maux de l'eau

40. Culture. Made in Germany

42. Poésie. Celle qui chante avec les oiseaux

43. Histoire. L'odyssée solitaire d'un Inuit en Écosse

44. Le portrait. Jack Ma de magnat à paria



SUR NOTRE SITE

Courrier des idées. Et si les machines ne nous remplaçaient pas ?

Chaque premier dimanche du mois, retrouvez notre newsletter sur les débats qui agitent la planète. Cette semaine, on vous explique pourquoi et comment la thèse d'un remplacement massif des emplois du tertiaire par des intelligences artificielles est remise en cause.

Récit. Los Angeles, un monde à part

Fraîchement installé dans la cité des Anges, un journaliste américain de **The Atlantic** explique en quoi la mégapole californienne ne ressemble à aucune ville des États-Unis et est "un espace où des gens du monde entier, issus d'horizons d'une folle diversité, vivent plus ou moins en paix".

Modern Love. "J'ai 83 ans et je n'ai jamais renoncé à ma vie sexuelle"

Chaque semaine, la chronique phénomène du **New York Times** sur l'amour vous est proposée en exclusivité, traduite en français, par *Courrier international*. Ce dimanche, le récit hors norme d'une femme de 83 ans qui relate un accueil glacial dans un sex-shop et interroge le tabou du sexe chez les personnes âgées.

L'horoscope de Rob Breznsky Retrouvez chaque semaine les prévisions poétiques et philosophiques de l'astrologue le plus original de la planète.



Retrouvez-nous aussi sur Facebook, Twitter, Instagram et Pinterest.



NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE

De nouvelles puissances émergent, les alliances se redessinent, le Moyen-Orient bascule une fois de plus.

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Édité par Courrier international SA, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance au capital de 106.400 €
Actionnaire : La Société éditrice du Monde
Président du directoire, directeur de la publication : Arnaud Aubron
Directrice de la rédaction, membre du directoire : Claire Carrard
Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président
Dépôt légal Mai 2021. Commission paritaire n° 0722c82101.
 ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 67-69 avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Fax rédaction 33 (0) 1 46 46 16 02 Site web www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com
 Directrice de la rédaction Claire Carrard (16 58) Rédacteurs en chef adjoints Raymond Clarinard (16 77), Virginie Lepetit (16 12), Claire Pomarès (web)
 Responsable du numérique Jeffrey Ricome Direction artistique Sophie-Anne Delhomme (16 31), Conception graphique Javier Errea Comunicación

ÉDITION Anouk Delpoit (16 98), Fatima Rizki (17 30), 7 JOURS DANS LE MONDE François Gerles (chef de rubrique, 17 48) EUROPE Gerry Feehily (chef de service, 16 95), Laurence Habay (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 16 36), Catherine Guichard (Allemagne, Autriche, Suisse alémanique, 16 04), Carole Lyon (Belgique, 17 36), Sasha Mitchell (Royaume-Uni, Irlande, 19 74), Benjamin Morante (Italie, 19 72), Antoine Mouteau (Pays-Bas), Vincent Barros (Portugal), Carolin Lorentz (chef de rubrique, France, 16 93), Alexandre Lévy (Bulgarie), Solveig Gram Jensen (Danemark, Norvège, Suède), Alexia Kefalas (Grèce, Chypre), Joël Le Parous (Hongrie), Romain Su (Pologne), Guillaume Marguet (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vitureau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) AMÉRIQUES Béragère Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 16 14), Jean-Hébert Armengaud (chef de service, Amérique latine, 16 57), Morgann Jezequel (Brésil), Martin Gauthier (Canada) ASIE Agnès Gaudu (chef de service, Chine, Singapour, Taïwan, 16 39), Christine Chaumeau (Asie du Sud-Est, 16 24), Zhang Zhulin (Chine, 17 47), Guillaume Delacroix (Asie du Sud), Elisabeth D. Inandiak (Indonésie), Jeong Eun-jin (Corées) MOYEN-ORIENT Marc Saghie (chef de service, 16 69), Ghazal Golshiri (Iran), Pascal Fenaux (Israël), Philippe Mischkowsky (pays du Golfe) AFRIQUE Anna Sylvestre-Treiner (chef de rubrique, 16 29), Malik Ben Salem (Maghreb), Mathilde Boussion (Afrique australe et Afrique de l'Est), TRANSVERSALES Pascale Boyen (chef des informations, Économie, 16 47), Carole Lembezat (chef de rubrique, Sciences et Signaux, 16 15), Annick Rivore (Économie), MAGAZINE 360° Marie Béliot (chef des informations, 17 32), Hugo Florent (16 74), Delphine Veaudor (16 76), HISTOIRE Mélanie Liiffschitz (16 96)

SITE INTERNET Claire Pomarès (rédactrice en chef adjointe), Nicolas Coisplet (chef d'édition), Adrien Oster (chef d'édition), Paul Blondé (rédacteur éditeur web), Gabriel Hassan (rédacteur éditeur web, 16 32), Carole Lyon (rédactrice éditeur web, 17 36), Hoda Saliby (rédactrice éditeur web, 16 35), Mélanie Chenouard (vidéo édition, 16 65), Paul-Boris Bouzin (développement web) COURRIER EXPAT Ingrid Therwath (16 51), Jean-Luc Majouret (16 42)

TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier Histoire), Mélanie Liiffschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand, portugais), Manon Delfour-Peyrethon (anglais, allemand), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragasol (anglais, espagnol), Leslie Talaga (anglais, espagnol) RÉVISION Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 17 35), Isabelle Bryskier, Philippe Czerepak, Aurore Delvigne, Françoise Hérold, Julie Martin

PÔLE VISUEL Sophie-Anne Delhomme (responsable), WEB DESIGN ET ANIMATION Alexandre Errichiello (chef de service, 16 17), Benjamin Fernandez, Jonnathan Renaud-Badet, Pierrick Van-Thé ICONOGRAPHIE Luc Briand (chef de service, 16 41), Lidwine Kervella (16 10), Stéphanie Saindon (16 53), Céline Merrien (colorisation) MAQUETTE Alice Andersen (chef de service, 16 37), Denis Scudeller (chef de fabrication), Gilles de Obaldia CARTOGRAPHIE Thierry Gauthé (16 70) INFOGRAPHIE Catherine Doutey (16 66) INFORMATIQUE Denis Scudeller

AGENCE COURRIER Patricia Fernández Pérez (directrice du développement et de la communication, 17 37), Jessica Robineau (16 08) Dialla Konate (17 38)

DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Communeau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 45 35) IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE : Maury, 45 330 Malesherbes

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO Julien Abirama, Juliette Allin, Jean-Baptiste Bor, François Burkard, Anne-Françoise Cochet, Antoine Cuny-Le Callet, Frédéric Dalléas, Marie Daoudal, Maddalena De Vio, Marion Dautreigne, Klara Durand, Isabelle Gabrion, Juliette Gache, Philippe Godefroy, Elorri Laborde, Pauline Le Troquier, Dounia Mahieddine, Blandine Mosnat, Astrid Mouget, Éléonore Nicolas, Claire Olivès, Adrien Palluet, Anne Romefort, Valentin Scholz, Nina Schretr, Isabelle Taudière, Léo Thomas, Yuta Yagishita, Yutao Zhang

PUBLICITÉ MPublicité, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11 469, 75707 Paris Cedex 13, tél. : 01 57 28 20 00 Présidente Laurence Bonicazzi Bridier, Directrice générale adjointe, Marketing & Études Elisabeth Cialdella (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr, 39 68), Directeur délégué, directeur de Marque Courrier international David Eskenazy (david.eskenazy@mpublicite.fr, 38 63) Directeur délégué Activités programmatiques, AD Tech & Monétisation Sébastien Noel (sebastien.noel@mpublicite.fr, 37 00) Directeur délégué, pôle Agences François de Ren (francois.deren@mpublicite.fr, 30 21) Directeur délégué, pôle Opérations spéciales Steve Dablin (steve.dablin@mpublicite.fr, 38 84)

RESPONSABLE ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE Carine de Castellán (16 06) Lucie Madalena (gestion) Droits Eleonora Pizzi (16 52) Comptabilité 01 48 88 45 51 Directeur de la diffusion et de la production Xavier Loth Directrice des ventes Sabine Gude Responsable commerciale internationale Saveria Colosimo Morin (01 57 28 32 20) Chef de produits Valentin Moreau (01 57 28 33 99) Communication et promotion Brigitte Billiard, Christiane Montillet MARKETING Sophie Gerbaud (directrice, 16 18), Véronique Lallemand (16 91), Véronique Saudemont (17 39), Kevin Jolivet (16 89), Martine Prévot (16 49)

Modifications de services ventes au numéro, réassorts 0805 05 01 47 Service clients Abonnements Courrier international, Service abonnements, A2100 — 62066 Arras Cedex 9 Tél. 03 21 13 04 31 Fax 01 57 67 44 96 (du lundi au vendredi de 9h à 18h) Courriel abo@courrierinternational.com. Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine : 119 €. Autres destinations : https://boutique.courrierinternational.com Nos conditions générales de vente et d'utilisation sont disponibles sur https://www.courrierinternational.com/page/cgu

Courrier international, USPS number 013-465, is published weekly 48 times per year (triple issue in August and Dec), by Courrier International SA c/o Distribution Grid, at 900 Castle Rd Secaucus, NJ 07094, USA. Periodicals Postage paid at Secaucus, NJ, and at additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to Courrier International c/o Express Mag, 8275, avenue Marco-Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada.



Origine du papier: Allemagne, 100% de fibres recyclées. Ce magazine est imprimé chez MAURY certifié PEFC. Eutrophisations: Ptot = 0,002 kg/tonne de papier. Ouvrage imprimé à 100% avec des encres respectueuses de l'environnement et conformes à la norme Blue Angel.

Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : Courrier international
 Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Je m'abonne pour :

1 AN (52 numéros) au prix de 119 € au lieu de 218,80 €*

1 AN (52 numéros) + 6 hors-séries au prix de 149 € au lieu de 269,80 €*

RCO21BO003

Monsieur Madame

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

CP..... VILLE.....

Je règle par chèque bancaire à l'ordre de Courrier international

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :

https://abo.courrierinternational.com/ours2021

ou téléphonez au 03.21.13.04.31 (du lundi au vendredi, de 9 heures à 18 heures)

* Prix de vente au numéro. Étranger nous consulter. Nos Conditions Générales de Vente sont disponibles sur notre site internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Courrier international, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services et/ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 06/01/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI - 67/69 avenue Pierre Mendès France - 75013 Paris. Pour toute réclamation, www.cnll.fr.

Avantages abonnés :

Rendez-vous sur courrierinternational.com

■ La version numérique du magazine dès le mercredi soir

■ L'édition abonnés du site internet

■ Nos archives, soit plus de 100 000 articles

■ L'accès illimité sur tous vos supports numériques

■ Les applications iOS et Android

■ Réveil Courrier

Votre abonnement à l'étranger :

Belgique :

(32) 2 744 44 33 - abonnements@saipm.com

USA-Canada :

(1) 800 363 1310 - expressmag@expressmag.com

Suisse :

(41) 022 860 84 01 - abonne@edigroup.ch

LE FESTIVAL
DU
Monde

PARIS. NEW YORK. MONTRÉAL.

DÉBATS · SPECTACLES
ATELIERS · PROJECTIONS

du 24 au 26 septembre 2021 →
Programme & Inscriptions : FESTIVAL.LEMONDE.FR →

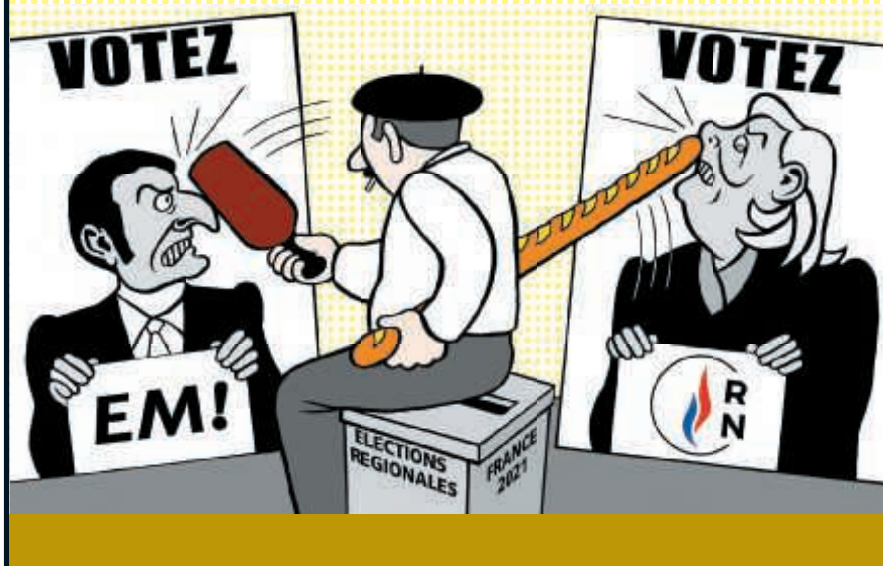
LE MONDE AUDITORIUM
BNF → MK2 Bibliothèque





France. Une claque pour le RN

Le revers que le Rassemblement national a essuyé aux régionales pourrait l'inciter à revoir sa stratégie de "dédiabolisation", analyse ce journal espagnol.



—El País (extraits) Madrid

Dimanche [27 juin], lors des élections régionales, Marine Le Pen a essuyé l'une des défaites les plus cuisantes qu'elle ait connues depuis qu'elle a pris la tête du parti de son père, le Front national, il y a dix ans. La formation, rebaptisée [en 2018] Rassemblement national (RN), a été largement battue dans la région Provence-Alpes-Côte d'Azur (Paca), la seule où elle espérait encore l'emporter au second tour après un résultat médiocre au premier.

Marquées par une abstention record, ces élections ont donné la victoire, sur l'ensemble du territoire, à ceux qui étaient déjà aux commandes des régions : la droite des Républicains (LR) et leurs alliés, ainsi que le Parti socialiste (PS) et les écologistes. À cette occasion, les vieux partis ont confirmé leur implantation municipale et régionale, tandis que Marine Le Pen et le président Emmanuel Macron restent hégémoniques à l'échelon national [c'est-à-dire dans les intentions de vote à la présidentielle]. Et, désormais, de nombreux ténors conservateurs sont pressentis comme candidats à la prochaine élection présidentielle.

Jusqu'à présent, à en croire tous les sondages, Marine Le Pen devrait affronter Macron au second tour en 2022. Reste à savoir quelles seront les répercussions de

ce scrutin régional sur la présidentielle. Les régionales, et en particulier le scrutin de la région Paca, qui comprend Marseille, devaient permettre à Marine Le Pen de se positionner comme principale rivale de Macron en 2022. Elle devait montrer que son parti était capable de remporter plus que des petites villes et des villages, et les sondages lui étaient favorables. Ce revers sème le doute quant à son rôle dirigeant et sa stratégie à la veille du congrès de Perpignan, le premier week-end de juillet, au cours duquel le RN doit lancer sa campagne présidentielle.

L'actuel président de la région Paca, Renaud Muselier, candidat de la droite classique, qui bénéficiait du soutien de la gauche et du centre, a obtenu, d'après les premières estimations, 57 % des voix contre 43 % pour Thierry Mariani, le candidat RN, qui avait pourtant récolté le plus grand nombre de suffrages au premier tour, le 20 juin. Le retrait du candidat de gauche, Jean-Laurent Félizia, qualifié pour le second tour, et son appel à voter pour le conservateur Muselier ont permis de rassembler toutes les voix

La défaite de Marine Le Pen s'explique en partie par la mise en place d'un front républicain.



ANALYSE

↳ Dessin de Hachfeld, Allemagne.

Vu du Royaume-Uni 2022 sera une autre histoire

●●● Quelque 34 millions d'électeurs ont boudé les urnes le 27 juin. Dès lors, toute tentative d'analyse du scrutin régional en vue de la présidentielle de 2022 "est contrariée par cette désolante réalité", constate le journaliste britannique John Lichfield dans les colonnes du *Local*. Marine Le Pen et Emmanuel Macron ont été sanctionnés ? Soit. Pour autant, "il serait quand même idiot de penser que Le Pen n'a aucune chance de se retrouver au second tour" et "il serait tout aussi idiot de croire que Macron n'a aucune chance d'être réélu", assure Lichfield.

Les deux seront bien plus forts en avril 2022, explique le journaliste. Le Pen, parce qu'elle pourra mobiliser les classes ouvrières et les jeunes qui ne se sont pas déplacés cette fois-ci. Macron, parce qu'à titre personnel, abstraction faite de l'effondrement de son parti, il reste populaire. Il est donc trop tôt pour annoncer un "retour vers le futur" en France avec une renaissance des anciens blocs de gauche et de droite traditionnels se partageant la République, estime Lichfield : "Il existe de nombreuses explications pour justifier l'inertie ou la flemme des électeurs, mais aucune n'envisage un retour à la normale de la vie politique française. Le sentiment de colère et de désillusion vis-à-vis de la politique classique, déconnectée des réalités, qui a fait disparaître le centre droit et le centre gauche du second tour de la présidentielle en 2017, n'a pas disparu."

Ce dimanche, ce sentiment s'est simplement exprimé par l'abstention et non par la protestation. Les seules conclusions que l'on pourrait en tirer pour 2022 seraient donc les suivantes : Marine Le Pen est allée au bout de sa stratégie de dédiabolisation du Rassemblement national. Elle aura du mal à se rendre plus "présidentiable". Macron, lui, "n'a pas réussi à transformer son succès inattendu de 2017 en renouvellement du paysage politique français" et reste un favori fragile. La seule menace pourrait venir désormais de Xavier Bertrand qui, de son côté, devra d'abord s'imposer face à ses rivaux.

anti-Le Pen et d'empêcher le RN de conquérir, pour la première fois de son histoire, une région française.

Le deuxième tour a assuré une nette victoire à trois poids lourds de la droite traditionnelle, qui ambitionnent de disputer la présidence au centriste Macron en 2022. Celui qui est le mieux placé est Xavier Bertrand, agent d'assurances de son état, ancien ministre sous Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy. Il s'est imposé dans les Hauts-de-France, région industrielle, avec [52,37 %] des voix. Mais ces élections ont également souri à Laurent Wauquiez, ancien président des Républicains, et à Valérie Pécresse, qui fut elle aussi ministre sous le président Sarkozy.

Macron, lui, est en mauvaise posture : son parti n'est plus que l'ombre de lui-même dans les régions. De plus, la droite, qu'il tente de phagocytter depuis des années, sort renforcée de ces élections, avec l'envie de démontrer que la prochaine présidentielle n'a pas à se jouer entre Macron et Le Pen.

Les espoirs de Macron. Cela étant, Macron jouit encore d'une cote de popularité assez forte dans le pays, supérieure à celle de ses prédécesseurs, et il a des raisons d'espérer : Le Pen, sa rivale à la présidentielle de 2017, à laquelle il devrait être confronté une nouvelle fois en 2022, ressort affaibli de ce scrutin. Et le président, comme par le passé, table sur le fait que les dirigeants de la droite ayant des ambitions présidentielles – Bertrand, Wauquiez et Pécresse – vont finir par se battre et s'entre-détruire.

Le moment est venu de tirer les leçons du scrutin. Dès avant le décompte des voix, les spéculations allaient bon train sur un éventuel remaniement après le verdict des urnes. Pour le RN, le congrès [des 3 et 4 juillet] peut être l'occasion d'analyser cet échec. La défaite de Marine Le Pen s'explique, en partie, par la mise en place d'un front républicain, véritable cordon sanitaire destiné à isoler l'extrême droite. Cette pratique vise à concentrer sur un candidat les voix de gauche et droite afin d'empêcher le RN d'arriver au pouvoir. Les résultats en région Paca apportent la preuve que cette stratégie fonctionne encore.

Mais d'autres facteurs ont contribué à la mauvaise prestation du RN. L'une des explications est l'abstention, notamment celle des jeunes électeurs, l'un des viviers électoraux du parti de Marine Le Pen. Il est possible que ce parti engage un débat interne sur l'efficacité de la stratégie de "normalisation", consistant à éviter tout dérapage, à modérer le message et à apparaître comme un parti de gouvernement, et non plus comme une formation anti-système. Prochain rendez-vous : Perpignan.

—Marc Bassets
Publié le 27 juin

LE DESSIN
DE LA SEMAINE



Faites ce que je dis...



↑ “Moi, hypocrite? Mwah?!” [bruit de bisou]
Sur le masque : défendons le NHS [National Health Service, système de santé britannique]. Dessin de **Morten Morland** paru dans **The Sunday Times**, Londres.

ROYAUME-UNI — Matt Hancock, ministre de la Santé britannique, a été contraint de démissionner samedi 26 juin. La veille, **The Sun** avait publié une photo de lui dans les bras de sa maîtresse Gina Coladangelo, amie d'université embauchée au ministère en septembre 2020. “C'est pourtant lui qui avait dit à la population de ne pas entamer de nouvelles relations et de se limiter aux contacts déjà établis”, raille **The Spectator**. En dépit de ses excuses, “la pression du grand public et d'un nombre grandissant de députés conservateurs” a rendu sa position intenable.

Des Suisses “immortels”



FOOTBALL — Yann Sommer vient d'arrêter le penalty de Kylian Mbappé. Le gardien de la sélection suisse exulte et, à cet instant, il “devient un immense héros”, aux yeux de l'édition zurichoise de **20 Minuten**. La Nati s'est qualifiée, lundi 28 juin, pour les quarts de finale de l'Euro 2021 en tenant en échec les champions du monde (3-3), avant de les éliminer “au bout du thriller des tirs au but” (5-4). Au cours d’“une soirée inoubliable”, s'enthousiasme le journal gratuit, “la Nati est devenue immortelle”. Une soirée que les Bleus, eux, voudront certainement oublier au plus vite.

La ville de Mekele reprise

ÉTHIOPIE — “Les rues de [Mekele] étaient noires d'habitants célébrant le retour des forces tigréennes”, écrit l'**Addis Standard** mardi 29 juin, au lendemain de la reprise

de la capitale de la région du Nord. En novembre 2020, le Premier ministre éthiopien, Abiy Ahmed, avait lancé une offensive contre ses ennemis du Front de libération du peuple du Tigré. Depuis, les combats n'ont jamais cessé, créant une situation humanitaire catastrophique. La reprise de Mekele est un revers pour Abiy Ahmed, alors que sont attendus les résultats du premier scrutin majeur depuis sa prise de pouvoir en 2018.

Comme un château de cartes



ÉTATS-UNIS — C'est une triste une, titrée “Tragédie à Surfside”, que le **Miami Herald** consacre à l'effondrement, le 24 juin, d'un immeuble résidentiel de ce quartier de Miami. Six jours plus tard, le bilan faisait état de onze morts et 150 personnes portées disparues, probablement enfouies sous les débris de cet immeuble de douze étages. Les raisons

de cette tragédie feront l'objet d'une enquête, mais un rapport d'expertise de 2018 faisait état de “dommages structurels majeurs” dans les colonnes de béton du sous-sol du bâtiment. Si des travaux étaient recommandés, aucun risque d'effondrement n'était alors mentionné.

Dernier recours

BELGIQUE — Depuis le 23 mai, plus de 400 sans-papiers occupant une église et des locaux universitaires à Bruxelles ont entamé une grève de la faim pour demander leur régularisation collective. Pour la plupart originaires d'Afrique du Nord, ils vivent et travaillent depuis des années en Belgique dans la clandestinité. Comme le relate **De Standaard** mardi 29 juin, le gouvernement refuse catégoriquement la demande des grévistes, mais cela n'entame en rien leur détermination. Jusqu'à des gestes désespérés : certains ont entrepris de se coudre les lèvres, et la privation de nourriture commence à mettre leurs vies en danger.

Bienvenue à “Homo longi”

Paléontologie. Après avoir étudié un crâne retrouvé en Chine, des scientifiques ont annoncé le 25 juin avoir découvert une espèce humaine jusque-là jamais décrite. D'autres, plus sceptiques, estiment qu'il s'agit d'un Dénisovien.

Il y a presque quatre-vingt-dix ans, raconte le magazine **Science**, des soldats japonais qui occupaient le nord de la Chine ont obligé un habitant à participer à la construction d'un pont au-dessus de la rivière Songhua, à Harbin. Alors que les contremaîtres regardaient ailleurs, il découvrit un trésor : un crâne humain miraculeusement intact, enterré au bord de la rivière. Il enveloppa sa trouvaille et la cacha dans un puits pour empêcher les contremaîtres japonais de mettre la main dessus. Aujourd'hui, le crâne est sorti de sa cachette et porte un nouveau nom : l'homme dragon. Il est le dernier membre en date du genre Homo et vivait il y a plus de 146 000 ans.

Homo longi (du mandarin long, qui signifie “dragon”) constituerait une nouvelle espèce humaine, selon les auteurs d'une étude parue le 25 juin dans la revue **The Innovation**. Mieux encore, insiste l'équipe dirigée par le paléontologue Qiang Ji, de l'université GEO de Hebei, elle serait plus proche d'*Homo sapiens* que les Néandertaliens de sapiens. “Sa morphologie révèle qu'il est bel et bien issu d'une autre lignée d'Asie

de l'Est. Il ne s'agit ni d'un homme de Néandertal ni d'un Homo sapiens, c'est encore autre chose”, s'enthousiasme Chris Stringer, du Museum d'histoire naturelle de Londres, qui a pris part à cette étude et est cité par le **New Scientist**.

Néanmoins, écrit le magazine en se faisant l'écho des réserves de nombreux scientifiques, “ajouter une nouvelle espèce à notre arbre généalogique est encore prématuré”. Une prudence que partage le paléoanthropologue Jean-

Jacques Hublin, de l'Institut Max-Planck d'anthropologie évolutionniste de Leipzig. “C'est un crâne magnifique. Je ne pense pas qu'on puisse trouver un plus beau crâne de Dénisovien”, explique-t-il à **Science**, faisant référence à un groupe éteint d'humains identifié pour la première fois il y a une dizaine d'années dans la grotte de Denisova, en Sibérie.

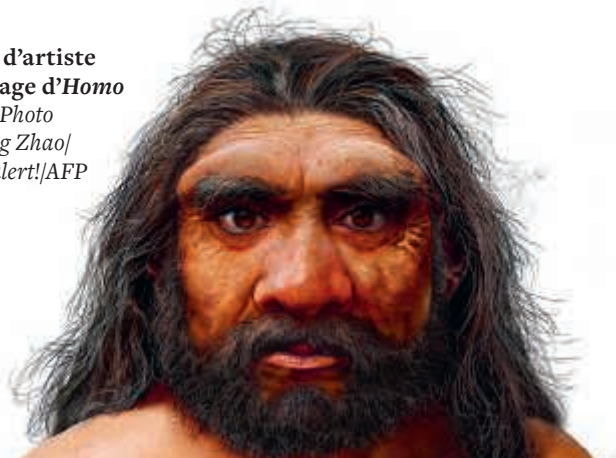
Une analyse ADN pourrait lever cette incertitude. Mais, rapporte **Science**, “pour l'instant, les auteurs de l'article expliquent qu'ils ne souhaitent pas se risquer à casser une dent ou un os pour obtenir de l'ADN ou des protéines”.

— **Courrier international**



Revue de presse

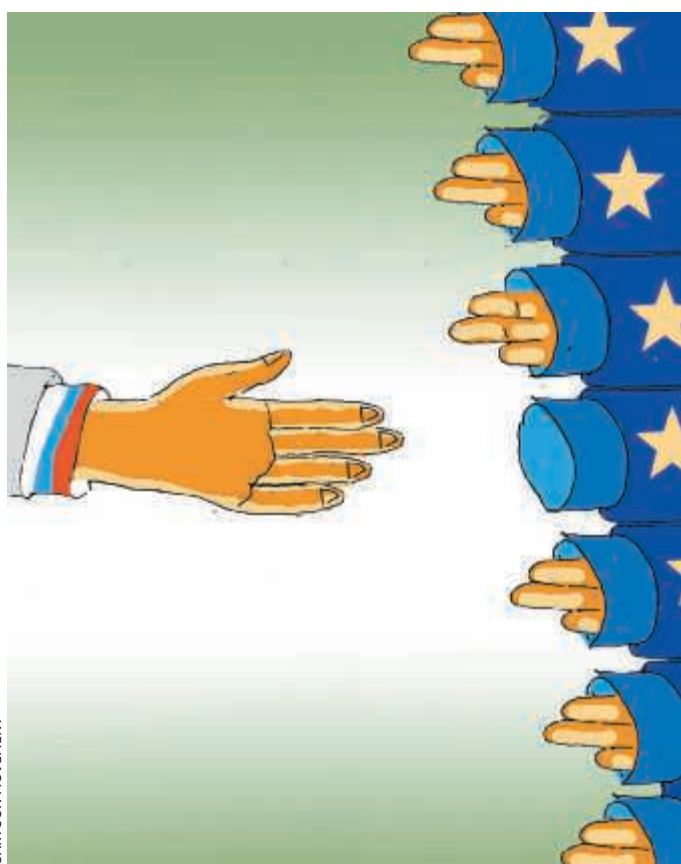
→ **Vue d'artiste du visage d'Homo longi.** Photo Chuang Zhao/Eurekalert!/AFP



DIPLOMATIE

L'UE partagée sur l'idée d'une détente avec la Russie

À la suite de la rencontre entre Vladimir Poutine et Joe Biden, la France et l'Allemagne ont proposé de renouer le dialogue avec le président russe. Un tournant, selon cet éditorialiste russe.



CARTOON MOVEMENT

—Vedomosti (extraits)
Moscou

L'amarce de "détente" observée à Genève entre la Russie et les États-Unis [le 16 juin] connaît des rebondissements en Europe. Vladimir

Poutine a fait le premier pas en publiant dans l'hebdomadaire allemand *Die Zeit* une tribune particulièrement conciliante à l'égard de l'Allemagne [le 22 juin, à l'occasion du 80^e anniversaire de l'attaque de l'URSS par l'Allemagne nazie en 1941].

↳ Dessin de Vladimir Khakhanov, Russie.

Le message du président russe a été acté par les dirigeants des principaux pays d'Europe continentale – l'Allemagne et la France – qui, si l'on en croit un article paru le 24 juin dans le *Financial Times*, ont conjointement soutenu l'idée d'organiser un sommet Russie-UE, ou, plus précisément, d'inviter la Russie au prochain sommet des dirigeants de l'Union européenne.

Cet article laisse entendre qu'Angela Merkel et Emmanuel Macron auraient fait cette proposition lors d'une consultation commune qui s'est tenue à Berlin en présence du Secrétaire d'État américain Antony Blinken et du Premier ministre italien Mario Draghi. Après la parution de cet article, on apprenait que le chancelier d'Autriche Sebastian Kurz soutient l'idée d'un tel sommet, à l'inverse des dirigeants baltes et polonais. Le ministre des Affaires étrangères néerlandais, sans s'opposer frontalement à la proposition, a déclaré ne pas souhaiter y participer.

Le rôle de Londres. La position la plus radicale a été exprimée par le ministre des Affaires étrangères de Lituanie Gabrielius Landsbergis : selon lui, il serait "irresponsable" de mettre à nouveau en place des rencontres régulières avec la Russie alors que celle-ci n'a jamais été si proche du "totalitarisme". Comme il fallait s'y attendre, le chef de la diplomatie ukrainienne, Dmytro Kuleba, s'est dit opposé à l'idée.

Il n'y a plus eu de sommet UE-Russie depuis 2014, après les fameux événements survenus en Ukraine qui se sont soldés par l'annexion de la Crimée. Depuis, l'Europe a rechigné à reprendre le dialogue avec Moscou, redoutant d'aller à l'encontre des desiderata de Washington. Il semblerait que Joe Biden ait libéré, ouvertement ou implicitement, Berlin et Paris de cette interdiction, car ni Merkel

ni Macron ne se seraient risqués à un acte aussi "courageux" sans cela. Voilà qui met à nu la fracture, déjà sensible à l'époque de George W. Bush, entre la "nouvelle" Europe irrécyclable avec Moscou et la "vieille" Europe, prête à entamer avec elle un dialogue pragmatique.

Il semblerait aussi que sous Biden, les États-Unis soient à leur tour prêts à laisser leurs alliés continentaux, la France et l'Allemagne, prendre plus de libertés que ce qu'imposaient jusqu'ici les règles implicites de la communauté transatlantique. Bien entendu, il s'agit d'une indépendance déléguée dans le cadre strict de cette alliance, et non d'une liberté gagnée de haute lutte.



OPINION

Maintenant, le succès ou l'échec de la doctrine Biden dépendra beaucoup de la capacité du couple franco-allemand à maintenir son leadership sur les périphéries de l'Union européenne. Pendant que les républicains ne sont plus à la Maison-Blanche, Londres essaie clairement d'endosser le rôle d'intégrateur de la "jeune" Europe, en organisant par exemple une action de provocation en mer Noire qui a bien failli se terminer en affrontement militaire [lire ci-contre].

Le Royaume-Uni n'est certes plus membre de l'UE, et il n'est pas capable d'exercer une influence directe sur le cours de sa politique, mais il ne manque pas de leviers indirects. Les destroyers qui sillonnent la mer Noire ne sont qu'une des nombreuses ressources disponibles.

Le défi lancé par un possible sommet UE-Russie atteste sans le moindre doute du lancement d'un nouveau round dans le combat pour le leadership au sein du monde euro-atlantique. Si un tel sommet a lieu, cela constituera un triomphe pour le couple franco-allemand, et donc un succès international majeur pour Biden et le parti démocrate.

À la une



COUPS DE SEMONCE EN MER NOIRE

"Vous n'arrêterez pas nos navires!" tonnait en une *The Times*, le 24 juin, relayant la colère et la surprise des autorités britanniques au lendemain d'un incident en mer Noire. Au large de la Crimée, l'aviation russe aurait tiré des coups de semonce contre le destroyer britannique *HMS Defender*. Le 27 juin, l'affaire a pris une nouvelle tournure avec la découverte, derrière un arrêt de bus, dans le Kent, de documents secrets du ministère de la Défense. Transmis à la BBC, ils confirment que le passage du destroyer près de la Crimée était une décision délibérée de Londres en vue de montrer son soutien à l'Ukraine.

Mais si le projet est torpillé par la "jeune" Europe, ce sera un fiasco pour la ligne pragmatique dans les relations avec la Russie, celle que [le chef des Renseignements extérieurs de Russie] Sergueï Narychkine appelait déjà dans son discours "l'esprit de Genève". Espérons que la coopération saura prendre le dessus sur la confrontation tant du côté de la Russie que du côté euro-atlantique.

—Boris Mejouev
Publié le 25 juin



PARIS 89 FM

DANIEL DESEQUELLE

CARREFOUR DE L'EUROPE

DIMANCHE 18H10



La radio mondiale en français
et 16 autres langues



@CarrefourEurope

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JOURNALISME

9, 10, 11 juillet 2021

Couthures-sur-Garonne

REJOIGNEZ-NOUS CET ÉTÉ !

festivalinternationaledejournalisme.com

UN ÉVÉNEMENT PARRAINÉ PAR LE GROUPE LE MONDE

Le Monde

L'OBS

Télérama'

Courrier international

le

IHUFFPOSTI



LOT-ET-GARONNE
Le Département Cœur du Sud-Ouest



Marwande
TERRE DE GARONNE



Google
News Initiative

agefiph

SUD
OUEST

3
nouvelle
aquitaine

LE TEMPS

EL PAÍS

Süddeutsche Zeitung

The
Guardian

inter

d'un
continent
à l'autre.

Europe



Amériques.....	14
Afrique.....	18
Moyen-Orient...	20
Asie.....	22

Pologne. Avortement, LGBT : la guerre des affiches fait rage

Les questions de minorités sexuelles ou IVG fracturent le pays. Les différents camps s'affrontent par affiches interposées. Reportage d'un hebdomadaire polonais.



↳ Dessin de Martirena, Cuba.

—Polityka (extraits)
Varsovie

Généralement, ils sortent en ville autour de minuit, habillés de noir pour ne pas se faire remarquer. Petite et agile, M., 30 ans, monte à l'échelle quand son copain K., âgé de quelques années de plus, reste en bas pour l'assurer. Il y a encore Z., qui n'a pas son pareil pour sentir que la police approche. Quand c'est le cas, elle crie "Je vais fumer!" et alors l'équipe disparaît.

Depuis décembre 2020, les Faucons de nuit [le terme polonais désigne aussi familièrement les couche-tard], comme ils se sont baptisés, passent plusieurs nuits par mois à traverser la ville de Wrocław [dans le sud-ouest de la Pologne] avec sprays et autocollants pour "discuter graphiquement" avec certaines affiches qui ont recouvert ces derniers mois les rues de toute la Pologne.

Ces affiches montrent par exemple un enfant dans un cœur, des petits pieds [symbole du mouvement anti-avortement] ou un couple de parents appelés à s'aimer. Les Faucons ajoutent sur les panneaux que ce couple peut être homosexuel ou que les jeunes LGBT n'ont pas moins besoin d'acceptation et d'attention. M. explique : "Nous ne pouvons pas tolérer qu'un camp monopolise la parole pendant que l'autre se tait."

Au début, personne ne savait qui était à l'origine des affiches apparues soudainement dans l'espace public, alors que le pays était en proie à une vague de protestations liées à la décision de la Cour constitutionnelle de durcir l'accès à l'avortement [le 22 octobre]. L'image d'un enfant en position fœtale dans un cœur sur fond blanc, au départ sans commentaire, s'est enrichie au fil des semaines de slogans comme "Je suis dépendant, je te fais confiance" ou "NaProTechnologie" [une méthode naturelle de lutte contre l'infertilité jugée acceptable par l'Église catholique, à la différence de la fécondation in vitro].

L'initiateur de la campagne a fini par être découvert : il s'agissait de la fondation Nos Enfants. Son président, Mateusz Klosek, possède une entreprise de production de portes et fenêtres dans le sud du pays. Localement connu pour sa piété et son soutien aux bonnes

œuvres, il a, avec ses collaborateurs, récemment lâché dans le ciel un rosaire de ballons afin de lutter contre le Covid-19.

La date de lancement de la campagne d'affichage ne semble pas fortuite, compte tenu du contexte du conflit autour de l'avortement. Avec l'ajout de nouveaux slogans comme "Papa, maman, aimez-vous", les controverses ont continué à s'amplifier. L'une d'elles avait trait à une création de l'artiste russe Ekaterina Glazkova achetée sur Internet. Après avoir découvert l'usage fait de son œuvre, la graphiste s'en est désolidarisée et a offert aux manifestants polonais une contre-image représentant un corps de femme dans un éclair.

D'autres interrogations ont porté sur l'ampleur inédite de la campagne et les sources de son financement. D'après les autorités, les fonds seraient entièrement d'origine privée, sans subvention publique. Or, compte tenu de la présence des affiches signalées par des militants sur au moins 1 275 supports dans dix-sept villes de novembre 2020 à février 2021, l'estimation du coût de location des espaces publicitaires correspondants atteint pour ces trois seuls mois environ 1,2 million d'euros. Weronika Szwarc-Bronikowska, professionnelle de la communication, remarque : "La portée de cette campagne est comparable à celle des promotions des plus grandes chaînes de supermarchés comme Lidl, c'est inédit pour une opération de sensibilisation à but non lucratif."

"Le pouvoir cherche à confisquer le sens de mots comme 'foi', 'famille', 'vie'".

Przemyslaw Czaplinski,
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE

Mateusz Klosek n'a jamais voulu expliquer publiquement son initiative et a déclaré "ne pas comprendre pourquoi cette campagne [était] exclusivement perçue à travers le prisme de l'opposition à l'avortement, alors que son objectif premier, comme celui de la fondation, est de soutenir la vie dans tous ses aspects". C'est aussi l'argument des défenseurs de l'affiche, qui y voient un bel appel en faveur de la vie, de l'amour et de la famille. Une telle neutralité est-elle encore possible dans la Pologne d'aujourd'hui?

La Hongrie dans le collimateur de Bruxelles

●●● La récente loi hongroise interdisant la représentation de l'homosexualité auprès des mineurs a soulevé les passions, jeudi 24 juin, au sommet européen de Bruxelles. Le texte controversé, adopté le 15 juin, s'inspire d'une loi russe de 2013 prohibant la "propagande" homosexuelle, et concerne autant la publicité, l'édition et les médias que le milieu scolaire. Dix-sept pays membres ont lancé un appel solennel "au respect des valeurs européennes", les Pays-Bas allant jusqu'à suggérer à la Hongrie de quitter l'Union, relate **Politico**. La controverse a suivi l'équipe hongroise de football lors de l'Euro 2021 : le conseil municipal de Munich voulait illuminer aux couleurs de la communauté LGBT l'Allianz Arena, stade de la capitale bavaroise où s'est déroulé le match de poule Allemagne-Hongrie le 23 juin. La proposition a été retoquée par l'UEFA à la veille de la rencontre.

"Dans l'espace public, rien n'est neutre, ni anodin", répond le professeur de littérature Przemyslaw Czaplinski, auteur d'une récente étude sur le langage utilisé par les manifestants opposés au durcissement du droit à l'avortement. "Le pouvoir actuel cherche à s'appropriar l'espace public, par exemple au travers de monuments, mais aussi à confisquer le sens de mots comme 'foi', 'famille', 'vie' et même 'arc-en-ciel' [symbole du mouvement LGBT], qui deviennent alors des marqueurs politiques univoques."

En réponse au slogan "Papa, maman, aimez-vous" [interprété en Pologne comme une forme d'opposition à la reconnaissance légale des couples homosexuels], l'illustratrice Karolina Plewinska a dessiné un petit garçon qui porte un sac arc-en-ciel et dont la joue montre la trace d'une gifle récente. Elle a changé un mot du message original - "Papa, maman, aimez-moi" - et explique "avoir voulu de

cette façon attirer l'attention sur la condition des jeunes LGBT en Pologne. Le manque d'acceptation ne vient pas seulement de l'État mais aussi souvent de leur propre famille."

Sa démarche a intéressé l'association LGBT L'Amour n'exclut pas. "Nous avons des doutes sur l'intérêt de consacrer de l'argent à une campagne d'affichage plutôt qu'à des actions d'aide concrète. Cependant, nous recevions des messages qui indiquaient que les gens veulent voir dans l'espace public des réponses auxquelles ils s'identifient", commente Pawel Szamburski.

L'association a organisé une collecte de fonds sur Internet et a reçu en deux jours près de 130 000 euros. Grâce à cette somme, 695 affiches ont pu être collées dans 265 localités en Pologne. Elles peuvent être voisines des appels profamille ou parfois les recouvrent. "Des personnes ont aussi organisé leur propre collecte afin de pouvoir exposer l'affiche dans leur commune", ajoute Pawel Szamburski. D'autres enfin l'ont fait imprimer sur des bannières accrochées à leur balcon. L'idée des collectes a inspiré d'autres associations, comme In vitro sans frontières, à l'origine d'affiches montrant une petite fille qui remercie ses parents d'être née grâce à cette technique [difficile d'accès en Pologne en raison de l'opposition de l'Église et du gouvernement conservateur].

Sur la façade de l'église de Dzialdowo [dans le nord du pays], un inconnu a tagué en noir "Dieu est gay". Dans le centre de Lomza [nord-est], un panneau publicitaire a été loué par des citoyens en colère afin d'afficher le numéro de téléphone d'Avortement sans frontières, un groupe qui aide les femmes à avorter à l'étranger. Au bord de l'autoroute Varsovie-Berlin, au niveau de Grodzisk Mazowiecki, on peut voir la plus grande affiche anti-avortement de Pologne (300 m²).

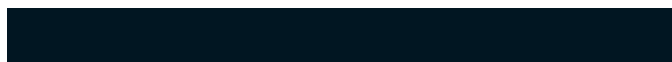
C'est comme cela que se déroulent actuellement les conversations entre Polonais. Przemyslaw Czaplinski les appelle des "polylogues", en opposition à la politique du monologue imposé par le pouvoir. "La différence entre les deux modes est que le monologue prive du droit de répondre, alors que le polylogue y invite", conclut l'enseignant.

—Marta Mazus
Publié le 16 juin

ESPAGNE

Prisonniers libérés, Catalans délivrés

Les grâces accordées à neuf indépendantistes emprisonnés sont une victoire pour le mouvement, estime ce quotidien barcelonais.



—Ara Barcelone

A l'heure actuelle, en Catalogne, près de 3 000 personnes doivent passer en jugement pour leur participation au "1-O" - comme on surnomme le référendum illégal organisé en Catalogne le 1^{er} octobre 2017 - ou aux mobilisations ultérieures. Résultat : le mouvement indépendantiste avait perdu de sa superbe quand il s'est agi de fêter la mise en liberté des neuf prisonniers politiques.

Le fait qu'ils aient été graciés après avoir passé près de quatre ans derrière les barreaux peut être considéré comme une victoire du mouvement indépendantiste. Le geste du gouvernement espagnol s'explique par la persévérance des mobilisations, par le soutien électoral qu'ont reçu les partis souverainistes et aussi par les victoires judiciaires en Europe [le 21 juin, le Conseil de l'Europe a encouragé l'Espagne à renoncer aux procédures d'extradition visant les indépendantistes catalans exilés à l'étranger], sans parler de la pression d'ONG comme Amnesty International.

Cette série de facteurs s'ajoute à la nécessité pour le PSOE, le Parti socialiste de Pedro Sánchez, d'obtenir au Congrès le soutien

des députés espagnols d'ERC, la gauche républicaine catalane (c'est-à-dire des voix indépendantistes). Le fait qu'un gouvernement espagnol ait osé passer outre à la décision du pouvoir judiciaire n'a pas manqué de crispier la droite.

Justice et politique. Les grâces ont pour but d'arracher le conflit catalan aux serres de la justice pour le restituer à la politique, c'est-à-dire à la table de négociation. Dans le document qui justifie la grâce de Raül Romeva, un ancien conseiller auprès de la généralité de Catalogne, condamné à douze ans de prison en 2019 pour sa participation au 1-O, on trouve une phrase significative : "La sanction pénale n'est guère utile quand il s'agit

de pacifier une situation de conflit comme celle que connaît la société catalane." Autrement dit, le gouvernement espagnol reconnaît que la décision du Tribunal suprême ne contribuait pas à résoudre le conflit mais ne faisait que l'exacerber, si bien qu'il valait mieux en annuler la conséquence la plus visible, les peines de prison.

Certes, le PSOE n'est pas parvenu seul à cette conclusion. Il a fallu que la force du mouvement indépendantiste se vérifie dans les urnes. Il a fallu que les Catalans descendent dans la rue pour protester contre la sentence. Il a fallu enfin que l'Europe remette en cause la manière de procéder de la justice espagnole. On a vu le Conseil de l'Europe citer dans un même rapport, en matière de droits de l'homme, l'Espagne et la Turquie. Croyez-vous que cela aurait été possible sans ce travail de diplomatie informelle que le mouvement indépendantiste a su si bien mener ? Croyez-vous que Pedro Sánchez aurait levé le petit doigt s'il n'avait pas eu la certitude que l'emprisonnement de leaders indépendantistes ne suffirait pas à faire disparaître le mouvement ?

Pour toutes ces raisons, il est incompréhensible qu'une frange du mouvement indépendantiste invite à se méfier des grâces et à douter de l'intégrité des graciés. Le message que les neufs graciés ont lancé le 23 juin, à leur sortie de prison, en faveur de l'amnistie et de l'autodétermination apporte la preuve qu'aucun d'entre eux n'a renoncé ni à son engagement ni à ses convictions. C'est pourquoi la droite espagnole, le pouvoir judiciaire et d'une manière générale l'État profond espagnol sont si indignés. Et pour cette même raison, l'indépendantisme doit savoir que c'est une victoire. —

Publié le 24 juin

Contexte

●●● Le 22 juin, le gouvernement socialiste espagnol de Pedro Sánchez a gracié neuf indépendantistes catalans condamnés pour leur rôle dans la tentative avortée de sécession de la Catalogne à l'automne 2017. Cette décision politique va à l'encontre de l'avis du Tribunal suprême espagnol - qui s'était prononcé en défaveur des grâces, fin mai - et du bloc de droite en Espagne. En outre, une majorité d'Espagnols y étaient opposés, d'après les sondages. Pour le président du gouvernement espagnol, cette mesure est cependant un moyen de réamorcer le dialogue entre Madrid et la Catalogne après des années de tensions.

↳ Dessin de Pedripol, Espagne.

ROYAUME-UNI

Pourquoi les europhiles n'ont rien compris au Brexit

Cinq ans après, Fintan O'Toole, auteur irlandais opposé au Brexit, revient sur le vote. Pour lui, le camp du "Remain", trop pragmatique, n'a pas su lutter contre l'idéal de liberté avancé par ses adversaires.



—UnHerd Londres

La veille de la clôture de la campagne du référendum sur le Brexit, en juin 2016, la BBC organisait son grand débat en direct depuis le stade de Wembley. Chaque camp présentait trois orateurs. D'un côté se trouvait un trio de députés issus des partis traditionnels, tous âgés de plus de 50 ans, dont les circonscriptions se trouvaient toutes dans le sud et le centre de l'Angleterre. Dans le camp adverse, aucun député, mais une équipe plus jeune, plus diverse, bien plus à l'image de la société britannique.

Si vous ignorez tout du contexte, sinon qu'il flottait dans l'électorat une forte grogne contre le statu quo, il était tentant de tirer de ce face-à-face des conclusions quant au vote qui devait se tenir deux jours plus tard : les quinquagénaires représentant le "système" semblaient voués à la défaite. Sauf qu'ils n'ont pas perdu. Ces trois parlementaires blancs à la cinquantaine bien tassée étaient la travailliste Gisela Stuart, la conservatrice Andrea Leadsom et Boris Johnson. Face à eux se trouvaient la dirigeante des

torys écossais Ruth Davidson, le maire de Londres Sadiq Khan, et la secrétaire générale de la fédération syndicale Trades Union Congress, Frances O'Grady.

Pensez donc à l'autosatisfaction qu'avaient dû ressentir les partisans du "Remain", les anti-Brexit, en composant ce trio de rêve : une Écossaise qui se trouve être homosexuelle, ancienne militaire et conservatrice, un Londonien issu de la classe ouvrière et d'origine pakistanaise, et la toute première femme ayant accédé

Le Brexit a eu ceci de cruel qu'il a bien créé, au sein des "Remainers", une identité collective. Mais cela n'est arrivé qu'après la défaite.

en Grande-Bretagne à la direction d'une organisation syndicale. Difficile d'imaginer une brochette plus représentative de la diversité et des complexités du Royaume-Uni de 2016. Et pourtant, on le sait, ça n'a servi à rien. La subtilité et la diversité n'ont pas porté les partisans du maintien dans l'UE à la victoire. Et

dans la bataille qui s'est ensuivie pour éviter un Brexit très dur, ces qualités se sont révélées inopérantes voire certainement contre-productives.

Toutes choses égales par ailleurs, en démocratie, une large alliance vaut mieux qu'un mouvement resserré – cela semble tomber sous le sens. Le hic pour le camp du "Remain", c'est que toutes choses n'étaient pas égales par ailleurs. Quand l'identité nationale devient l'enjeu numéro un, impossible de jouer la partition habituelle : rabâcher la même note sans cesse est alors beaucoup plus facile que d'essayer de diriger un orchestre. C'est la fable classique (et un peu éculée, reconnaissons-le) du renard qui cumule les savoirs en tous genres et du hérisson qui en approfondit un seul. Les "Remainers" étaient animés par une foule de motivations diverses. Les pro-Brexit, les "Leavers", se définissaient par une seule. Quitter l'Union européenne, c'était rompre les liens. Y rester, c'était s'attacher. Mais s'attacher à quoi exactement? Cette question appelait bien trop de réponses différentes, et souvent contradictoires.

Identité collective. Quelle entité politique, quelle contrée, quelle collectivité nouvelle Nicola Sturgeon et Keir Starmer, Gerry Adams et David Cameron allaient-ils imaginer ensemble [respectivement la Première ministre écossaise, l'actuel chef des travaillistes, l'ex-président du parti nationaliste irlandais Sinn Féin, l'ex-Premier ministre britannique]? Aucune, pour la simple et bonne raison que c'était impossible. Sur tout ou presque, hormis cette volonté de ne pas sortir de l'UE, les "Remainers" nourrissaient des visions extrêmement différentes de ce que le Royaume-Uni devait être, et même des opinions totalement divergentes sur sa raison d'être (ou pas).

Incarner de façon convaincante la Grande-Bretagne d'aujourd'hui n'est d'ailleurs pas tâche facile. Ruth Davidson fait-elle partie de ces torys auxquels une majorité d'Anglais conservateurs peut s'identifier? Les origines ouvrières de Sadiq Khan lui valent-elles les sympathies de l'électorat ouvrier des Midlands? Définir une identité collective n'est facile dans aucun pays, mais cela l'est encore moins dans un royaume plurinational qui fait une lecture toujours mouvante et incertaine aussi bien de son passé, de sa place dans le monde et des relations entre ses nations constitutives que des dynamiques entre classes sociales ou du rapport à l'immigration et à la mondialisation.

Le Brexit aura eu ceci de cruel qu'il a bien créé, au sein des "Remainers", une forme d'identité collective. Mais ça n'est arrivé qu'après la défaite. Si le camp du "Remain" a perdu, c'est précisément parce que le sentiment de perte

La meilleure chose possible!

●●● Brendan O'Neill, rédacteur en chef de **Spiked**, ne mâche pas ses mots : "Le Brexit est la meilleure chose qui soit arrivée à la politique britannique et européenne dans l'ère d'après-guerre." Pour lui, le vote ne fut rien d'autre qu'une "révolte, non seulement contre Bruxelles, mais aussi contre Londres, un soulèvement pacifique contre les élites politique, culturelle et économique qui nous avaient mis en garde de ne pas rompre avec la technocratie. Le décalage stupéfiant entre la confiance de l'électorat qui a voté pour et la façon dont ces élites ont dénoncé le Brexit – un désastre absolu, un cauchemar démagogique, un nouveau nazisme – en est la preuve. On ne peut pas imaginer une meilleure illustration du gouffre qui sépare désormais les électeurs ordinaires de la classe politique."

était son seul véritable ciment. Il fallait qu'il essuie une défaite pour se découvrir comme un collectif – et, par définition, il était trop tard.

Certes, les tenants du "Leave" ne s'accordaient pas non plus sur ce que signifiait le Brexit. Mais ça n'était pas nécessaire pour eux. Les mouvements nationalistes savent une seule chose, et ce n'est pas qui "nous" sommes, mais qui "nous" ne sommes pas. Les partisans de la sortie de l'UE entretenaient, autour de leur aversion et de leur méfiance envers l'UE, une idée très claire de l'Autre. Pour les partisans du maintien dans l'UE, l'Autre, c'était les "Leavers". Si, comme le disait le poète irlandais W. B. Yeats, "plus solide est notre haine/Que notre amour", les Leavers avaient l'immense avantage d'une haine qui avait eu des siècles, et non quelques années, pour se consolider.

Pour l'Irlandais que je suis, il y avait quelque chose de très drôle dans cette façon qu'avaient les partisans du Brexit d'ériger l'Angleterre (car c'était essentiellement d'elle qu'il s'agissait) en nation opprimée, en pays colonisé, à qui se présentait l'occasion unique de renverser ses maîtres impérialistes. Pour l'anecdote, sur la porte de son bureau au Parlement européen, Nigel Farage, le chef de l'Ukip [le parti qui a fait du Brexit sa raison d'être],

↳ "Brexit ! Le continent isolé !"
Dessin de Tom parou
dans Trouw, Amsterdam.

n'avait pas affiché sa photo mais celle du nationaliste irlandais du XIX^e siècle Charles Stewart Parnell.

Je me rappelle ainsi avoir éclaté de rire en entendant Boris Johnson conclure son intervention à ce fameux grand débat par les mots suivants : *“Ce jeudi, notre pays peut déclarer son indépendance”* – une formule que Farage reprendra d'ailleurs à l'issue du référendum. Vraiment, l'Angleterre se vit comme le Kenya, l'Irlande ou l'Inde à la fin de l'empire ? Une telle victimisation était trop délirante pour avoir prise sur les électeurs !

J'avais tort. Pour de nombreux électeurs, le Brexit était bien le grand soulèvement d'une nation asservie. Et cela change complètement la donne. Quand on est irlandais comme moi, on sait l'immense atout que possède un soulèvement national : dans un soulèvement national, la liberté est une fin en soi, et nul besoin de préciser sur quoi porte exactement cette liberté. Une fois infusée l'idée qu'un mouvement vers l'indépendance est en marche, une chronologie se dessine. D'abord, nous devenons indépendants. Et ensuite seulement nous décidons quoi faire de cette liberté. Toutes sortes de promesses peuvent être faites sur nos diverses aspirations une fois le joug de l'opresseur rompu, mais elles appartiennent à une autre temporalité, qui ne se concrétise qu'une fois la libération advenue.

C'est une chose que n'ont jamais comprise les partisans du maintien dans l'UE, trop déconcertés par l'absurdité fondamentale du concept d'une Britannia enchaînée. Ils s'en tenaient à deux certitudes, qui pourtant ne valaient plus rien depuis que les chantres du “Leave” étaient parvenus à diffuser l'idée du Brexit, révolution nationaliste. Un, les Brexiters faisaient des promesses qu'ils ne tiendraient pas, et c'était gravissime. Deux, et tout aussi grave, les Brexiters n'étaient pas d'accord sur la forme que devait prendre le Brexit.

L'engagement du “bus”. Aussi quand les partisans de la sortie de l'UE ont, bien rapidement, désavoué leur mémorable engagement dit “du bus” (un bus de campagne du “Leave” circulait orné d'un slogan selon lequel le Royaume-Uni “donnait” chaque semaine à l'UE 350 millions de livres sterling qui, après le Brexit, iraient financer le NHS, le système de santé public), les “Remainers” s'attendaient à voir les électeurs scandalisés par une tromperie aussi éhontée. Que nenni : cette promesse parlait de l'après, de ce futur lointain de l'autre côté du grand tournant de l'indépendance. Elle avait toujours appartenu à une autre réalité. Tout comme appartenaient à une autre réalité, également, toutes les menaces

formulées par les tenants du “Remain”, y compris les plus fondées d'entre elles. Pour le “Leave”, ces dangers n'existaient que dans une contrée imaginaire et nébuleuse, celle du futur, un autre pays où l'on ferait tout différemment.

Le Brexit n'a pas même été ébranlé par ce qui, dans un autre discours politique, aurait dû lui être fatal. Les profondes divisions internes sur la question du

Pour de nombreux électeurs, le Brexit était bien le grand soulèvement d'une nation asservie. Et cela change la donne.

marché unique européen (le Royaume-Uni devait-il y rester, ou au moins continuer de s'aligner sur ses dispositions ?) laissaient penser que le camp du “Leave” imploserait sous la pression de ses propres contradictions. Et cette probabilité sembla plus certaine encore quand les malheurs de Theresa May ont débouché sur une paralysie qui, bientôt, frôla l'anarchie. Or cette confusion se trouve avoir été presque un atout pour la cause. Le flou absolu sur le sens concret qu'allait prendre le Brexit a permis au projet de rester du domaine du geste radical, du concept, de l'action de libération. Inviolable, pur et au-dessus des détails techniques, il ne parlait que souveraineté reconquise, âge d'or et *“vastes horizons ensoleillés”* [référence au discours de Winston Churchill dit de “La plus belle heure”, *“The finest hour”*, prononcé le 18 juin 1940].

Repensons, par comparaison, aux raisons de la défaite du Parti national écossais (SNP) au référendum de 2014 sur l'indépendance de l'Écosse. Lui avait pris soin de détailler son projet – 900 pages sur ce que serait une Écosse indépendante. Les partisans de l'union purent ainsi identifier clairement, et à loisir, tous les points faibles sur lesquels braquer leurs tirs de riposte. À l'inverse, c'est à son imprécision essentielle que le Brexit doit d'avoir échappé à ce sort. Ses opposants n'ont jamais pu savoir à quoi l'accord ressemblerait. Ils n'ont fait que se battre contre une ombre.

Les “Remainers” auraient-ils pu s'y prendre différemment ? En tout cas, l'histoire aurait gagné à commencer tout autrement. Si un vaste débat devait avoir lieu pour permettre aux peuples constitutifs du Royaume-Uni de s'exprimer sur l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, il aurait gagné à ne pas commencer par la promesse en l'air d'un référendum sur l'Europe, lancée par un David Cameron essentiellement soucieux d'apaiser la grogne dans son camp. Il ne fallait pas partir du principe, arrogant, que de sinistres prophéties sur le commerce international suffiraient à

enterrer les questionnements d'un pays sur son identité.

D'abord, il aurait fallu prendre acte du fait que, depuis l'accord de Belfast en Irlande du Nord de 1998 et le mouvement de transfert des pouvoirs qui, l'année suivante, créa un gouvernement en Écosse et au pays de Galles, le sentiment d'appartenance au Royaume-Uni se trouvait profondément ébranlé. Il aurait fallu, en particulier, reconnaître l'émergence flagrante, depuis le tournant du siècle, d'un nationalisme anglais balbutiant mais indéniable, pour tenter de lui donner une réponse articulée qui, au-delà du “pas eux”, formule un “nous” constructif.

Aussi réactionnaires et absurdes que fussent leurs propos, les partisans du Brexit parlaient d'identité. Les “Remainers” n'avaient que mépris pour ce genre de discussions, à leurs yeux fondamentalement condamnables. Or nul n'a jamais résolu une crise d'identité en l'ignorant. Le camp du “Leave” apportait une réponse, quoique très mauvaise. Le “Remain”, lui, n'a jamais vraiment voulu entendre la question.

—Fintan O'Toole
Publié le 17 juin

Portrait



FINTAN O'TOOLE

Né à Dublin en 1958, Fintan O'Toole est le chroniqueur irlandais le plus influent de sa génération. Ayant intégré l'*Irish Times* en 1988, il y exerce aujourd'hui les fonctions d'éditorialiste, de rédacteur en chef adjoint et de critique de théâtre. Proeuropéen, anti-austérité et résolu de gauche, il a remporté le prix de la Chronique de la presse européenne en avril 2017 pour “Les chroniques du Brexit”, une série d'articles dénonçant le virage nationaliste du vote de juin 2016 au Royaume-Uni.

GROUPE ESRA DHEC

PRODUCTION ET DISTRIBUTION
CINÉMA ET TV

DIPLÔME VISÉ PAR L'ÉTAT À BAC +5

2 ANS D'ÉTUDES M1 - M2

3^{ÈME} ANNÉE OPTIONNELLE À NEW YORK

SCANNEZ LE QR CODE



135, avenue Félix Faure
PARIS 15^{ÈME}
01 44 25 25 25

WWW.ESRA.EDU
ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR TECHNIQUE PRIVÉ RECONNU PAR L'ÉTAT



amériques

—Revista 5W (extraits)
Barcelone

Par cette nuit de nouvelle lune, rien ne luit dans le ciel. À Michès, c'est le moment d'appareiller. Autrefois, dans cette petite localité du nord-est de la République dominicaine, les pêcheurs prenaient la mer lors des nuits sans lune, quand les poissons s'agitent sous la surface. Aujourd'hui, ils partent dans l'obscurité pour éviter que le clair de lune ne les trahisse tandis qu'ils transportent des personnes ou de la drogue vers Porto Rico.

Le soir venu, une dizaine d'hommes se dissimulent dans le sous-bois des collines proches, chargés de bidons d'essence et de petits sacs à dos contenant de la nourriture. Pendant près de trois heures, tapis dans l'obscurité, ils vont avancer avec précaution en suivant les indications qui leur arrivent sur WhatsApp. L'aîné du groupe, 42 ans, les guide en leur faisant des signes. Emilio a déjà fait la traversée il y a vingt ans. Il va risquer sa vie une nouvelle fois pour retrouver sa femme et ses deux enfants

“Ma famille a des papiers là-bas. Mais moi, je dois partir par la mer parce que j'ai déjà été expulsé.”

EMILIO,
CANDIDAT AU DÉPART

à San Juan, la capitale de Porto Rico. “Ici, l'économie va très mal, explique-t-il avant de disparaître dans les frondaisons. *On ne travaille que pour manger, je ne vais jamais avoir un logement à moi. Là-bas, je peux économiser des dollars pour avoir une maison ici. Ma famille a des papiers là-bas, mais moi je dois partir par la mer, parce que j'ai déjà été expulsé.*”

Angoissés, les jeunes tentent de retenir leur souffle, alors même que l'humidité tropicale est déjà étouffante. Emilio leur ordonne de se taire quand une branche craque un peu plus fort que les autres. On n'entend plus que le vrombissement des insectes, le battement de la jungle, dernier souvenir d'une terre qui ne les verra même pas partir. “*En avant ! Prenez toutes les affaires !*”, leur crie Emilio en entendant

Caraiibes

Ceux qui partent, au plus noir de la nuit

Le canal de la Mona, entre la République dominicaine et Porto Rico, engloutit chaque année le rêve américain de centaines de migrants, qui meurent noyés.



↳ Dessin de Cost paru dans *Le Soir*, Bruxelles.

le bruit d'un moteur. Ils mettent vingt secondes à traverser la plage, puis grimpent dans une embarcation de fortune en bois dans laquelle le capitaine et son second pressent de s'embarquer.

L'agitation des derniers instants laisse place à un calme relatif, à mesure que le canot se perd dans l'obscurité et le silence – seulement troublé par des remous inquiétants. Le rêve américain est à environ 300 kilomètres de cette côte dominicaine. La traversée peut durer entre douze heures et trois jours, suivant l'état de la mer sur le canal de la Mona, ce détroit d'environ 140 kilomètres qui sépare la République dominicaine de Porto Rico. Le lendemain du départ d'Emilio, le corps d'un noyé est apparu à 50 kilomètres de Michès. Trois Dominicains sont parvenus à survivre au naufrage et dix-sept ont disparu. Seulement dix jours plus tard, huit migrants périssaient dans un autre voyage.

La presse locale signale 149 morts et disparitions depuis 2017, selon des données recueillies par le projet Missing Migrants [“Migrants disparus”] de l'Organisation internationale pour les migrations (OIM). Mais si l'on en croit le coordinateur du projet, Edwin Viales, ce chiffre pourrait être trois fois plus élevé. “*Le sujet n'est guère traité dans les médias, seuls certains sauvetages font les gros titres, commente-t-il. Vu le grand nombre de naufrages dont on n'entend jamais parler, les morts pourraient se compter par milliers dans les dernières décennies.*”

Des vagues de 12 mètres. Les barques qu'utilisent les migrants sont de frêles esquifs en pin, en peuplier, parfois en fibre de verre. Mesurant généralement 6 mètres de long, ils peuvent accueillir une trentaine de personnes, même si certains, plus grands, peuvent en transporter jusqu'à une centaine. Combien de personnes ont péri entre ces deux îles des Grandes Antilles, où il se forme des vagues de 12 mètres ? Personne ne raconte leur histoire, personne ne s'intéresse à cette tragédie, personne ne pose de questions – tant que le sang et les débris n'apparaissent pas sur les plages. Alors seulement il peut arriver que les touristes en avalent leurs mojitos de travers...

Le fils de Dominga Santana s'est jeté à l'eau près des côtes portoricaines lorsque les passagers

ont vu une vedette de la police des frontières américaine – CBP, Customs and Border Protection – depuis leur embarcation. C’est ce que lui ont raconté deux des compagnons de son fils, seuls survivants de la traversée. Cinq autres n’ont toujours pas reparu depuis ce 12 novembre 2019. “J’ai la foi, dit cette femme de 60 ans. Tous les jours, j’espère que mon fils va arriver, j’ai ça dans mon cœur. Il a peut-être été recueilli sur un bateau, peut-être qu’il y est toujours.”

Longtemps, Dominga avait tenté de dissuader son fils de partir. Juan de Jesús Naranjo avait 23 ans et venait de terminer ses études secondaires. Il avait pour ambition de gagner de l’argent pour construire à sa mère un logement décent. Dominga se casse le dos

“L’habitant de Michès vit du rêve américain. Certains se noient et, dès le lendemain, il en repart d’autres.”

TOÑO,
CAPITAINE DE BATEAU

chaque fois qu’elle doit transporter les seaux d’eau de pluie. Elle vit dans un taudis en planches et en béton nu, avec six de ses huit enfants. Un autre a été assassiné par des mafieux. Le naufrage du jeune homme n’a jamais été mentionné dans les journaux.

Dominga n’a jamais signalé la disparition de son fils. Elle ne saurait pas à qui s’adresser. Les recherches ne sont jamais entreprises, ni par les autorités ni par des associations. Sauf lorsque des débris [ou des restes humains] finissent dans les filets des pêcheurs. Ceux qui disparaissent ne comptent pas, s’il n’y a pas de morts le problème n’existe pas, les gens du cru n’en parlent qu’à mots couverts, ils n’ont d’ailleurs pas trop envie que le phénomène soit médiatisé. Combien de personnes ont été englouties dans le dangereux canal où convergent les quatre vents ? Combien l’ont franchi ?

Au cours des quarante dernières années, la police des frontières américaine a intercepté sur les côtes portoricaines 37 241 étrangers. Si l’individu concerné est arrêté pour la première fois, on l’emmène vers San Juan, d’où

il est renvoyé directement en République dominicaine. En cas de récidive, les migrants sont parfois transférés dans des prisons américaines avant d’être expulsés. La CBP estime qu’en 2004, la seule année pour laquelle elle dispose de chiffres, environ 12 000 personnes ont tenté d’entrer illégalement à Porto Ric. Quelque 100 000 Dominicains ont été expulsés depuis 1988 et plus de 200 000 Dominicains résideraient à Porto Rico, dont près d’un quart illégalement.

Il n’existe pas de chiffres officiels sur cette route migratoire, mais Edwin Viales évalue à près d’un demi-million le nombre de personnes qui pourraient avoir tenté la traversée du canal de la Mona depuis un demi-siècle. “Le Michero [habitant de Michès] vit du rêve américain, raconte Toño, un capitaine qui a transporté des dizaines de migrants. Certains se noient, et, dès le lendemain, il en repart d’autres. J’ai perdu beaucoup d’amis et de proches. En 2003, trente-sept habitants de mon quartier sont morts dans un seul naufrage. Pendant la veillée funèbre, je ne savais pas à qui présenter mes condoléances.”

Son frère est en prison depuis trois ans pour avoir, lui aussi, transporté des migrants. Ce qui ne dissuade pas Toño de continuer. La plupart des jeunes de Michès ont grandi dans des barques, et ils ne connaissent que les vents et la houle. Ceux qui naissent en mer meurent en mer. C’est la première leçon qu’apprennent les enfants pour vaincre la peur lorsqu’ils naviguent seuls pour la première fois, dès qu’ils ont la force de diriger un canot à moteur.

À partir des années 1980, avec la chute des prix des exportations, Michès a abandonné la culture

du café, de la canne à sucre et du cacao pour se consacrer au trafic de migrants. Pour la population, c’est devenu un travail comme un autre, désormais inscrit dans les traditions. Ainsi, le premier prix du carnaval revient parfois à un char qui représente une traversée illégale en canot. “Ici, ce qu’on mange, on le doit aux voyages illégaux. Il n’y a pas de travail, on a du mal à gagner notre pain quotidien”, se justifie Toño, un homme corpulent, aux vêtements sportifs de marque, propriétaire d’une camionnette flambant neuve. Il facture environ 1 500 dollars par personne, 800 pour les proches et jusqu’à 3 000 si ce sont des “étrangers” – venus d’autres pays d’Amérique latine. À chaque traversée, il peut gagner plus de 10 000 dollars.

L’eau et le ciel. Mari Hernández, 35 ans, a déjà entrepris huit voyages en canot. Le premier, le 22 septembre 2005 : une date qu’elle n’oubliera jamais, parce qu’elle a alors laissé derrière elle ses jumelles de 3 ans sans savoir si elle les reverrait, si elle reprendrait dans ses bras celles qu’elle aime par-dessus tout au monde. C’est pour elles qu’elle a risqué sa vie, dans l’espoir de leur assurer un avenir meilleur. Son mari continuait à étudier à Saint-Domingue, et ils avaient du mal à vivre sur le seul salaire [de Mari]. Quand elle est arrivée à Michès, on l’a emmenée aussitôt dans la forêt, où elle est restée cachée pendant trois jours en compagnie des 86 personnes avec qui elle allait prendre le canot.

“Avant le départ, on n’a pas peur, parce qu’on est motivé, raconte la jeune femme à propos de cette odyssée qui s’est terminée sur la terre ferme. La difficulté, c’est quand on est en haute mer pendant plus d’une journée, les vivres s’épuisent, les heures s’écoulent,



interminables, on ne voit que l’eau et le ciel, le ciel et l’eau. C’est désespérant. Dans ces moments-là, on se laisserait presque mourir.”

La CBP l’a arrêtée sur la côte et elle est restée en détention une semaine avant d’être expulsée. Quand elle s’était retrouvée en pleine mer, au milieu du grand bleu, elle s’était juré qu’elle ne tenterait jamais plus une nouvelle traversée, mais, deux mois plus tard, elle s’embarquait de nouveau. Elle a été traquée, sa barque s’est perdue au milieu de l’océan, elle a dérivé sans carburant... Puis en 2016, Mari a réussi à débarquer à Porto Rico. “J’ai couru pendant une journée, mais on m’a rattrapée, explique-t-elle. On s’imagine que le plus difficile, c’est la traversée, mais le pire, c’est de batailler là-bas pour

Après le tourisme, les envois d’argent des émigrés constituent le principal apport au PIB dominicain.

ne pas se faire arrêter par les gardes et leurs chiens.”

Cette dernière fois, elle s’était lancée dans l’aventure pour tenter de retrouver ses enfants à Philadelphie. Son ex-mari avait obtenu la résidence aux États-Unis et y avait emmené les filles. Mari ne les a pas vues depuis quatre ans. Elle se réjouit qu’elles vivent le rêve américain, même si elle doit travailler dans un obscur bureau d’information de la mairie de Michès. Sur le mur de sa salle à manger, on voit une photo des jumelles, souriantes, prise quand elles avaient 18 ans. Dans la même pièce, Mari possède un énorme réfrigérateur à deux portes, un téléviseur grand écran, du mobilier

raffiné, des éléments de décoration d’un luxe extravagant. Sa maison avec porche et balustrade, peinte de frais, se distingue dans ce quartier pauvre, gangrené par la délinquance.

Ici, les habitations de style californien contrastent avec les taudis en bois et en tôle ondulée, les gros 4 x 4 voisinent avec les scooters déginglués, un grand magasin de meubles design côtoie les marchands ambulants des coins de rue. Il y a un véritable fossé entre ceux qui ont vécu aux États-Unis ou y ont des proches, et ceux qui n’ont pas ou n’ont pas eu cette chance. Depuis 2010, après le tourisme, les envois d’argent des émigrés constituent le principal apport au PIB dominicain, et ils ont contribué à réduire de moitié la pauvreté, qui atteint tout de même aujourd’hui un peu plus de 20 % de la population.

Cette année-là, en 2010, à Michès, six foyers sur dix étaient pauvres, mais le business migratoire a maquillé la misère. Il n’y a pratiquement pas un commerce dans le village qui n’ait été ouvert grâce à un voyage illégal. Bon nombre des 22 000 habitants vivent du trafic de personnes et de drogue. Car souvent, on profite des traversées avec des passagers pour bourrer la coque de paquets de drogue.

Cette route de la mer des Caraïbes a été récupérée récemment pour la contrebande depuis la Colombie, le Mexique et le Venezuela vers les États-Unis et l’Europe. L’est de l’île d’Hispaniola – qui comprend la République dominicaine et Haïti – est une zone stratégique pour le trafic de drogue transnational, tant comme point de distribution que comme lieu de blanchiment d’argent, autour de Punta Cana.

149

C’EST LE NOMBRE DE MORTS ET DE DISPARITIONS

entre Michès et Porto Rico depuis 2017, selon le projet Missing Migrants (“Migrants disparus”) de l’Organisation internationale pour les migrations (OIM), qui s’est appuyé sur les données de la presse locale. Le chiffre pourrait être beaucoup plus élevé et atteindre des milliers, estime le coordinateur du projet Edwin Viales, compte tenu du nombre de naufrages qui ne sont jamais mentionnés. “Seuls certains sauvetages font les gros titres.”

↓ Dessin de Cost paru dans *Le Soir*, Bruxelles.



15 ← À 100 kilomètres de cette grande destination touristique, Michès est l'un des fiefs du cartel dominicain. Dans ses rues baignées de soleil, il s'est produit des assassinats de fonctionnaires, des assauts contre des casernes de militaires et des commissariats, des tentatives d'attentats contre des juges trop curieux ou encore des coups de filet de la DEA, l'agence américaine de lutte contre le trafic de drogue. "Ici, les balles des gringos ont sifflé", commente un habitant de Michès.

Insaisissable. Les pêcheurs préfèrent encore verser du rhum dans leur barque avant de prendre la mer plutôt que de vendre la bouteille à un touriste. Une superstition pour rentrer vivant de la mer. Le trafiquant qui a fait faire la traversée à Emilio il y a quelques jours n'y déroge pas. Il est connu pour ses dons d'apnéiste, ce qui lui a valu son surnom de "La Planta" [du nom d'un accessoire pour la pêche en eaux profondes]. Il a échappé six fois aux garde-côtes en plongeant pendant de longues minutes et en nageant sur plusieurs kilomètres jusqu'à la côte. Recherché par les autorités américaines, il a pour réputation d'être le fugitif le plus insaisissable. Il nie être mêlé au trafic de drogue, mais il assure que, lors de certaines courses-poursuites, il a dû abandonner le bateau "avec tout".

"De toute façon, les gens veulent partir, s'ils ne s'en vont pas d'ici,

ils s'enfuient à partir d'autres endroits. Nous ne faisons de mal à personne. Si on fait passer des migrants, on ne peut plus recommencer à pêcher, parce qu'on nous traite comme des criminels, des ennemis", se plaint-il, le visage encagoulé. "J'ai plus peur de la police des frontières que de la mer", fait valoir ce trafiquant à la voix rauque, mince, fier de cette vie qui ne lui a pourtant pas permis d'amasser une fortune. "La Planta" est le dernier maillon d'une chaîne gérée par les buscones, les rabatteurs, qui recherchent les candidats à l'émigration illégale pour les mettre en relation avec les capitaines. Ces intermédiaires sont généralement des avocats, répartis à travers tout le pays. Principaux organisateurs des traversées, ils

Organisateurs des traversées, les rabatteurs empochent les gains sans bouger de leur bureau.

empochent une grande partie des gains sans bouger de leur bureau.

L'archipel d'îlots que constitue Porto Rico – un État libre associé aux États-Unis, partiellement autonome mais faisant légalement partie du territoire américain – est l'une des plaques tournantes des mafias internationales pour le trafic d'êtres humains. On ne sait pas trop combien d'étrangers

vivent à Porto Rico. Beaucoup y résident clandestinement du fait des restrictions grandissantes des États-Unis en matière migratoire, ce qui les oblige à voyager de manière irrégulière, dans des conditions précaires. Il est loin le temps où le chemin se faisait en sens inverse. Dans la première moitié du xx^e siècle, des centaines de boricuas – Portoricains – partaient vers l'île voisine, attirés par les plantations de canne à sucre, alors en pleine expansion.

Aujourd'hui, même si la République dominicaine se considère comme "le pauvre riche" d'Amérique centrale, ses écarts de revenus avec Porto Rico sont abyssaux. La comparaison avec Haïti n'est pas non plus une consolation pour des jeunes qui peuvent voir, depuis leurs plages, par temps clair, un mirage de leur terre promise. Ce n'est donc pas un hasard si un cinquième des 11 millions d'habitants de la République dominicaine vit à l'étranger : environ 170 000 en Espagne, deuxième destination privilégiée, derrière les États-Unis (1,2 million) – a majorité étant concentrée à New York –, où ils sont la cinquième nationalité comptant le plus d'expulsés ces trois dernières années (1 835 en 2020), devancés seulement par le Mexique, le Honduras, le Guatemala, le Salvador et l'Équateur.

Le rêve de Pedro Santos a duré huit mois. Il avait 15 ans quand il a mis au clou les bijoux de sa

famille afin de s'offrir la traversée, pour laquelle il s'est fait escroquer. La seconde tentative a été couronnée de succès. À l'arrivée, il était attendu par un cousin qui l'a fait travailler comme maçon. Un après-midi, alors qu'il faisait des courses dans un magasin, plusieurs agents boricuas l'ont arrêté et l'ont renvoyé dans son pays. Il n'a jamais pu envoyer d'argent à sa famille, comme il espérait le faire. Cinq ans plus tard, il reste terrifié par cette expérience et n'a plus envie de tenter une nouvelle traversée.

Les survivants sont très mal vus. Ceux qui reviennent sont des ratés qui ont perdu leurs économies.

"C'est un rêve que je ne recommande à personne. Sur le canot, les gens se mettent à vomir, ils deviennent fous", raconte le jeune homme. Personne ne parle des traumatismes à bord des barques. "Ils gardent leurs malheurs pour eux", explique un journaliste local. Les voyageurs partent de nuit, nous l'avons vu, et d'une certaine façon les traversées se sortent jamais de l'obscurité. Peut-être pour éviter d'en décourager d'autres, par crainte de l'arrestation ou encore pour protéger les capitaines – on dit qu'ils frappent leurs passagers et les jettent à l'eau. Autant dire qu'ils emportent le carnet de bord dans la tombe.

En outre, tant les survivants que les proches de ceux qui ont péri en mer sont très mal vus dans une société historiquement conservatrice, réfractaire au changement. Lorsqu'on apprend la nouvelle d'un naufrage, les migrants sont qualifiés d'"ignorants" et de "cupides" par leurs compatriotes. Ceux qui reviennent sont des ratés qui ont perdu leurs économies. En 1987, une centaine de Dominicains ont été dévorés par une bande de requins quand le moteur de leur bateau a explosé, à quelques milles de la côte. Les autorités ont refusé d'envoyer des hélicoptères et se sont contentées d'assister à la boucherie depuis un avion, tandis que l'eau se teintait de rouge, comme l'a raconté celui qui était alors directeur de la Protection civile.

Au cimetière de Michès, les tombes de jeunes abondent. "María Carolina Ramos Amparo, 21 septembre 1991 - 4 janvier 2020", peut-on lire sur l'une des premières niches [du columbarium], près de l'entrée. Les Micheros ne sont pas égaux devant la mort. Ici, à côté des caveaux en marbre, on trouve des monticules couronnés par deux bouts de bois en forme de croix. Il n'y a presque plus de place dans ce cimetière. Yané s'est empressée de placer des parpaings pour offrir un jour une sépulture à ses enfants. Ils ont fait naufrage dans la même embarcation en 2018. Ils avaient 22 et 24 ans. Depuis, elle garde l'espoir que l'océan lui ramène leur corps et qu'elle pourra les enterrer. Sur le ciment frais, leurs amis ont écrit les noms des naufragés : Maicol et Jesús "El Pollo". Leur mère déplore toujours qu'ils soient partis ensemble. À Michès, si quelqu'un est mort noyé, on considère cela comme une offrande à la mer : les proches qui prendront la mer ensuite arriveront saufs. C'est la nuit, les vagues scintillent sous la pleine lune. Tout dort dans le village.

—Aitor Sáez
Publié le 15 avril

SOURCE



REVISTA 5W

Barcelone, Espagne

Mensuel

revista5w.com

En anglais, les 5W sont les questions de base auquel chaque article journalistique doit répondre : *who, what, when, where et why* ? ("qui, quoi, quand, où et pourquoi"). Pour ce magazine, "les 5W sont les questions qui permettent de découvrir le monde et c'est aussi le nom d'une revue qui souhaite mettre en lumière des lieux éloignés".

Lancée le 22 septembre 2015 à Barcelone, *Revista 5W* est gérée par un collectif de journalistes indépendants, emmené par le fondateur, Agus Morales. Ils ont fait le choix de refuser tout actionnaire majoritaire, préférant se répartir l'entreprise à parts égales afin d'assurer une ligne éditoriale totalement indépendante.

CANADA

Les Premières Nations demandent des comptes à Ottawa

Après la douloureuse exhumation de 215 corps d'enfants sur le site d'un ancien pensionnat autochtone en Colombie-Britannique, fin mai, 751 tombes ont été mises au jour sur le site d'un autre pensionnat dans la Saskatchewan.



CARTOON MOVEMENT

—Le Devoir (extraits)
Montréal

La Première Nation [indienne] de Cowessess, dans le sud de la Saskatchewan [au Canada], a annoncé le 24 juin qu'elle a découvert 751 sépultures non identifiées sur le site de l'ancien pensionnat autochtone de Marieval, autrefois géré par des missionnaires oblats de l'Église catholique. "On a toujours su qu'il y avait des tombes ici", a indiqué le chef de la communauté, Cadmus Delorme. *Ouvrez votre esprit : ce pays a besoin de connaître la vérité et d'entamer un processus de réconciliation. Il y aura d'autres histoires [comme celle-ci].*"

Cette découverte intervient près d'un mois après celle de la Première Nation Tk'emlúps te Secwépemc, en Colombie-Britannique, qui a créé une onde de choc mondiale en annonçant le 27 mai que des recherches par géoradar avaient permis de trouver les restes de 215 enfants près de l'ancien pensionnat de Kamloops.

Le même type de technologie – un radar à pénétration de sol – a permis de découvrir 751 tombes près de l'ancien pensionnat de Marieval. Le chef Delorme a expliqué qu'il était possible que chacune des fosses contienne plus d'un corps. En revanche, "la machine a une marge d'erreur de 10 à 15 %", a-t-il ajouté, indiquant qu'il y a donc au moins 600 personnes enterrées dans ce cimetière. "Il ne s'agit pas d'une fosse commune", a-t-il précisé, en déroulant des images saisies par un drone.

"Génocide". Sur un espace gazonné de 44 000 m², les équipes de recherche ont installé des banderoles pour identifier les sépultures. Il s'agit de la phase 1 des recherches. "Le monde nous regarde pendant que nous dévoilons les horreurs du génocide", a déclaré Bobby Cameron, le chef de la Fédération des nations autochtones souveraines, qui représente les 74 Premières Nations de la Saskatchewan. "C'est un crime contre l'humanité. Cefut une attaque contre les peuples des Premières

Nations. Nous sommes des gens fiers. Le seul crime que nous avons commis, en tant qu'enfants, est d'être nés autochtones", a-t-il ajouté. À son avis, les pensionnats n'étaient rien d'autre que des "camps de concentration". Et d'affirmer : "On saura du Canada qu'il est un pays qui a tenté d'exterminer ses Premiers Peuples. Maintenant, nous en avons la preuve. La preuve de ce que les survivants racontent depuis des années."

Le chef Delorme s'est dit incapable de confirmer, à ce stade, que toutes les personnes enterrées étaient des enfants. Les récits des aînés font état d'adultes enterrés dans le cimetière. Il était courant que les religieux et leurs familles soient inhumés au même endroit

"On saura du Canada qu'il est un pays qui a tenté d'exterminer ses Premiers Peuples."

Bobby Cameron,
CHEF DES NATIONS
AUTOCHTONES

que les élèves autochtones qui fréquentaient les pensionnats. La pratique a été documentée par la Commission de vérité et réconciliation (CVR).

Le pensionnat de Marieval a été construit en 1899 par des missionnaires de l'Église catholique. Le gouvernement fédéral a financé le pensionnat à compter de 1901 et l'a administré dès 1969. L'établissement a été fermé en 1997, après avoir été sous la responsabilité de la Première Nation de Cowessess pendant dix ans.

À Cowessess, un cimetière aurait été créé en 1898, dès l'arrivée des oblats, selon le récit fait par Cadmus Delorme. "Dans les années 1960, les sépultures étaient probablement identifiées, a-t-il ajouté. Des représentants de l'Église catholique ont ensuite enlevé les pierres tombales." Le fait de retirer des pierres tombales est un geste "criminel", a-t-il dit, nous considérons donc qu'il s'agit d'une scène de crime". Il s'est engagé à poursuivre les recherches, "et un jour, il y aura un monument commémoratif et des noms sur les tombes", a-t-il promis.

Le chef Delorme s'est par ailleurs dit "convaincu" que l'Église catholique fournira les documents d'archives nécessaires à la quête de sa communauté. À ce jour, les oblats n'ont toujours pas donné accès au *Codex historicus*, qui



et les noms des enfants. Notre peuple a droit à plus que des excuses et de la sympathie. Notre peuple a droit à la justice", a-t-il affirmé.

Dans ses recherches, la CVR s'est heurtée à plusieurs difficultés pour identifier les enfants morts dans les pensionnats. "Nous ne connaissons sans doute jamais le nombre d'élèves qui ont trouvé la mort", ont écrit ses commissaires dans le rapport qu'ils ont publié en 2015.

Entre 1936 et 1944, le ministère des Affaires indiennes a détruit 200 000 dossiers. Quant aux registres sur les décès dans les pensionnats, ils sont partiels : les noms de 36 % des enfants morts n'ont jamais été documentés, le sexe de 23 % des écoliers décédés est inconnu, le lieu de décès de 43 % de ces jeunes n'apparaît pas dans les registres, selon les travaux de la CVR.

Les recherches du Centre national pour la vérité et la réconciliation, qui a été mis sur pied dans la foulée de la CVR, avaient jusqu'ici permis de recenser huit élèves morts dans ce pensionnat entre 1932 et 1973 – bien que les dates de certains décès n'aient jamais été retrouvées. Selon le chef Delorme, des enfants du sud-est et du centre de la Saskatchewan, de même que du sud-ouest du Manitoba, auraient fréquenté le pensionnat de Marieval.

—Marie-Michèle Sioui
Publié le 25 juin

détaillait les activités des missionnaires, ni aux photographies ou aux listes d'informations détaillées sur le personnel des pensionnats.

Les oblats se sont excusés en 1991 pour leur rôle dans le système des pensionnats autochtones, ce que l'Église catholique n'a toujours pas fait malgré les appels du Premier ministre, Justin Trudeau. "Le pape doit s'excuser pour ce qui est arrivé aux enfants de Marieval", souligne le chef Delorme, les excuses sont une étape du processus de guérison."

Dans un message de solidarité, la Première Nation Tk'emlúps te Secwépemc a rappelé qu'elle avait formulé la même demande au Vatican. "Nous savons trop bien ce que la communauté de Cowessess traverse", ont écrit ses représentants.

Après lui, le chef Bobby Cameron a réclamé "une enquête publique sur ce génocide". "Nous devons trouver les raisons des décès

Contexte

Vers une enquête indépendante

●●● En décembre 2020, rappelle le *Globe and Mail*, les commissaires de la Commission de vérité et réconciliation (CVR) ont signalé que, cinq ans après le dépôt de leur rapport, les autorités canadiennes n'avaient toujours pas mis en œuvre leurs recommandations en dépit des promesses du gouvernement. Le 26 juin, le Premier ministre, Justin Trudeau, a reconnu que des actes criminels ont "certainement" été commis dans les pensionnats autochtones, mais il estime qu'il ne relève pas de son gouvernement de déclencher une enquête indépendante. Selon lui, Ottawa "doit plutôt accompagner les communautés autochtones dans leur quête de vérité", rapporte *Le Devoir*. De nombreuses voix se sont élevées pour réclamer que le Canada finance une enquête indépendante. Parmi elles, le président de la CVR, Murray Sinclair, qui réclame des fonds publics pour financer une enquête afin de déterminer "si des crimes ont eu lieu dans ces pensionnats". Au Canada, 130 pensionnats ont accueilli 150 000 enfants autochtones pendant plus de cent soixante ans.

↳ Dessin de Mikail Çiftçi,
Turquie.



afrique

Nigeria. Infiltré chez les trafiquants d'art africain

Restituer les œuvres d'art à leur pays d'origine ? Alors que les plus grands musées européens détiennent la majorité des œuvres africaines, le débat agite le Vieux Continent. Mais dans l'ombre, le pillage se poursuit. *The Continent* a enquêté.

—The Continent
Johannesburg

Dehors, la nuit est tombée. Sous les fenêtres du plus grand hôtel d'Abuja [la capitale nigériane], la piscine étincelle, turquoise. Le téléphone sonne enfin. C'est la réception, qui annonce un visiteur. L'homme se nomme Umaru Potiskum. C'est un marchand d'art. Il respire l'assurance, même s'il semble aussi un peu sur la réserve. Son activité est après tout clandestine, illégale. "J'ai rencontré beaucoup de mes clients ici", glisse-t-il – des acheteurs venus de Belgique, de France, d'Espagne, de Grande-Bretagne, d'Allemagne. Il nous montre ce qu'il a à vendre, déballant soigneusement deux statuette de terre cuite emmaillottées dans un linge.

Les yeux gravés dans l'argile séculaire sont triangulaires, atypiques des figurines noks. Au fil des décennies, des milliers d'entre elles ont quitté le Nigeria. Beaucoup trônent aujourd'hui dans les musées les plus célèbres du globe, dont le Louvre, à Paris. Pour comprendre ce commerce mondial qui se chiffre en millions de dollars, il faut partir mener l'enquête : à Abuja, Paris, Francfort. Mais, la première étape, c'est la vallée de Nok.

À 150 kilomètres au nord-est d'Abuja, une piste de terre rouge serpente à travers cette vallée verdoyante, jusqu'à un village. C'est là, en 1928, qu'un mineur étranger aurait découvert une première figurine en terre cuite : une tête de singe, de 10 centimètres de haut. En creusant plus avant, les archéologues ont exhumé les vestiges

d'une ancienne culture qu'ils ont baptisée du nom de la région. À partir de 1 500 av. J.-C., une société très développée s'étendait dans la vallée, sur une superficie équivalente à celle du Portugal. Selon la revue [américaine] *Archeology*, ce serait la première civilisation connue d'Afrique de l'Ouest. Entre 900 et 300 av. J.-C., les Noks ont produit un nombre étourdissant de figurines en argile, dont plusieurs milliers ont été mises au jour. Aujourd'hui, il est de plus en plus difficile d'en trouver de nouvelles – ce qui accroît la valeur de celles qui sont sur le marché.

À l'hôtel d'Abuja, Umaru Potiskum prend un autre verre et commence à parler chiffres. Ses deux figurines – une tête d'homme et une statuette de femme, plus grande – ont plus de 2 000 ans d'âge, affirme-t-il, comme le prouvera n'importe quelle ana-

“Ne vous en faites pas, l'exportation est une formalité. Il me faut juste une adresse.”

UMARU POTISKUM
MARCHAND D'ART

lyse en laboratoire. Il demande 2 000 euros pour la tête d'homme, soutenant qu'elle partira à dix fois ce prix à l'étranger. La statuette de femme vaut beaucoup plus. De telles sommes seraient astronomiques pour les habitants de la vallée de Nok, dont certains participent aux fouilles visant à exhumé de nouvelles statuette. Ils sont payés au mieux 5 euros la journée. Beaucoup ne touchent que 1 euro par jour.



Des paroles mais peu d'actes

●●● En grande pompe, le 17 novembre 2019, Édouard Philippe, alors Premier ministre français, s'est rendu à Dakar pour remettre un sabre au Sénégal, rapporte alors *Le Quotidien*. Belle pièce de cuivre, de laiton, de bois et de fer, elle avait été emportée par les troupes françaises en 1893, rappelle le quotidien sénégalais. Cette restitution – ou plutôt ce prêt pour cinq ans – est le premier acte d'un mouvement promis par Emmanuel Macron lors de son premier grand discours en Afrique, à Ouagadougou en 2017. Le président français s'était alors engagé à restituer les œuvres d'art pillées pendant la colonisation.

Mais quatre ans plus tard, le dossier a peu avancé. À la fin de l'année, la France doit restituer 26 œuvres au Bénin. On est encore loin des 90 000 œuvres d'art africaines – dont 46 000 arrivées durant la colonisation – appartenant à des collections françaises. La même question agite désormais plusieurs pays européens. L'université d'Aberdeen, en Écosse, a récemment annoncé la restitution d'une œuvre nigériane tandis que l'Allemagne a promis le retour au Nigeria en 2022 des "bronzes du Bénin", des statuette créées entre le xvi^e et le xviii^e siècle.

Le phénomène n'est pas nouveau. Tout a commencé quand un archéologue britannique du nom de Bernard Fagg, qui travaillait dans l'administration coloniale nigériane entre les années 1940 et 1960, a fait découvrir au monde universitaire occidental, médusé, la culture nok fraîchement mise au jour. L'existence même de ces artefacts venait bousculer les préjugés racistes alors en vogue : l'Afrique, c'était le "cœur des ténèbres" [du nom du roman de Joseph Conrad], un continent sans histoire.

Aussitôt emballées. Si on veut entendre dire du bien de Fagg, mieux vaut ne pas demander à Beno Adamu, le chef du village. Les souvenirs du vieux chef de 75 ans divergent notablement des versions données dans les livres d'histoire. Il récuse ainsi l'affirmation selon laquelle les terres cuites auraient été "découvertes" par les étrangers. "Nous, les Hams, nous avons, ici à Nok, une longue, très longue histoire, et nous avons toujours connu ces terres cuites. Nos grands-parents nous en avaient parlé." Les Hams les conservaient dans leurs lieux saints, leurs maisons, voire dans les champs, où ils s'en servaient comme épouvantails – bien avant que Fagg ne les aient "découvertes". Beno Adamu a croisé Bernhard Fagg à plusieurs reprises quand il était enfant. Il se souvient : "Fagg demandait aux gens de lui apporter les terres cuites chez lui. Ils ne les revoyaient plus. Elles étaient aussitôt emballées."

La quasi-totalité des terres cuites noks mises au jour au cours des cinquante dernières années ont quitté le Nigeria pour être vendues sur le marché de l'art international. Dans la chambre d'hôtel, Umaru Potiskum fanfaronne : "Ne vous en faites pas, l'exportation est une formalité. Où qu'on me demande de livrer, je livre. Il me faut juste une adresse." L'homme connaît les douaniers, les gardes-frontières de Lagos, un transporteur international. Les documents d'exportation ? "Je peux tout avoir", promet-il. Le marchand d'art étale ses références, mentionne ses "amis Peter Breunig et Nicole Rupp". Ce sont deux professeurs allemands d'archéologie de l'université Goethe de Francfort. Entre 2005 et 2020, ils ont dirigé des fouilles au Nigeria.

Ça cogne à Abuja : 42 °C, la clim tourne à plein régime. Au

↳ Une sculpture nok du Nigeria,
le 17 novembre 2000 au musée du Louvre à Paris.

Photo François Guillot/AFP

premier étage d'un immeuble de bureaux [du quartier] d'Utako, Zachary Gundu entre dans la salle de réunion. L'homme est un professeur d'archéologie en vue. Tout le monde est bien conscient que les archéologues nigériens ont besoin de la coopération du monde universitaire étranger, dit-il. Mais il n'est pas content du tout de la manière dont s'y prend l'équipe allemande. Elle refuse de travailler avec les chercheurs nigériens, fustige-t-il. Il a fallu attendre 2012 pour que des chercheurs locaux soient associés au projet allemand. Et, même alors, les enseignants nigériens ne se sont vu confier "aucune tâche importante". Plus choquant encore à ses yeux, le fait que l'équipe allemande s'accorde mode de travailler avec des pillards et des marchands d'art véreux.

Menaces. Il ajoute : "L'Afrique est souvent prise pour un laboratoire où les scientifiques européens peuvent débarquer, faire leurs expériences et recueillir des données qui leur permettront ensuite de confirmer les idées qu'ils se faisaient du continent." Après quoi, ces mêmes scientifiques – des gens comme Peter Breunig – se voient érigés en spécialistes internationaux de l'Afrique. Sa critique acerbe du projet de Francfort a valu des déboires à l'enseignant nigérian, qui a reçu des menaces anonymes. Avait-il indisposé de puissants adversaires au sein de la Commission nigérienne des musées et monuments ? Était-il dans le collimateur du "cartel des marchands", comme il le suppose ?

Et puis ça a commencé à sentir le roussi pour Peter Breunig. Le matin du 22 février 2017, tandis

qu'il travaillait avec son équipe et près de 80 ouvriers locaux sur un chantier de fouilles non loin du village de Janjala [dans le nord du Nigeria], des hommes armés de kalachnikov ont fait irruption. Ils l'ont enlevé ainsi qu'un autre Allemand, Johannes Behringer, et réclamé une rançon de 60 millions de nairas (135 000 euros au cours

Les boutiques de Saint-Germain-des-Prés exposent les statuette noks ouvertement.

d'alors) en échange de leur libération. Les Allemands ont été relâchés trois jours plus tard.

Breunig, 68 ans, nous reçoit dans son grand bureau lumineux du bâtiment principal de l'université Goethe. L'enseignant a une vue imprenable sur Francfort. Sa principale conclusion, après quinze ans de recherches, est qu'il n'existe aucune preuve attestant l'existence d'un fabuleux royaume nok. Au lieu de quoi, Peter Breunig estime que les Noks formaient "des petits groupes de paysans nomades" et pense que les terres cuites sont liées aux sépultures, même si aucun ossement n'a été retrouvé. Il explique que chaque objet a été répertorié et restitué au Nigeria après analyse en Allemagne. Le chantier a permis de mettre au jour 100 terres cuites de grande taille et 3 000 fragments.

Peter Breunig sait très bien qui est Umaru Potiskum. En réalité, il est "très reconnaissant" au marchand d'art et affirme que, sans son aide, l'équipe aurait retrouvé beaucoup moins d'objets. Mais il

précise qu'Umaru Potiskum n'a pas été associé au projet longtemps. Il est évident que la frontière entre archéologue et pillard est ténue : chacun regarde ce que l'autre exhume et le destin d'un précieux artefact dépend de celui qui l'aura découvert le premier. Et puis il y a les figurines qui atterrissent dans les musées les plus courus de la planète.

Il y a six heures d'avion entre Abuja et le Louvre, à Paris. Deux statuette noks y sont exposées dans le pavillon des Sessions. Elles sont aussi impressionnantes qu'auréolées de scandale. Selon Trafficking Culture, un consortium international spécialisé dans la recherche d'œuvres d'art acquises illégalement, le gouvernement français a racheté ces pièces en 1998 à un marchand belge pour la modique somme de 2,5 millions de francs (environ 380 000 euros aujourd'hui). Aussitôt, le régime militaire du Nigeria a exigé leur restitution, affirmant qu'elles avaient quitté le pays clandestinement. Mais le président français de l'époque, Jacques Chirac, ne l'entendait pas de cette oreille. Se posant lui-même en passionné d'art africain, il était en train de créer un musée ethnographique moderne à Paris qui porterait son nom : le musée du quai Branly-Jacques Chirac. Chirac se serait entretenu personnellement avec le président d'alors, Olusegun Obasanjo, en 1999, et les deux hommes auraient conclu un marché. La France reconnaîtrait le Nigeria comme le propriétaire légitime des sculptures. En échange, il prêterait des terres cuites à la France pour une durée de vingt-cinq

ans, avec possibilité de proroger. Aujourd'hui, les choses sont un peu différentes en France, en tout cas à première vue. En 2018, le gouvernement d'Emmanuel Macron a publié un rapport établissant que les biens culturels mal acquis devaient être restitués à leurs propriétaires légitimes. Le marché a aussitôt réagi : les maisons d'enchères ont vu leurs ventes dévisser de 40 % dans la catégorie "art tribal" par rapport à l'année précédente. Mais il reste possible d'acheter des terres cuites noks à Paris. C'est même facile.

Vendues en ligne. Les boutiques d'art tribal de Saint-Germain-des-Prés les exposent ouvertement à des prix de 4 000 à 20 000 euros. Certaines sont vendues sans certificat d'exportation, sans preuve de leur provenance ni analyse scientifique permettant de les dater. Et, si vous ne pouvez pas vous déplacer à Paris, vous pouvez les acheter en ligne (le site web de la galerie Barakat proposait un temps une sculpture nok à 225 000 euros). Un galeriste prédit que les terres cuites vont prendre de la valeur avec les années.

Une bonne nouvelle pour Umaru Potiskum. En quittant l'hôtel d'Abuja, il nous fait une dernière promesse. À l'avenir il pourra proposer mieux que des statuette noks : des manuscrits en adjami vieux de plusieurs siècles et des céramiques de Calabar millénaires. Tout ce qu'on veut. Aucun problème, glisse-t-il – avant de disparaître dans la nuit.

— Lutz Mükke et Adie Vanessa Offiong

Publié le 24 octobre 2020

Partenariat

Les Rencontres de Pétrarque

●●● L'art africain doit-il rester en Afrique ? Cette question sera débattue par de grands intellectuels et experts africains et français aux Rencontres de Pétrarque.

Du 5 au 9 juillet, France Culture, en partenariat avec *Courrier international*, organise cette nouvelle édition, qui devance le sommet Afrique-France d'octobre.

Elle aura les yeux résolument tournés vers l'Afrique. Mémoires et identités, gestion des pandémies, jeunesse et nouvelles technologies, changement climatique : tous ces thèmes seront abordés en public et les débats seront diffusés en direct chaque jour de 18 h 15 à 19 heures sur France Culture.

À retrouver sur notre site courrierinternational.com

DU 5 AU 9 JUILLET DE 18H15 À 19H

Les Rencontres de Pétrarque à Montpellier EN PUBLIC ET EN DIRECT

Débats et tables rondes animés par Hervé Gardette
Sommes-nous dépassés par l'Afrique ?

À réécouter sur franculture.fr et l'application Radio France



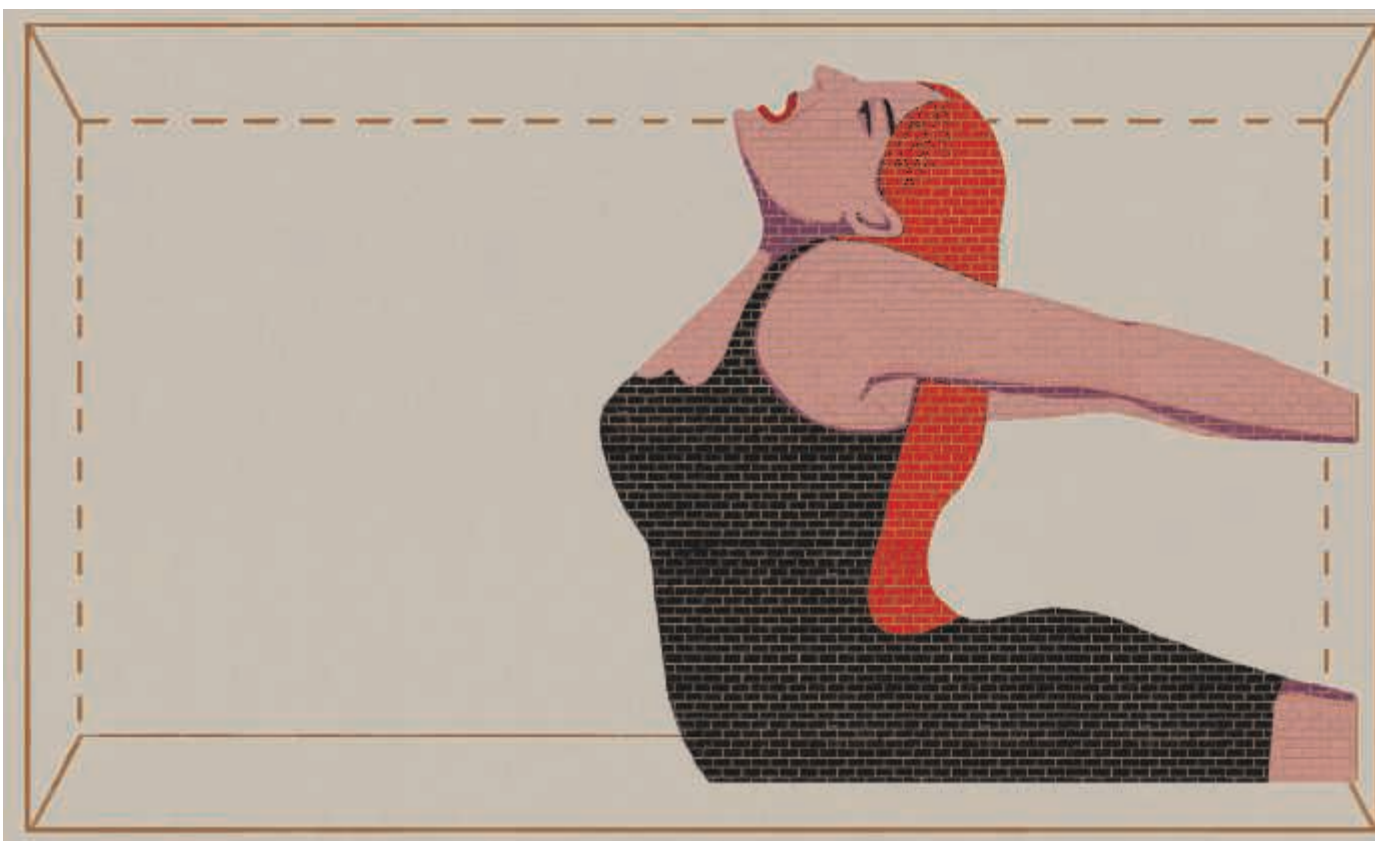
En partenariat avec





✍ Dessin de Beppe Giacobbe

paru dans *Corriere della Sera*, Milan.



Société.

Ces femmes arabes interdites d'intimité

Depuis son plus jeune âge, cette Égyptienne n'a jamais eu d'espace à elle. Un témoignage qui résonne avec ce que vivent aujourd'hui la plupart des femmes de la région.

— **Raseef22** Beyrouth
Vu d'Égypte

Après trois ans de mariage, mon mari a dû voyager seul pour la première fois. C'est à ce moment-là que m'est venue une idée. Le temps de son voyage, j'allais le passer dans notre maison, et non dans celle de ma mère. Le premier jour où j'ai été seule chez moi, j'ai découvert quelque chose d'important, à savoir qu'à mon

âge (je vais avoir 40 ans), c'était la première fois de ma vie que j'avais un chez-moi, ne serait-ce que pour une courte période. J'avais l'impression de ne jamais avoir vécu auparavant une telle expérience. J'en éprouvais une joie extrême mêlée d'une peur intense. J'étais tiraillée entre l'envie de faire des milliers de choses et celle de me blottir au fond de mon canapé préféré et d'y rester sans bouger. Voilà ma vie, voilà mon espace privé, et j'ai pu en

profiter pleinement pendant toute une semaine. Que signifie tout ce confort, cet espace personnel ? Et comment ai-je été privée de ce sentiment jusqu'à présent ?

Pendant mon enfance, dans le grand appartement familial, mon frère et moi partagions une chambre à coucher spacieuse. Ce grand frère était mon aîné de six ans. Quand je n'ai plus été en âge de partager une chambre avec lui — *“parce que ça y est, tu es une vraie jeune fille, maintenant”*, m'a alors dit ma mère —, la solution n'a pas consisté à me donner une chambre à moi, mais à m'installer sur le canapé du salon. Oui, ce canapé a été mon espace non privé tout au long de mon adolescence, jusqu'à la mort de mon père, après quoi j'ai partagé la chambre à coucher de ma mère. Un unique canapé dans le salon, voilà ce qu'était mon espace de jeune fille, pendant la période la plus sensible de ma vie — l'adolescence —, tandis que mon père et ma mère pouvaient fermer la porte de leur chambre et que mon frère faisait de même avec la sienne.

Ma meilleure amie de l'époque subissait exactement le même sort. Elle avait même tendu un malheureux rideau qui cachait à peine l'endroit où elle dormait,

et derrière lequel nous faisons nos devoirs de lycéennes. J'étais une bonne élève qui ne cherchait pas à avoir son espace privé pour fumer ou faire quoi que ce soit d'autre. J'aurais juste voulu pouvoir m'isoler pour étudier tranquillement. Et pourtant, malgré l'absence d'un tel espace, j'avais de bonnes notes, tout comme cette amie avec laquelle je passais des heures à potasser dans mon salon, dans sa salle à manger derrière le mince rideau, et dans le canapé.

L'emploi du temps est organisé par le mari. Il ne faut pas y voir de mauvaises intentions. C'est la coutume.

Cette expérience n'avait rien de tragique. Ce que je décris, c'est une situation générale que vivent la plupart des femmes en Égypte, et peut-être même dans tout le monde arabe, où une femme vit et meurt sans jamais avoir possédé un espace à soi. Dans sa famille, une jeune Égyptienne reste toujours une enfant, même si elle occupe sa propre chambre. Fermer la porte de cette chambre est jugé suspect, conduit à s'imaginer des choses. Puis la femme quitte sa

famille pour s'installer chez son mari, dont elle partage la chambre à coucher et tout le reste du logement. Habituellement, l'emploi du temps est organisé par le mari, en fonction de son travail et de ses activités quotidiennes. Il ne faut pas y voir une quelconque injustice ou de mauvaises intentions, mais c'est la coutume. Car même si une femme voulait organiser sa journée comme elle l'entend, elle ne saurait peut-être pas quoi faire, après avoir vécu tant d'années dans un contexte où le moindre moment de sa journée est décidé par d'autres.

C'est exactement ce que j'ai compris quand mon mari a refermé la porte derrière lui et qu'il est parti en voyage : je n'avais pas la moindre idée de ce que je pourrais faire dans ce vaste espace de liberté. La première chose qui m'est venue à l'esprit a été de téléphoner à mon amie et de l'inviter à venir chez moi. Me retrouver seule n'a pas été aussi facile que je l'aurais cru. Je m'étais imaginé que j'allais être transportée de joie, que je danserais dans toute la maison, que je resterais tard dehors. Les gens qui ont des oiseaux chez eux le savent bien : un oiseau ne sort pas de sa cage sitôt la porte ouverte. Il a besoin de se sentir en confiance, il doit savoir où aller s'il s'envole. Une fois que j'ai eu passé la journée avec mon amie, j'ai décidé de tenter l'expérience. Après son départ, j'ai goûté à ce délicieux nectar pour la première fois — le nectar des petits plaisirs que nous autorise un espace personnel.

J'ai pris un congé auprès de mon employeur afin de pouvoir disposer pleinement de ma liberté et de mon espace privé. J'ai alors fait l'expérience de me réveiller seule sans que personne ne me réveille pour faire quelque chose. J'ai fait l'expérience de la légèreté. L'objet que j'avais posé sur la table ne changeait pas de place tant que je ne l'avais pas repris. Aujourd'hui, je ne vais penser ni à manger ni à faire la cuisine, je commanderai n'importe quoi dès que j'aurai faim. Cela peut vous paraître des détails insignifiants, mais c'était un monde nouveau et merveilleux qui s'offrait à moi. Je n'ai pas quitté la maison de toute la semaine, de façon à jouir du confort de mon espace privé.

L'amie que je connais depuis l'adolescence, et avec laquelle

J'avais parlé quelques jours auparavant, pleurait parce qu'après s'être mariée et avoir eu des enfants, elle ne trouvait pas suffisamment d'espace pour elle-même, pas même dans la salle de bains où ses enfants ne la lâchent pas, y compris quand elle s'assied sur les toilettes ou qu'elle prend une douche. Une autre amie à moi avait vécu avec trois autres étudiantes au Caire, où elle était venue faire ses études depuis sa province natale. Elle m'avait raconté les brimades que lui faisaient subir ses colocataires quand il lui arrivait de rentrer tard le soir, parce qu'elles étaient "pieuses" et qu'elles ne voulaient pas que leur appartement ait mauvaise réputation.

Un oiseau ne sort pas de sa cage sitôt la porte ouverte. Il doit savoir où aller s'il s'envole.

Ma mère, qui a maintenant 60 ans, et qui avait cinq frères, n'a jamais goûté le plaisir d'avoir une chambre dont elle puisse fermer la porte. Et ma nièce de 7 ans dort avec sa grand-mère, dans la chambre de cette dernière. D'une génération à l'autre, malgré l'évolution des conditions sociales et économiques, croyez-moi, les femmes arabes vivent et meurent sans connaître le confort d'un espace à soi.

—**Amira Hassan Al-Dasouki**
Publié le 12 juin

SOURCE



RASEEF22

Beyrouth, Liban
raseef22.com

Raseef, "trottoir" en arabe, fait référence à la rue où sont nées les révoltes, en 2011. Fondé au Liban en 2013, le titre fait partie des nombreux sites et blogs néés après les printemps arabes.

“Nous rêvons de jouir d'un peu de liberté”

Deux femmes, l'une vivant à Beyrouth, au Liban, et l'autre à Damas, en Syrie, racontent dans ce texte la difficulté de vivre et de se projeter dans leurs pays qui se ressemblent à s'y méprendre.

—**Daraj** (extraits) Beyrouth

Nous vivons dans des pays où les drames, catastrophes et échecs sont légion. C'est ce qui finit par nous rendre indifférents. À force de subir des chocs, on sature. Et alors, la vie paraît tout ce qu'il y a de plus simple.

Je ne sais pas quand a commencé l'indifférence. Probablement quand nous avons compris que toute chose avait une fin, exactement comme les guerres qu'on subit et les queues qu'il faut faire. Tout prend fin, aussi bien l'amour que l'amitié, la peur, les dictatures et les grands rêves. Mais aussi les rêves qu'on dit petits. Les libertés étouffées, les pesanteurs sociales et religieuses... Et notre obstination face à tout cela. L'obstination qui fait que nous faisons face à nos peurs par l'écriture, par le shopping, par la lecture. C'est un drôle de mélange.

Je me rappelle tous les moments où je me suis mise à écrire. Le souvenir le plus fort est celui où j'ai écrit sur des chaussures d'homme. J'avais failli mourir un jour à cause d'un tir de mortier alors que j'étais en train d'essayer des chaussures d'homme dans une boutique.

Là, je me trouve face à de vieilles chaussures en cuir, des chaussures de sport blanches, des claquettes en plastique, des bottes de soldat... Une telle quantité de chaussures suffit à résumer la situation du pays et de ses habitants. Des nouveaux riches, ceux des classes moyennes, les pauvres, les combattants... Quoi qu'il en

soit, il ne faut pas résumer un pays aux chaussures des hommes.

Nous sommes deux femmes qui aspirent à une vie tranquille. Nous voulons faire du raffut quand cela nous plaît au lieu de subir le vacarme de la société. Dans ma ville, il paraît bizarre que je me promène avec un pantalon hippie, très ample et échancré jusqu'aux genoux. Un homme à vélo m'interpelle en lançant : "Ayez un peu de pudeur, tout de même ! Un minimum !" Les autres passants me regardent comme s'ils répétaient après lui : "un peu de pudeur".

Pouvoir être tranquilles. Je fais un sourire narquois, et ce sourire leur apparaît encore plus bizarre que le pantalon lui-même. Aucun crime ne vous vaudrait une telle vindicte. Un jour, je porterai ce même pantalon à Beyrouth, et peut-être que j'y croiserai le même homme, lui aussi à la recherche, finalement, d'un peu de joie et de délassément.

Quand on nous demande à quoi rêvent deux femmes vivant l'une à Damas, l'autre à Beyrouth, nous répondons que nous rêvons de jouir d'un peu de liberté, de pouvoir être tranquilles, d'avoir accès à un peu plus d'essence et d'être entourées d'un peu plus d'hommes bons. Mais nous savons que beaucoup d'hommes ont été vaincus par les guerres et gagnés par les échecs. C'est un défi de vouloir siroter un café avec un homme sans subir ennui, mauvaises nouvelles et déceptions. À tout instant, on risque de tomber sur une mine. Même l'amour devient un

combat, et, aux yeux des rescapés des guerres, des bombardements et des balles qui sifflent partout, les femmes apparaissent comme un autre terrain de bataille. Ils essaient de s'y soustraire, de les vaincre ou encore d'en finir au plus vite.

Comment faire venir un enfant dans ce monde ? Surtout si c'est une fille ? J'y pense beaucoup, à ces corps frères qui devront affronter ce que nous avons dû affronter. Auront-elles peur comme nous ? Les mêmes hésitations ? Devront-elles passer par le même rêve naïf de croire qu'il est possible de cueillir la vie ?

C'est dur d'avoir un ventre pour enfanter quand on doit affronter des taureaux qui voient rouge parce qu'on porte une jupe courte, parce qu'on veut vivre comme on l'entend et non pas comme c'est prescrit par les textes religieux, [de vivre dans un pays] où l'on ne peut traverser la rue sans sentir le poids des regards désapprobateurs et méprisants. On est rejetées. Voilà ce que l'on sent : le rejet. Et nous ne le voulons pas pour les enfants que nous rêvons d'avoir.

Pour les rescapés des guerres, les femmes sont comme un autre terrain de bataille.

Il faut prendre le dessus sur les hommes, les riches. Faire cela en bande organisée pour prendre le dessus sur ceux qui accaparent tout, qui tuent tout autour d'eux. Le pays est rempli de bandes de voleurs, de tueurs et de trafiquants de drogue, et nous nous sommes dit qu'il n'y aurait pas de mal à créer une bande de deux rigoletes qui rêvent d'un pays sans peur, avec moins d'assassinats et davantage d'amour et de liberté.

Ces hommes ont régné sur le monde, et la plupart d'entre eux ont contribué à le détruire. Ils ont tout accaparé. Ils nous ont même privées de la sérénité dont on a besoin pour pouvoir s'endormir le

soir. J'imagine parfois que le salut viendrait d'un monde qui serait gouverné par des femmes comme nous, qui aimons faire la cuisine, lire ou nous occuper de nos plantes. J'ai peur d'un monde qui continue d'accumuler les morts. Il faut que les hommes apprennent à maîtriser leurs nerfs. Qu'ils apprennent à aimer, à danser, à défendre la vie.

Un jour, nous nous sommes rendu compte que nous avons manqué beaucoup de choses à cause de guerres que nous n'avions pas voulues. Nous étions occupées à attendre la fin des coupures d'électricité, à avoir peur des bombardements, à faire la queue devant les stations-service, à gérer des histoires d'amour qui finissent mal. Nous avons compris que nous avons passé beaucoup de temps et d'énergie à mener ces combats du quotidien, et cela nous a rendues plus indulgentes envers nous-mêmes.

Que feraient deux femmes comme nous si elles pouvaient avoir les rênes du pays pendant un jour ? Elles feraient de la musique dans les bus, les maisons, les voitures et les magasins. Elles permettraient qu'on danse et qu'on s'embrasse dans la rue. Elles interdiraient tout signe militaire. Elles distribueraient de la nourriture aux sans-abri. Elles offriraient le plein d'essence aux pauvres...

Tout cela peut sembler un rêve naïf, mais peu importe. Nous l'avons écrit. Nous avons hésité à parler de shopping et de balles qui sifflent dans la même phrase. De liberté et de **pantalon échancré** dans le même cri de révolte. Mais nous l'avons fait, l'une en fumant le narguilé et l'autre en allumant sa dixième cigarette. Nous le ferons jusqu'à ce que la guerre se termine, que les frontières soient rouvertes, que l'on ait à nouveau le droit de faire le plein d'essence, de faire la route de Damas jusqu'à Beyrouth. Et le droit de vivre.

—**Manahel Al-Sahwi et Pascale Sawma**
Publié le 23 mai




VIRGINIE HERZ

SAMEDI À 22H40

Le magazine de celles et ceux qui font bouger un monde encore largement dominé par les hommes

Chaque semaine, retrouvez l'actualité féministe dans le monde avec 





asie

Chine. À 100 ans, le Parti plus puissant que jamais

Fondé en juillet 1921, au pouvoir depuis 1949, le Parti communiste chinois compte plus de 91 millions de membres. Sous la férule de Xi Jinping, son secrétaire général depuis 2012, il poursuit un "rêve chinois" qui inquiète l'Occident et remet en cause le vieil ordre mondial. Décryptage.



—Yazhou Zhoukan
Hong Kong

Il y a un peu plus de cent ans, en 1919, alors que la Chine était réduite à l'état de victime, à la merci du couteau brandi par l'opresseur, éclatait le mouvement du 4 mai [mouvement nationaliste principalement dirigé contre l'appétit expansionniste du Japon], qui visait à sauver la nation du désastre et fut accompagné par le bouillonnant Mouvement pour la nouvelle culture. Deux ans plus tard, en [juillet] 1921, le Parti communiste chinois naissait avec cette même détermination de sauver le pays. Il allait grandir en se nourrissant de tout ce nouveau courant de pensée.

C'est Mao Zedong qui permit à la Chine de se redresser, de se structurer. Avec Deng Xiaoping, le pays fut incité à s'enrichir et à se moderniser. Puis cela fut au tour de Xi Jinping de faire son entrée en

scène. Arrivé au pouvoir au moment où la Chine se développait à pas de géant, il a fait de la grande renaissance de la nation chinoise l'objectif ultime de la révolution. Son "rêve chinois" est un rêve de puissance.

Ce rêve de nation forte poursuivi par Xi Jinping repose sur trois piliers : l'autoritarisme, le technologisme et le révisionnisme. La pensée qui préside à la politique de Xi Jinping et toutes les actions qui en découlent sont issues de ce socle. Si ce modèle a jusqu'à présent produit d'excellents résultats, il a aussi engendré une profonde inquiétude dans le reste du monde. Les efforts déployés par le président des États-Unis, Joe Biden, lors de sa récente tournée en Europe, pour consolider ses alliances reflètent la crainte qu'inspire aux Américains et aux Européens l'essor de la puissance chinoise [crainte comparable à celle qu'inspirait à ses voisins l'État de Qin, dont le roi allait devenir

le premier empereur de Chine au III^e siècle avant J.-C.], avec le même résultat : se liguer pour limiter l'ambition d'un puissant rival.

Cette inquiétude que suscite aujourd'hui aux États-Unis et au sein d'un groupe de grandes puissances traditionnelles une Chine dont le parti aux commandes a été fondé il y a un siècle ne se limite pas au seul fait que le pouvoir de la Chine est en train de dépasser le leur sur tous les plans : elle comprend aussi la crainte que leur système de gouvernement puisse se révéler dépassé comparé au sien, qu'il se montre moins performant que par le passé. Le "rival systémique" auquel ils sont confrontés se distingue par une gouvernance ultra-efficace ancrée dans l'autoritarisme. "Concentrer le pouvoir pour réaliser de grandes choses" : telle est la devise sur laquelle s'appuie le Parti communiste pour mettre en œuvre, avec la plus grande fermeté, sa politique dans tous les domaines, qu'il s'agisse des affaires intérieures ou étrangères.

Une autre formule est chère à Xi Jinping : "Pour battre le fer, il faut être fort soi-même." Dès son accession au pouvoir [le 15 novembre 2012, Xi a succédé à Hu Jintao en devenant secrétaire général du PCC], il a fait de cette exigence d'irréprochabilité l'idéal du parti et de chacun de ses membres, et dirigé d'abord dans leur direction le canon du pistolet, en lançant une campagne de lutte contre la corruption aussi inflexible que fulgurante [aux yeux des observateurs étrangers, Xi a utilisé cette campagne pour éliminer ses opposants].

Xi Jinping a orchestré une transformation en profondeur des institutions du parti, de l'État et de l'armée, à la fois sur le plan de l'organisation du système et sur celui du fonctionnement du pouvoir. L'appareil du parti, qui concentre désormais toute l'autorité, s'est élevé à un point culminant, jamais atteint depuis l'époque de Mao. Le parti et le gouvernement se sont profondément infiltrés dans la société, s'étalant en toutes directions comme du mercure se répandant sur le sol, pour mettre en œuvre le principe selon lequel "le parti dirige tout". Ils n'ont pas laissé le moindre espace à ce qui pourrait porter préjudice à la stabilité du pouvoir. Ils ont construit un mur gigantesque conçu pour maintenir la stabilité de la société. Concrètement, ils ont instauré un pilotage et une surveillance totale des règles et de l'ordre. De manière moins visible, ils contrôlent

Les 620 millions de caméras déployées rappellent la surveillance généralisée décrite par Orwell dans "1984".

La renaissance de la nation passe par le fait de se libérer des chaînes que tous ces pays, États-Unis en tête, lui ont imposées.

d'une main de fer tout ce qui relève des valeurs, des idées et de la culture.

L'autoritarisme politique procure une grande force de cohésion, capable d'unifier les aspirations de l'ensemble du pays. De son côté, l'innovation technologique constitue une force motrice intense, qui stimule le perfectionnement des structures économiques. L'idée de "régénérer le pays au moyen de la technologie" a déjà été mise en pratique depuis longtemps, mais Xi Jinping a su utiliser l'ensemble du système pour promouvoir les nouvelles technologies, et cela s'est révélé une arme redoutable capable à la fois de dynamiser l'économie, de développer la compétitivité et de renforcer l'autorité du parti.

Cosmopolitisme. Si Xi Jinping accorde la priorité au développement technologique et à la construction de pôles scientifiques de premier plan et de hauts lieux de l'innovation, c'est dans le but d'assurer la renaissance de la Chine, et d'en pérenniser la puissance et la prospérité. Mais la technologie ne favorise pas seulement le développement économique : utilisée pour améliorer l'efficacité de la gouvernance, elle vise et rend possible un contrôle total des individus. On estime qu'en 2020 il y avait en Chine déjà plus de 620 millions de caméras de surveillance, soit quasiment une pour deux personnes. Ce déploiement technologique rappelle la surveillance généralisée décrite par George Orwell dans son roman 1984.

Le révisionnisme est l'unique voie qui s'offre à Xi Jinping pour tenter de défier l'hégémonie mondiale et pour remodeler l'ordre international. Pour le gouvernement Trump, la Chine était clairement une "puissance révisionniste" s'efforçant de construire au moyen de la technologie, de la propagande et de mesures coercitives un monde opposé aux intérêts et aux valeurs des États-Unis. Cette étiquette correspond de fait plus ou moins à la réalité. La Chine ne se satisfait en effet nullement de la situation internationale actuelle et aspire vivement à la remodeler.

L'ordre mondial que nous connaissons a pris forme à l'époque des grandes découvertes, il y a cinq siècles, avant d'être façonné par les États-Unis pendant et après la guerre froide. La Chine reprenait alors pied, mais aucune occasion de cogouvernance ne lui a été offerte. Pis, ces dernières années, on n'a cessé, pour contenir sa montée en puissance, de lui mettre des bâtons dans les roues. Il est

✍ Xi Jinping.

Dessin de Finn Graff, Norvège

évident que pour la Chine, le chemin de la renaissance de la nation passe par le fait de se libérer des chaînes que tous ces pays, États-Unis en tête, lui ont imposées. Xi Jinping, quand il prêche en faveur d'une communauté de destin de l'humanité, s'oppose aussi bien à Trump et à son concept "l'Amérique d'abord" qu'à Biden se disant "prêt à diriger le monde". Sa doctrine n'est pas sans sonner comme un appel au cosmopolitisme en vue d'affronter l'hégémonie américaine.

Xi Jinping est un dirigeant qui règne en maître. Depuis qu'il assume les charges de secrétaire général du Parti communiste chinois et de président de la République, le contrôle qu'il exerce sur le système ne cesse de s'étendre, tout comme son autorité personnelle. Concentrant entre ses

Xi Jinping a édifié des remparts pour protéger la Chine des idées, des informations et des influences étrangères.

maines les rôles du parti, du gouvernement et de l'armée, il est sans aucun doute l'homme d'État le plus puissant que la Chine ait connu depuis Mao. L'équipe de dirigeants qui assure la mise en œuvre de sa politique a nettement amplifié le rôle du gouvernement dans tous les domaines de la société. Elle a renforcé les compétences et accru le contrôle exercé par le parti et le gouvernement, et elle a fait en sorte que le rôle joué par le parti dans la vie politique, sociale et économique gagne toujours davantage en importance. Tandis que les autorités étendaient ainsi leur emprise sur toute la société comme à l'extérieur des frontières, Xi Jinping a édifié de nouveaux remparts pour protéger la Chine de la pénétration des idées, des informations et de toute influence venues de l'étranger. Ce que certains décrivent de manière imagée en disant que "de moins en moins de choses passent à travers le mur vers l'intérieur, mais que de plus en plus de choses en sortent".

Xi Jinping a établi que le développement du pays avait pour modèle "la pensée pour la nouvelle ère du socialisme aux caractéristiques de la Chine". Selon lui, si ce modèle convient à la société chinoise, il est aussi le plus adapté qui puisse être en matière de politique et d'affaires étrangères. Il suffit de s'y conformer pour réaliser le rêve chinois et offrir par la même occasion un exemple à suivre à tous les autres pays qui, comme la Chine, ne se reconnaissent pas dans le modèle de démocratie libérale incarné par les Occidentaux.

—Chen Guoxiang
Publié le 28 juin

À la une



DU DÉVELOPPEMENT À LA RENAISSANCE

Dans son dernier numéro, l'hebdomadaire de Shanghai **Xinmin Zhouban** consacre sa au centenaire du Parti communiste chinois. Le premier article de son grand dossier, "Sublime lever de soleil", est tout à la gloire du parti : "À l'Est, le PCC, qui vient d'avoir 100 ans, est dans la force de l'âge. Ses théories fascinent toujours et ont convaincu des centaines de millions de Chinois, tandis que ses pratiques, si inspirantes, sont sans précédent dans l'histoire." Dans son second article, l'hebdomadaire s'interroge : "Après cent ans de turbulences, comment fait-il pour tenir debout et devenir plus fort ?", puis vante : "Littérature et art rouges témoignent d'un siècle d'évolution révolutionnaire."

SOURCE



YAZHOU ZHOUKAN

Hong Kong, Chine
Hebdomadaire
yzzk.com

Magazine du groupe Ming Pao, **Yazhou Zhouban** ("semaine d'Asie") se dit le "journal des Chinois du monde entier". Il est diffusé essentiellement auprès des Chinois d'outre-mer, en Asie du Sud-Est et en Amérique du Nord. Il se focalise sur l'Asie-Pacifique, avec un fort penchant pour la Chine. Souvent plus informatif que le reste de la presse chinoise, et même critique sur les questions des droits de l'homme, de la liberté d'information et de la nécessité de réformes démocratiques, le journal reste proche de la ligne de Pékin sur les sujets brûlants comme le Tibet ou Taïwan.

HONG KONG

L'hommage des Hongkongais au journal "Apple Daily"

Une semaine après la perquisition de son siège par 500 policiers, le dernier quotidien d'opposition de la ville a dû faire paraître son ultime numéro, le 24 juin.

Le quotidien hongkongais **Apple Daily** a fait ses adieux jeudi 24 juin avec un numéro tiré à un million d'exemplaires (pour une ville de 7,5 millions d'habitants), ce qui n'était jamais arrivé pendant ses vingt-six années d'existence. Sur sa dernière une, on trouve en gros titre : "Sous la pluie, les Hongkongais se disent au revoir avec douleur. Nous soutenons Apple Daily."

La fin de ce "dernier journal d'opposition de Hong Kong", comme le qualifie le média hongkongais indépendant en ligne **Duanchuanmei (The Initium)**, a suscité une immense émotion à Hong Kong ainsi qu'en Chine continentale. Là, même si le journal est considéré par Pékin comme une bête noire, des photos montrant des Hongkongais faisant la queue pour acheter cet ultime numéro ont circulé sur les réseaux sociaux.

La veille de la fermeture, l'éditorialiste principal du journal, connu sous son nom

de plume de Li Ping, a été à son tour arrêté par la division de la sécurité nationale de la police de Hong Kong. Il est accusé de "conspiration et collusion avec des pays étrangers", rapporte le journal hongkongais **Mingpao**.

Chan Pui-man, rédactrice en chef adjointe, avait elle-même été arrêtée une semaine plus tôt par la police, avec quatre de ses collègues, pour "crime contre la sécurité nationale". Libérée sous caution, elle a rédigé le dernier éditio du journal sous forme de "Lettre d'adieu aux habitants de Hong Kong". Dans ce texte, elle évoque le lancement d'**Apple Daily** le 20 juin 1995, soit deux ans avant la rétrocession de Hong Kong à la Chine : "Nous avions peur. Mais nous ne voulions pas nous laisser intimider par la peur." Elle dénonce "la mort d'Apple Daily et de la liberté de la presse, victimes de la tyrannie". Et conclut néanmoins sur une note d'espoir : "J'aime beaucoup un dessin animé récent dans lequel une pomme a été enterrée dans la boue, mais dont les graines vont donner des arbres qui porteront des pommes encore plus grandes et plus belles."

Comme toutes les archives numériques du journal, ce dernier éditorial d'**Apple Daily** a disparu dans la nuit du 23 au 24 juin. Mais il a été massivement relayé, comme sur **Lichang Xinwen (The Stand News)**, média hongkongais en ligne. Les graines de l'**Apple Daily** donneront encore des arbres.

—Courrier international



← La dernière une du journal **Apple Daily**, parue jeudi 24 juin.

SCHILLER
INTERNATIONAL UNIVERSITY
Tampa • Madrid • Paris • Heidelberg

CONNECT WITH A SOLID AND SUSTAINABLE FUTURE

- US and EUR accreditations
- Bachelor, Masters and MBA
- In-person, hybrid or full-online
- Int'l Relations & Diplomacy, Int'l Business, Int'l Marketing, Digital Business, Computer Science
- Four international campuses with easy transfer options
- Start your studies any month of the year
- Student community comprised of 130 nationalities

BE INTERNATIONAL IN PARIS!

schiller.edu

à la une

FAUT-IL AVOIR (UN PEU) PEUR DES OVNIS?

Depuis quelques années, de mystérieux objets volants filmés par les pilotes de l'armée américaine rendent perplexes les analystes de la défense et du renseignement. Un récent rapport du Pentagone reconnaît que de nombreux phénomènes observés dans les cieux ne peuvent pas être expliqués. Les ovnis n'en finissent pas d'exciter la curiosité de ceux qui redoutent, ou espèrent, une éventuelle visite de nature extraterrestre.



Ce n'est plus une histoire de soucoupes volantes

Enquête du renseignement, création d'une task force... Depuis que des pilotes de l'armée américaine ont filmé de mystérieux phénomènes, les ovnis ne sont plus des fictions, explique ce grand quotidien américain.

—The Washington Post Washington

À la une



LE MYSTÈRE DEMEURE

“Alerte dans le ciel”, lance **Der Spiegel**. “L'appareil militaire américain devenu incrédule face à des objets volants aux performances inconnues. Qui se cache derrière ?” se demande l'hebdomadaire allemand, connu pour ses grandes enquêtes : “Les Russes ? les Chinois ? ou bien carrément les aliens ?” Dans son édition du 26 juin, titrée “Sommes-nous encore seuls ?”, *Der Spiegel* revient sur “l'énigme des ovnis”. “Tout cela semble tiré par les cheveux, voire de la science-fiction, écrit le magazine, mais la question de la vie extraterrestre est réellement un thème crucial de la recherche aérospatiale actuelle.”

En 2007, Harry M. Reid, chef de file de la majorité au sénat, invite ses collègues Ted Stevens et Daniel Inouye [tous deux décédés aujourd'hui] dans une salle spécialement sécurisée du Capitole, où des informations ultraconfidentielles sont en discussion. Stevens, républicain de l'Alaska, et Inouye, démocrate d'Hawaii, sont alors responsables du financement des opérations top secret du Pentagone. Reid souhaite attirer leur attention sur un fait, une idée qui ne doit pas sortir de ces lieux non seulement au nom de la sécurité nationale, mais aussi parce qu'elle est un peu dingue, l'ont mis en garde ses conseillers.

Il veut que le Pentagone enquête sur les ovnis. “Tout le monde me disait que ça ne ferait que m'attirer des ennuis”, se souvient Reid, démocrate du Nevada, où se trouve la Zone 51, le site d'essais ultrasecret de l'armée, une sorte d'attraction touristique pour amateurs de soucoupes volantes. “Mais ça ne me faisait pas peur. Et on dirait bien que le temps m'a donné raison.”

En effet, aujourd'hui, les couloirs du pouvoir à Washington bruissent de rumeurs – parmi les sénateurs les plus en vue, les membres du Pentagone et même d'anciens directeurs de la CIA – au sujet des ovnis. Ce qui vous garantissait autrefois un aller simple chez les fous a quitté les écrans d'Hollywood et les pages des romans de science-fiction pour entrer dans le débat public. Le dossier a même droit à de nouveaux sigles officiels.

“Autrefois, ça pouvait mettre fin à une carrière”, explique John Podesta, qui, du temps où il était chef de cabinet du président Bill Clinton, gardait pour lui son intérêt pour les ovnis. “Mieux valait ne pas se faire surprendre en train d'en parler, sous peine d'être accusé de sortir d'un épisode de X-Files [Aux frontières du réel, la série américaine de Chris Carter diffusée à partir de 1994 en France].”

Or, aujourd'hui, on ne se contente plus d'en parler. L'été dernier, le ministère de la Défense a émis un communiqué sous le titre suivant : “Création d'une task force sur les phénomènes aériens non identifiés.” La mission de ce groupe de travail, l'UAPTF, “est de détecter, analyser et cataloguer les phénomènes aériens non identifiés qui pourraient potentiellement constituer une menace pour la sécurité nationale des États-Unis”, selon le Pentagone.

Quelques mois plus tard, dans le cadre du train de mesures budgétaires et de lutte contre la pandémie du président Donald Trump, la commission du renseignement du Sénat, sous la férule du sénateur démocrate de Virginie Mark R. Warner, inclut une clause appelant le directeur du renseignement national (DNI) à contribuer à la publication d'un rapport déclassifié sur tout ce que les agences gouvernementales savent sur les ovnis, y compris des dizaines d'observations inhabituelles rapportées par des pilotes d'appareils militaires. En attendant, d'anciens responsables du gouvernement se sont livrés à quelques déclarations des plus intéressantes.

→ 26



ENQUÊTE

Contexte

Un rapport qui alimente les théories sur les “visiteurs”

●●● Le gouvernement des États-Unis n'a toujours pas d'explication sur la quasi-totalité des phénomènes aériens non identifiés signalés depuis plusieurs années, explique le **New York Times**. Selon un rapport très attendu du Pentagone publié le 25 juin, un total de 143 phénomènes observés restent inexpliqués depuis 2004. Et 21 concerneraient des objets volants démontrant “*possiblement des capacités technologiques inconnues aux États-Unis : des objets se déplaçant sans propulsion observable ou avec une accélération rapide qui serait au-delà des capacités de la Russie, de la Chine ou d'autres nations terrestres*”. Il n'y a aucune preuve non plus qu'il s'agisse de projets secrets de l'armée américaine, d'une technologie russe ou chinoise inconnue ou de visites d'extraterrestres, souligne le quotidien américain. Cependant, “le rapport du gouvernement n'exclut pas ces explications”, ce qui, selon l'auteur de l'article, le rendra “susceptible d'alimenter les théories sur les visiteurs venus d'autres mondes”.

Ce qu'on a supposé être un ovni, photographié à Passaic, dans le New Jersey le 31 juillet 1952. Photo George Stock, Wikimedia Commons

25 ← À la fin de l'an dernier, l'ancien directeur de la CIA John Brennan, dans un podcast animé par Tyler Cowen, professeur d'économie à l'université George Mason, a estimé qu'il était "un peu présomptueux et arrogant de notre part de croire qu'il n'y a pas d'autre forme de vie où que ce soit dans tout l'Univers". Et en avril, l'ancien directeur de la CIA James Woolsey a déclaré dans un entretien avec The Black Vault, un site qui catalogue les observations de phénomènes paranormaux, qu'il n'était "plus aussi sceptique qu'il y a quelques années, c'est le moins que l'on puisse dire, car il se passe quelque chose qui surprend des pilotes d'avions intelligents et expérimentés".

Les deux anciens patrons de l'Agence évoquent des vidéos de pilotes de l'US Navy et de l'Air Force qui ont fait surface ces dernières années et qui montrent des objets inconnus se déplaçant sur les radars à des vitesses inhabituelles en réalisant des manœuvres aériennes qui défient toute logique, par rapport à ce que même les appareils militaires les plus modernes sont a priori capables de faire.

"Regardez ce truc!" s'écrie un pilote dans une vidéo alors que son radar se verrouille sur un étrange objet volant.

"Il tourne sur lui-même", dit un autre pilote.

"Mon dieu", ajoute le premier.

L'authenticité des vidéos a été confirmée par des membres du Pentagone. Certaines d'entre elles ont été récemment présentées dans l'émission *60 Minutes*. "J'ai vu quelques-unes des vidéos des pilotes de la Navy, avoue Brennan, et je dois reconnaître qu'il y a de quoi tiquer quand on les regarde." Et d'ajouter : "Je pense que certains des phénomènes que l'on va voir vont rester inexplicables et qu'il pourrait en fait s'agir d'un type de phénomènes qui sont le

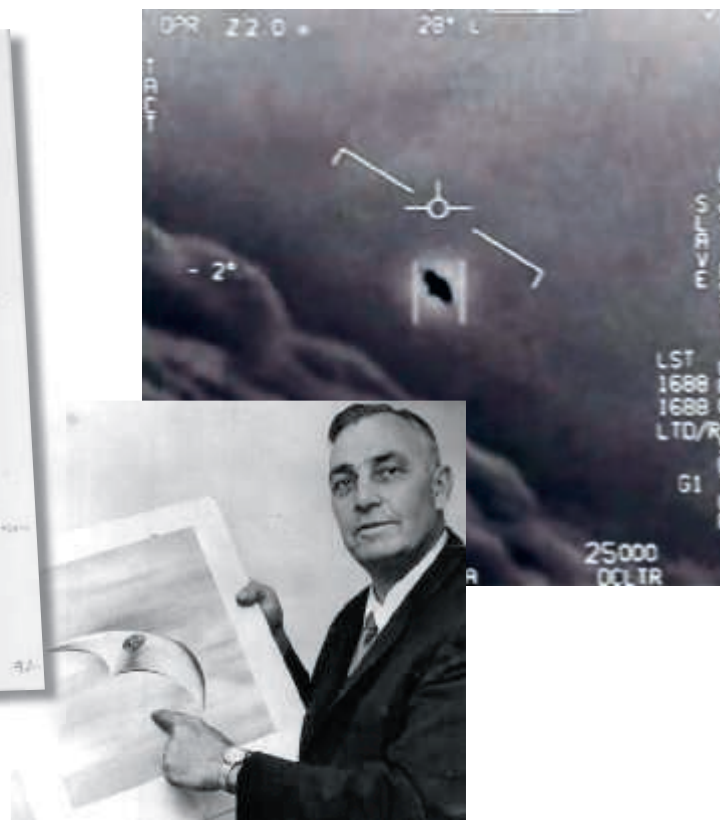
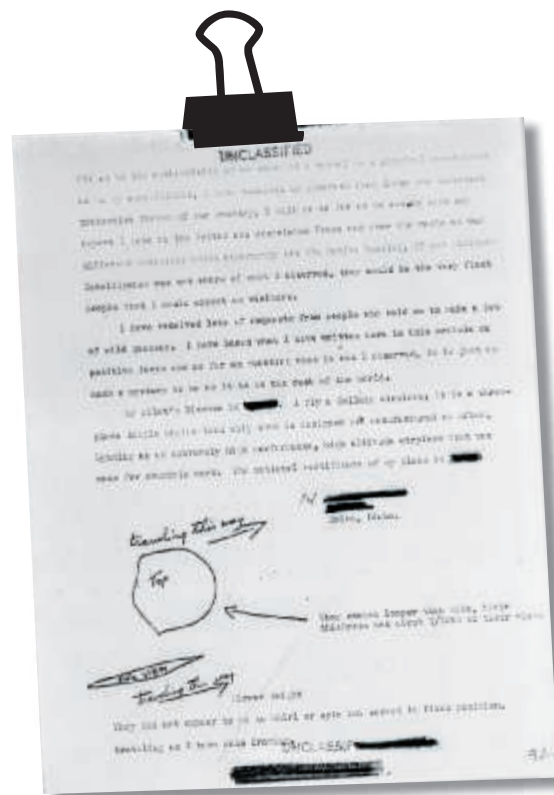
"IL Y A EU UNE VIVE LUMIÈRE DANS LE CIEL, NOUS L'AVONS TOUS VUE. PUIS ELLE EST DEVENUE BLEUE, PUIS ROUGE, PUIS BLANCHE."

JIMMY CARTER,
ANCIEN PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

résultat de quelque chose que nous ne comprenons pas encore, et qui pourrait être en rapport avec des activités dont certains pourraient dire qu'elles constituent une forme de vie différente."

Ce n'est pas la première fois que des ovnis apparaissent à Washington. En 1952, des rumeurs affirmaient que des "soucoupes volantes" avaient été repérées par des radars alors qu'elles volaient autour de la capitale du pays, faisant la une de tous les journaux. "NUÉE DE SOUCOUPES AU-DESSUS DE LA CAPITALE", s'époumonait par exemple la *Cedar Rapids Gazette*. En première page, le *Washington Post* se montrait un peu plus modéré : "Un pilote de chasseur dit avoir été semé par la 'soucoupe'; l'armée de l'air enquête à huis clos."

Des gens signalent que leurs télévisions se détraquent, cela suffit à faire décoller la chasse. Pour rien. La météo est responsable, assurent les autorités. En 1966, le futur président Gerald Ford, alors représentant du Michigan au Congrès, réclame une enquête parlementaire quand ses électeurs lui disent avoir vu des ovnis dans leur



État. Il n'obtiendra pas gain de cause. Quelques années plus tard, c'est au tour du futur président Jimmy Carter de raconter qu'il a vu un ovni alors qu'il s'appêtait à tenir un discours lors d'une soirée au Lions Club de Leary, en Géorgie. "Il y a eu une vive lueur dans le ciel, a-t-il expliqué au magazine *GQ* en 2005. Nous l'avons tous vue. Et là, cette lumière, elle s'est rapprochée, de plus en plus. Puis elle s'est arrêtée, je ne sais pas à quelle distance, mais c'était au-delà des pins. Et subitement, elle a changé de couleur, elle est devenue bleue, puis rouge, puis de nouveau blanche."

L'intérêt plus récent, post-*X-Files*, de Washington pour la question remonte apparemment à la rencontre orchestrée par Reid au Capitole. Sa propre curiosité sur le sujet date du milieu des années 1990, quand un reporter de la télévision de Las Vegas l'a invité à une conférence sur les ovnis où se trouvaient des universitaires et des amateurs enthousiastes. "J'ai trouvé ça vraiment intéressant et convaincant", dit Reid, qui, pour l'heure, n'a toujours pas vu d'ovnis. Une dizaine d'années plus tard, Reid a été contacté par Robert Bigelow, une connaissance ayant fait fortune dans le secteur hôtelier, dont le père était mort dans un accident d'avion que ses proches imputaient à des ovnis. Bigelow est propriétaire d'un ranch dans l'Utah, site d'une série d'incidents paranormaux. Du bétail disparaissait. On y observait des ovnis. D'étranges champs magnétiques se manifestaient. Un membre de la Defense Intelligence Agency (DIA) voulait visiter l'endroit et a donc appelé Reid. Ce qui a achevé de persuader le chef de file de la majorité que le moment était venu de prendre les ovnis au sérieux.

Il lui a fallu environ dix minutes pour convaincre ses collègues, Stevens et Inouye, de soutenir la mise à disposition d'un financement de près de 22 millions de dollars pour permettre au Pentagone de lancer un programme d'enquête. Stevens n'a pas résisté bien longtemps, se remémore Reid, parce qu'en tant que pilote pendant la Seconde



SOURCE

THE WASHINGTON
POST

Washington, États-Unis
Quotidien, 475 000 ex.

washingtonpost.com

Le grand quotidien de la capitale américaine est l'un des titres les plus influents de la presse mondiale. Traditionnellement au centre droit,

The Washington Post doit sa réputation à son légendaire travail d'enquête dans l'affaire du Watergate, qui entraîna la chute du président Nixon au début des années 1970.

Guerre mondiale, il avait lui-même été témoin de choses assez bizarres, dont un objet qui n'était apparemment pas un avion et qui imitait ses déplacements dans l'air.

Aujourd'hui à la retraite, Reid est toujours prêt à parler d'ovnis. Ces jours-ci, un homme est au centre de toutes les discussions à Washington : Luis Elizondo, ancien officier du renseignement militaire qui, selon Reid, aurait dirigé l'unité créée au sein du ministère de la Défense à la suite de la rencontre secrète au Capitole. Elizondo est récemment passé dans *60 Minutes*, où il a tenu ces propos : "Je ne vous dis pas que ça n'a pas l'air dingue. Ce que je vous dis, c'est que c'est vrai. La question est de savoir ce que c'est. Quelles sont leurs intentions ? Quelles sont leurs capacités ?"

Dans une interview accordée au *Post*, Elizondo explique pourquoi le sujet, à Washington, est passé du statut de plaisanterie à celui d'objet d'une enquête sérieuse. "Nous nous appuyons maintenant sur les capacités des forces armées et du renseignement pour collecter des données, puis nous essayons d'interpréter ces dernières, précise-t-il. On n'est pas en train de discuter avec mamie pour savoir pourquoi elle a vu des lumières dans son jardin." Et il insiste. Le pays ne peut plus se permettre de ne pas prendre l'affaire au sérieux. "Ces choses-là, on en voit tous les jours. Plus on garde le secret là-dessus, plus ça posera problème. En fait, ce n'est pas dans notre intérêt de ne rien dire."

Reste que certains responsables de Washington ont toujours du mal à aborder publiquement les ovnis. Warner, qui dirige la commission sénatoriale du renseignement, n'a pas tenu à être interviewé. "Nous n'avons aucun commentaire à ce sujet", nous a fait savoir sa porte-parole.

—Michael S. Rosenwald
Publié le 24 mai

SI ALIEN IL Y A, CE SERA UNE MACHINE

Les extraterrestres n'arriveront jamais sur Terre en chair et en os, assure l'astronome américain Seth Shostak. Car leur organisme serait soumis, comme le nôtre, aux lois de la physique, aux durées et aux distances.

—The Guardian Londres

Je suis astronome à l'institut Seti, un organisme de recherche à but non lucratif installé dans la Silicon Valley, en Californie. Mes collègues et moi sommes en quête de vie extraterrestre, y compris d'êtres intelligents. Et si je pense qu'il est plus probable qu'il y ait des extraterrestres dans notre galaxie, je ne crois pas qu'ils viennent traîner dans notre espace aérien. Ni qu'ils l'aient jamais fait.

Pour tout dire, il est franchement ridicule de prétendre que ce sont des extraterrestres qui ont aidé à construire de grands monuments pointus dans le désert égyptien il y a cinq mille ans. Et je ne pense pas que les vidéos tournées par les caméras des F-18 Hornet de l'US Navy [en 2004, au large de la Californie] montrent effectivement des vaisseaux extraterrestres filant dans les cieux au-dessus du Pacifique. Il y a des explications plus prosaïques : pas besoin d'extraterrestres.

Mais dans une galaxie où une étoile sur trois est vraisemblablement accompagnée d'une planète de la taille de la Terre, il paraît presque impensable que notre monde soit le seul à abriter une vie intelligente. Il est donc possible qu'un jour nous établissions un contact. Si tel est le cas, à quoi pourraient ressembler les habitants d'autres mondes ?

S'ils venaient sur Terre, l'affaire ne passerait sans doute pas par la détection d'un signal radio ou d'un flash de laser dans le ciel, ce que mes collègues et moi sommes justement occupés à chercher. Les extraterrestres qui émettraient des signaux de ce type se trouveraient à des années-lumière de chez nous, aussi leur apparence et leurs intentions n'auraient pas vraiment de quoi nous inquiéter. On ne peut en dire autant de quiconque poserait son vaisseau spatial dans notre jardin.

Prenons leur apparence, par exemple. Sur Terre, la nature a engendré une grande variété de formes de vie, et il faut supposer qu'elle agirait de même partout où il y a de la vie multicellulaire. Tous les habitants de la Terre sont conçus sur un plan à base d'ADN, et ont des points communs en matière de composition moléculaire. Quoi qu'il en soit, rares sont ceux qui nous ressemblent. Il en irait de même des extraterrestres.

Cet argument ne penche pas en faveur des extraterrestres emblématiques des films et de la télévision, ces petits bonshommes gris qui ne sont rien d'autre que des humains modifiés. Leurs quatre membres, leur station debout et leur absence de

pilosité corporelle ne sont que des extrapolations de nous-mêmes. Certes, Hollywood nous les présente comme les résidents de mondes lointains. Mais en réalité, c'est juste le voisin d'à côté, il n'a juste ni sourcils ni blanc des yeux.

Ils ne seront pas vivants. Il est peu probable que les extraterrestres qui entreprennent le voyage jusqu'à notre planète soient des formes de vie à base de carbone, qu'ils soient hirsutes ou glabres. Leurs capacités cognitives ne seront sans doute pas activées par une masse spongieuse de cellules que nous pourrions considérer comme un cerveau. Ils auront vraisemblablement dépassé les considérations biologiques, et même la biologie tout court. Car ils ne seront pas vivants.

La raison tient aux distances phénoménales qui séparent les étoiles. Même la plus proche de nous, Proxima du Centaure, se situe à environ 42 000 milliards de kilomètres de notre système solaire. Il faudrait soixante-quinze mille ans à nos fusées les plus rapides pour y parvenir. Ni les humains ni les Klingons [une espèce extraterrestre dans *Star Trek*] ne sont conçus pour supporter les voyages de ce genre.

Vous allez peut-être m'objecter que les extraterrestres pourraient disposer de vaisseaux nettement plus rapides. C'est évidemment possible. Mais il y a des limites à la vitesse que peuvent atteindre des fusées. Supposons qu'un extraterrestre souhaite parcourir la distance entre Proxima du Centaure et la Terre en dix → 28

SOURCE

THE GUARDIAN
Londres, Royaume-Uni
Quotidien
theguardian.com
L'indépendance et la qualité caractérisent ce titre né en 1821, qui abrite certains des chroniqueurs les plus respectés du pays. Critique vis-à-vis du gouvernement conservateur, le *Guardian* est le journal de référence de l'intelligentsia, des enseignants et des syndicalistes.



Glossaire

À L'USAGE DES TERRIENS

Alien : terme anglais (du latin *alienus*, "étranger") désignant un extraterrestre. Au sens figuré, chose qui provient d'un autre milieu.

Bolide : objet de plus de 100 grammes (de quelques centimètres à un mètre de diamètre) qui entre dans l'atmosphère terrestre en produisant une traînée de lumière accompagnée d'un sifflement, voire d'un bang.

Extraterrestre : comme adjectif, "extérieur à la Terre ou à l'atmosphère terrestre". En tant que nom, "alien".

Ovni : acronyme d'"objet volant non identifié", en anglais *unidentified flying object* (Ufo). Les scientifiques, pour qui ce nom évoque trop les petits hommes verts et les aliens, préfèrent parler de "phénomène aérospatial non identifié".

Phénomène aérospatial non identifié

(Pan) : en France, ces observations sont classées en six catégories, de A - observation expliquée sans aucune ambiguïté - à D2 - phénomène inexplicable avec traces au sol, enregistrements ou observations par plusieurs témoins.

Soucoupe volante : ovni de forme circulaire, *flying saucer* en anglais. Le terme apparaît le 26 juin 1947 dans le *Chicago Sun* pour décrire les neuf objets lumineux aperçus par le pilote Kenneth Arnold, qui se déplaçaient "comme une soucoupe qui ferait des ricochets sur l'eau".

Ufologie : néologisme désignant l'étude des phénomènes aérospatiaux non identifiés. Les enquêtes sont réalisées par des bénévoles passionnés, seuls ou au sein d'associations. En 2001 a été créée la Fédération française d'ufologie.

↗ Un rapport américain mentionnant les observations de Kenneth Arnold (portrait), aviateur qui décrivit pour la première fois des "soucoupes volantes" en 1947.

À droite, photo d'un phénomène aérien non identifié prise par l'armée américaine au large de la Californie, en 2004. Photos U.S. National Archives/ Département de la défense via *The New York Times*

← Dessin de Mix & Remix paru dans *Le Matin Dimanche*, Lausanne.

27 ← ans. Sa fusée devrait déployer 600 millions de fois plus d'énergie qu'une *Saturn V*, le lanceur spatial utilisé pour le programme lunaire Apollo.

Un problème pratique fort ennuyeux, que l'on a envie de contourner en soulignant que les extra-terrestres pourraient être bien plus avancés que nous. Ce qui est tout à fait envisageable : l'univers est trois fois plus vieux que notre système solaire, par conséquent, la Galaxie abrite peut-être des sociétés qui ont des millions, voire des milliards d'années d'avance sur Homo sapiens. Malgré tout, même si leur technologie est infiniment supérieure à la nôtre, ils doivent obéir aux mêmes lois de la physique. Si l'on écarte les scénarios à la *Star Trek*, il est extrêmement difficile de couvrir des années-lumière de vide intersidéral en moins de temps qu'une vie – humaine ou autre.

La rencontre sera tendue. Se déplacer d'un système solaire à un autre est incroyablement ardu, et coûteux. En revanche, si vous n'êtes pas pressés, la perspective d'un voyage interstellaire s'éclaircit considérablement. Les périples tranquilles de ce type n'auront aucun attrait pour des passagers biologiques, qui décèderaient longtemps avant d'avoir atteint leur destination. Les machines, elles, ne se plaindront pas si elles se retrouvent enfermées dans un vaisseau pendant des milliers d'années. Elles n'ont pas besoin de manger, de respirer, de se soigner ou de se distraire. Et elles n'iront pas réclamer un aller-retour.

L'idée d'une intelligence artificielle (IA) extraterrestre peut nous sembler moins enthousiasmante que celle de créatures spongieuses à sang chaud, mais il faut que nous nous débarrassions de notre point de vue anthropocentrique. Les chercheurs qui travaillent sur l'IA estiment que les laboratoires pourront produire des machines capables de surclasser l'homme en matière de quotient intellectuel d'ici le milieu du siècle. Si nous le pouvons, vous pouvez être sûrs que des extraterrestres l'ont déjà fait.

Il est dès lors raisonnable de s'attendre à ce que toute intelligence cosmique qui passe nous voir soit synthétique. Ce qui écarte les spéculations bon marché sur l'apparence des aliens. Mais si ce sont des machines, qui s'en soucie ?

Leurs intentions, en revanche, sont beaucoup plus préoccupantes. La plupart des récits de science-fiction partent du principe que des visiteurs seraient néfastes, qu'ils débarqueraient animés du désir primitif d'oblitérer Los Angeles ou Londres. Franchement, si c'est le fond de leur pensée mécanique, il est probablement impossible de les en empêcher. Dans un conflit digne de ce nom, les chimpanzés ne pourraient jamais damer le pion aux humains. De même, des machines capables d'arriver jusqu'à la Terre auront la capacité de faire ce qu'elles veulent une fois sur place.

On peut parier sans grand risque que n'importe quelle rencontre face à face avec des extraterrestres sera tendue. Donc, si jamais un vaisseau spatial se pose un jour sur la pelouse de la Maison-Blanche, mieux vaut espérer que ce qui se trouve à l'intérieur soit animé de bonnes intentions. Sinon, on peut toujours négocier.

— **Seth Shostak**
Publié le 14 juin



France

LE GEIPAN VEILLE

Remis à l'honneur par l'excellente série *Ovni(s)*, le Groupe d'étude et d'informations sur les phénomènes aérospatiaux non identifiés (Geipan) fait partie du Centre national d'études spatiales (Cnes). Ce petit service (trois agents) réalise des enquêtes à partir de témoignages, en collaboration avec la gendarmerie, la police et des scientifiques. Le Geipan a fêté ses 40 ans en 2017 et a dévoilé à cette occasion le bilan de son activité. Sur près de 8 000 témoignages récoltés, 59 % des cas ont été expliqués sans aucune ambiguïté ou avec une très forte probabilité, 34 % des observations étaient inexploitablement et 7 % restent inexplicables. Et les extraterrestres ? Aucune preuve de leur présence, note l'équipe. Qui rappelle toutefois qu'absence de preuve n'est pas preuve d'absence !

Un produit de la guerre froide

L'ovni moderne rassemble et incarne des éléments caractéristiques des tensions géopolitiques de l'après-guerre, affirme le site américain.

— **Foreign Policy** (extraits) *Washington*

Depuis soixante-quinze ans déjà, les forces armées américaines étudient les rapports faisant état d'étranges phénomènes aériens. Historiquement, les ovnis et les Pan (phénomènes aériens non identifiés) font partie intégrante de la guerre aérienne mondiale, et c'est parce qu'ils sont une source d'inquiétude pour la sécurité nationale des États-Unis qu'ils font l'objet d'enquêtes et d'études. Cela explique également pourquoi ces enquêtes se poursuivent, et pourquoi les observations et les témoignages fascinent toujours l'opinion publique américaine et la poussent à se poser des questions.

L'implication de l'armée américaine dans la question des ovnis remonte à l'été 1947. En effet, c'est de la fin juin 1947 que date l'ovni moderne, la soucoupe volante, avec la mère de toutes les observations, celle du parrain des ovnis, le pilote Kenneth Arnold. Alors qu'il participait aux recherches pour retrouver un avion de transport disparu au-dessus de la chaîne des Cascades, dans l'État de Washington, il signala qu'il était en train de voir neuf objets distincts qui filaient au-dessus des sommets. Il les décrit comme étant argentés ou métalliques, rapides et apparemment contrôlés de façon intelligente. Quand il se posa, il le raconta à ses collègues. Puis à la presse.

L'événement et l'attention qu'il a suscitée ne sont pas un simple hasard de l'histoire, ils sont au contraire fondamentalement liés à leur époque, l'après-guerre. L'ovni moderne rassemble et incarnait des éléments caractéristiques des tensions de 1947.

Pour commencer, les soucoupes volantes de 1947 représentaient les développements technologiques et scientifiques de la Seconde Guerre mondiale poussés à l'extrême. Les guerres mondiales, la seconde en particulier, avaient engendré des progrès sans précédent dans la technologie et la science de la guerre. L'apparition d'objets étranges dans le ciel, potentiellement meurtriers, était une idée qui parlait au public dans le sillage des frappes de V2 sur Londres et de l'explosion des bombes nucléaires.

Adversaire venu d'ailleurs. L'année 1947 a été cruciale dans l'évolution de la guerre froide. Elle a été synonyme de la fin de l'amitié entre les anciens alliés qu'étaient Washington et Moscou, comme l'exprimait en mars 1947 la doctrine Truman, qui dépeignait le communisme comme une menace pour le mode de vie américain qu'il fallait combattre au niveau géopolitique. Un nouvel adversaire venu d'ailleurs.

L'inquiétude du complexe militaro-industriel américain vis-à-vis des ovnis a toujours été une question de sécurité nationale. Compte tenu du rythme actuel du développement des technologies aéronautiques, il n'est pas étonnant que l'US Navy, l'Air Force, le Pentagone et les renseignements américains du XXI^e siècle continuent d'étudier [ces phénomènes]. Certes, l'enthousiasme du public au sujet des ovnis a tendance à se répéter, mais les États-Unis n'ont jamais cessé de considérer les ovnis et les Pan comme une affaire de sécurité nationale. Et dans un monde de surveillance aérienne et de guerre de drones, il est peu probable qu'ils changent bientôt d'attitude.

— **Kate Dorsch**
Publié le 6 juin

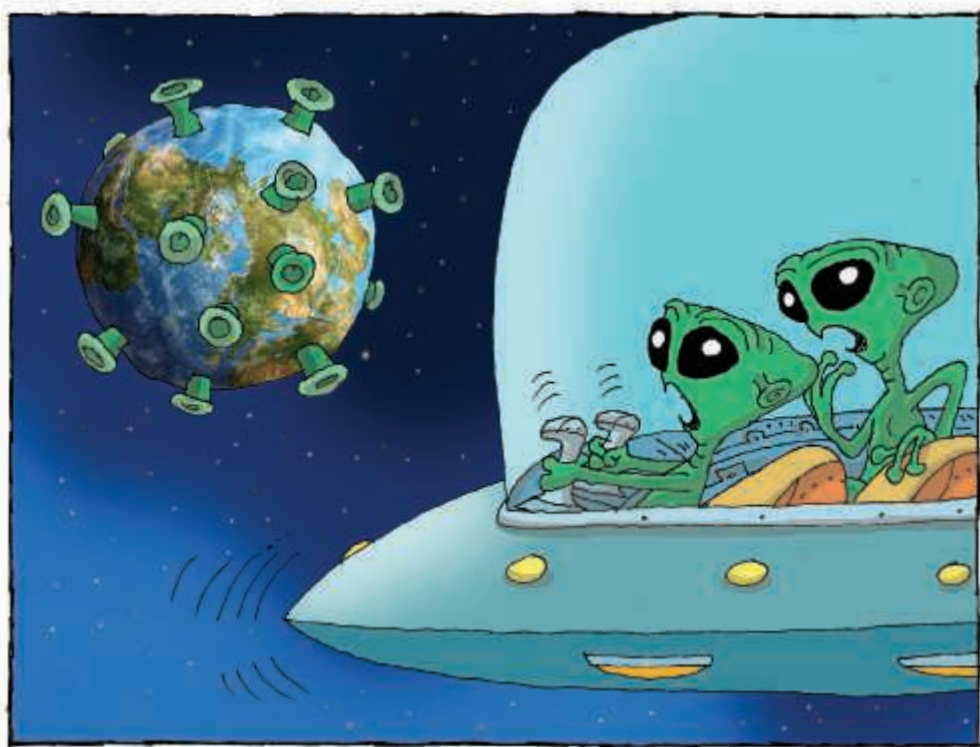
Techno

“Un adversaire très terrestre joue avec nous”

●●● S'il faut s'inquiéter au sujet des ovnis, ce n'est pas de leur éventuelle origine extraterrestre, assure **The War Zone (TWZ)**, un site américain spécialisé en stratégie militaire. “Depuis des années, un adversaire très terrestre joue avec nous dans notre propre arrière-cour en utilisant des technologies relativement simples – des drones et des ballons – et s'envole avec ce qui pourrait être le plus gros butin de renseignements depuis une génération. [...] La Russie et la Chine, qui recherchent sans cesse des avantages asymétriques contre l'écrasante supériorité technologique des États-Unis, ont certainement compris la capacité des modestes drones de recueillir des renseignements, et la Russie a les sous-marins pour les déployer.” Ce n'est pas par hasard, souligne l'auteur, que “les apparitions de ces engins volants les plus remarquables semblent avoir lieu pendant les grandes manœuvres de la marine américaine”. “Le manque total de vision vis-à-vis de cette menace émergente, conclut TWZ, sera un jour considéré comme l'un des plus gros faux pas stratégiques du Pentagone.”

CROIRE OU NE PAS CROIRE, LE BIAIS DE LA NORMALITÉ

En janvier 2020, nous avons été incroyables face à la pandémie. Ne faisons pas la même erreur avec les phénomènes aériens non identifiés, nous exhorte ce romancier britannique, non sans ironie.



CAGLE CARTOONS

—UnHerd Londres

Si vous voulez passer pour un cinglé auprès de la bonne société britannique, rien de tel que d'affirmer : “*Les extraterrestres existent!*” Mais je vais quand même me lancer. On respire un bon coup, c'est parti : je pense que les extraterrestres pourraient bel et bien exister – et j'y vois un fascinant lien psychologique avec le Covid-19.

Avant que vous quittiez ce site et l'effaciez de votre mémoire pour toujours, laissez-moi replacer cette affirmation dans son contexte. En janvier 2020, je rédigeais un livre à Bangkok, en Thaïlande. Le soleil était brûlant, la bière bien fraîche et la vie plutôt belle. Puis les premières rumeurs ont commencé à déferler, à propos d'un dangereux virus respiratoire hors de contrôle en Chine. Comme je passais le plus clair de mon temps dans des bars climatisés, entouré de touristes chinois insoucians, je me suis intéressé de près au sujet.

Je m'y suis intéressé d'encore plus près à mon retour à Londres, fin janvier, lorsque j'ai contracté une étrange “grippe” qui ne passait

pas. Elle était corsée, bien que fluctuante. Je l'ai ensuite refilée à ma femme, qui toussait tellement fort dans le métro qu'elle a failli s'évanouir (toutes mes excuses aux Londoniens). C'est à ce moment-là que j'ai vraiment commencé à me poser des questions, et j'ai décidé d'appeler l'agence de santé publique britannique pour leur décrire mes symptômes, au cas où.

À mon grand étonnement, ils sont devenus fous. Ils m'ont ordonné d'aller m'isoler à l'hôpital, car j'avais peut-être attrapé un coronavirus ou une grippe aviaire. En tapant “grippe aviaire” sur Internet, j'ai découvert que cette maladie avait un taux de mortalité de 50 %. J'ai liquidé une bouteille de vin en quinze minutes puis je me suis rué à l'hôpital, où régnait la confusion la plus totale : l'épidémie en était encore à ses débuts. Je n'ai jamais effectué le dépistage qu'on m'avait annoncé, et la “grippe” a fini par passer.

Si ma maladie demeure un mystère, elle m'a laissé une séquelle bien tangible : j'ai aussitôt été obsédé par ce nouveau fléau. La semaine suivante, je lisais tous les articles universitaires que je pouvais trouver sur le sujet et je regardais les vidéos des Chinois que l'on parquait chez



OPINION

SOURCE



UNHERD

Londres, Royaume-Uni
unherd.com

Fondé par le journaliste conservateur Tim Montgomerie en 2017, ce site indépendant se décrit comme “non-partisan”. Il publie des articles de journalistes et de personnalités politiques de tous bords. UnHerd rejette l'étiquette de “site d'actualité” et privilégie plutôt les questions philosophiques qui en découlent.



↳ Dessin de Nikola Listeš, Croatie.

eux. À la mi-février, j'en étais convaincu : nous nous dirigeons vers une crise mondiale, car le développement exponentiel des pandémies est implacable. J'ai donc acheté mes premiers masques et fait des réserves de thon – puis j'ai essayé d'avertir mes amis.

Mais mes tentatives sont restées vaines. Peu importe le nombre de graphiques, de conjectures et de tweets sordides que je leur montrais, rien ne suffisait à les convaincre. Ils riaient, se moquaient et prenaient des paris face à mes démonstrations mathématiques. Certains semblaient même plutôt exaspérés.

Leur réaction m'a pris au dépourvu, alors j'ai creusé davantage. J'ai vite compris que je me heurtais à un blocage psychologique bien connu : un biais cognitif, dit “de normalité”.

LA MOITIÉ DE L'ÉLITE AMÉRICAINE RÉAGIT AVEC UNE INQUIÉTUDE ASSEZ SURRÉALISTE. QUE VOIENT-ILS QUE JE NE VOIS PAS ?

Ce concept désigne notre tendance à rejeter les informations insupportables et à présumer que rien d'excessivement étrange ou d'affreux ne peut arriver.

D'après certains, c'est ce biais cognitif qui a poussé les habitants de Pompéi à contempler l'éruption du Vésuve pendant des heures au lieu de s'enfuir. Ce phénomène pourrait aussi expliquer pourquoi les employés du World Trade Center ont continué à travailler après que le second avion s'est écrasé dans leurs fenêtres.

C'est là que les extraterrestres entrent en scène. Comme avec le coronavirus, j'ai développé une certaine obsession pour les récents témoignages sur les aliens. J'ai regardé toutes les vidéos de la boule noire flottant près du navire de guerre américain *USS Omaha* et du “Tic-Tac volant” qui défie les lois de la physique. J'ai lu les témoignages des pilotes, écouté les récits d'experts du Pentagone décontenancés. Et surtout, j'ai vu, complètement ébahi, la crème du journalisme et de la classe politique américaine – de *Fox News* au *New York Times*, du sénateur [républicain] Marco Rubio à Barack Obama – se rallier à l'hypothèse d'une possible vie extraterrestre.

Pour vous donner un aperçu de ces analyses hallucinantes, en voici une, de Tom Rogan, parue dans le *Washington Examiner*, un magazine conservateur. Rogan commence par évoquer les explications “*les moins radicales*” aux phénomènes aériens non identifiés (une nouvelle désignation, moins stigmatisante que “*voir des ovnis*”). S'agit-il d'une technologie américaine de pointe, tenue secrète? s'interroge-t-il. Est-ce Washington qui effraie ses citoyens et le monde? Il pourrait aussi s'agir d'engins chinois : des avions capables de voler à 24000 km/h, que Pékin aurait développés sans que personne ne s'en rende compte...

Tom Rogan évoque ensuite les autres hypothèses. Selon lui, elles devraient être présentées au Congrès : “*Les ovnis les plus*

convaincants, ceux pour lesquels nous n'avons pas trouvé d'explication rationnelle classique malgré une enquête approfondie, semblent, de manière tout à fait crédible, être des véhicules à la technologie très avancée, contrôlés de manière intelligente. Des engins qui dépassent les compétences techniques de toutes les nations terrestres."

Et il poursuit : "Cela semble incroyable, et ça l'est. Mais ceux qui ont étudié de près la question en sont persuadés, même s'ils ne l'ont jamais couché sur le papier. Après tout, les ovnis les plus déroutants montrent des capacités de vol hypersonique dans l'air et l'espace, sans moteur à réaction, avec une vitesse sous-marine pouvant dépasser les 100 nœuds [185 km/h]. Certains ovnis semblent également disposer d'aptitudes antigravitationnelles, comme en témoignent leurs accélérations et décélérations instantanées."

Si vous êtes comme moi, vous avez sans doute lu ces phrases, écrites par un journaliste américain tout à fait sérieux, avec une incrédule croissante. Est-il vraiment en train d'affirmer que les extraterrestres parcourent nos cieux ? J'aimerais bien voir ça. Tant de questions restent encore sans réponse. Comment les aliens sont-ils arrivés ici ? D'où vient leur passion pour les armes nucléaires ? Pourquoi toutes les photos et vidéos d'ovnis sont-elles de si mauvaise qualité ? S'ils peuvent voyager plus vite que la lumière, pourquoi sont-ils incapables de se cacher correctement ? Ces idées me font bien rire, je suis exaspéré par tant d'idiotie.

Et c'est bien le problème. Je réagis de façon très négative à ces articles, exactement comme mes amis face à mes prédictions de pandémie au début de l'année 2020. Pour moi, toute cette agitation autour des ovnis n'est qu'un accès de bigoterie, un inquiétant présage venu du ciel : un grand classique des épidémies. Mais est-ce vraiment le cas ? Comment être sûr que je ne suis pas victime du biais "de normalité" ? Et si j'étais comme les habitants de Pompéi, occupé à dévorer un panini alors que le volcan gronde ?

Je n'ai pas de réponse à ces questions, mais je me souviens comment j'ai dépassé ce biais psychologique aux premières heures du Covid. Tout a basculé lorsque j'ai vu les mesures de quarantaine drastiques prises par la Chine, avec le confinement de 60 millions d'habitants. J'ai alors compris que seule une situation très inquiétante pouvait contraindre Pékin à de telles extrémités, sachant que les conséquences économiques seraient désastreuses. J'ai commencé à flairer le danger et j'ai constitué mes réserves de thon.

Aujourd'hui, c'est la moitié de l'élite américaine qui réagit avec une inquiétude assez surréaliste. Que voient-ils que je ne vois pas, eux qui connaissent mieux que quiconque les phénomènes aériens non identifiés ? Pourquoi leurs réactions sont-elles si excessives ? Pour en avoir le cœur net, je retourne jeter un œil aux vidéos d'ovnis, dont les taches de lumière floues ondulent et nous contemplant par-dessus les vagues du Pacifique.

— Sean Thomas
Publié le 25 mai



DANS NOS ARCHIVES

courrierinternational.com



Le plus grand radiotélescope du monde construit en Chine, 1284 nouvelles exoplanètes... Tout converge pour relancer les scientifiques dans la quête d'une intelligence extraterrestre. Mais sauront-ils la repérer ? Pour cela, ils doivent s'affranchir de leurs stéréotypes humanocentrés, s'assurer que les télescopes sont braqués du bon côté et, surtout, rester patients, écrivions-nous dans notre dossier de une en juillet 2016 : "Aliens, comment les reconnaître ?"

Ils et elles ont dit

"C'est quoi ces aliens, Mister President ?"

"Alors, c'est quoi ces aliens ?" a lancé le musicien Reggie Watts lors du *Late Late Show* diffusé le 17 mai sur la chaîne américaine CBS. L'invité de l'émission, à qui la question était adressée par visioconférence, n'était autre que Barack Obama. Dans une ambiance joviale, l'ex-président, qui a d'abord semblé être pris au dépourvu, a fait une intervention mêlant humour et gravité. "En ce qui concerne les extraterrestres, a-t-il dit, il y a certaines choses que je ne peux tout simplement pas vous dire à l'antenne... La vérité est que quand je suis entré en fonction, j'ai demandé : 'Alors, y a-t-il un laboratoire quelque part où nous gardons les spécimens extraterrestres et le vaisseau spatial ?' Et voilà, ils ont fait quelques recherches et la réponse était non." Une réponse qui a provoqué l'hilarité du public. Cependant, après une pause, Barack Obama a repris plus solennellement : "Ce qui est vrai, et là en fait je suis sérieux, c'est qu'il y a des images et des enregistrements d'objets dans le ciel dont nous ne savons pas exactement ce qu'ils sont. Nous n'arrivons pas à expliquer la façon dont ils se déplacent, leur trajectoire. Ils n'ont pas une trajectoire de vol facilement explicable. Et donc je pense que les gens prennent [ces phénomènes] toujours au sérieux, et essaient d'enquêter et de comprendre ce que c'est." Ce sont ces dernières paroles, qui semblent confirmer l'existence des ovnis, qui ont agité les médias du monde entier. Commentant l'interview dans un article pour l'hebdomadaire *The Spectator*, le 12 juin, le romancier britannique Lawrence Osborne a écrit : "C'était comme si du jour au lendemain l'air de complotisme qui plane sur le sujet des ovnis depuis soixante-dix ans s'était évanoui."

"Pas besoin d'une autre catastrophe"

"Je les ai regardés, les clips des 'Tic Tac volants' - car, sinon, à quoi servirait Internet ? -, mais ils ne m'ont pas donné ce frisson d'émerveillement que je sentais quand j'étais enfant. Pour parler franco, je m'en fiche pas mal de savoir si les aliens existent. Cela ne veut pas dire que je ne veux pas qu'ils existent, c'est affligeant d'imaginer que l'espace soit froid, sombre et surtout vide. Mais je ne veux pas non plus que les aliens 'nous délivrent de nous-mêmes', comme disent certains, car je ne suis pas du tout convaincue qu'une forme de vie extraterrestre puisse résoudre les problèmes de cette poubelle brûlante pestiférée qu'est notre planète en ce moment. L'idée que les êtres humains soient les formes de vie les plus intelligentes de l'univers est très déprimante, surtout en 2021. Nous avons suffisamment de chats à fouetter pour le moment, sans invasion extraterrestre potentielle. L'année écoulée a été longue : nous n'avons pas besoin d'une autre catastrophe à gérer."

LA CHRONIQUEUSE BRITANNIQUE
Rhiannon Lucy Cosslett
DANS THE GUARDIAN, LE 7 JUIN

"Comme Fox Mulder, je veux y croire"

"En tant que scientifique, je pense que la vie extraterrestre est courante dans l'Univers. Personne ne serait plus excité que moi de découvrir que nous ne sommes pas seuls dans le cosmos et que nous sommes visités. Comme Fox Mulder [personnage de la série X-Files] l'a dit : 'Je veux y croire.' Mais d'abord, nous avons besoin de preuves irréfutables."

LE PHYSICIEN AMÉRICAIN
Don Lincoln,
INTERROGÉ LE 17 JUIN SUR CNN

trans-
versales.

économie



Sciences.....34
Signaux35

Tchao patron !

Travail. Nombre d'Américains quittent leur emploi depuis quelques semaines. Révolution ou simple ajustement post-pandémie ?

—The Atlantic (extraits)
Washington

Démissionner est à la mode, ces temps-ci. En mai, un record a été battu aux États-Unis avec un nombre de départs volontaires jamais atteint depuis le début du siècle, selon le Bureau des statistiques du travail : sur cent personnes employées dans les hôtels, les restaurants, les bars et les magasins, cinq ont renoncé à leur emploi.

Les personnes touchant un bas salaire ne sont pas les seules à vouloir prendre la porte. En mai, plus de 700 000 personnes appartenant à la catégorie "services professionnels et commerciaux", qui regroupe essentiellement des cols blancs, sont parties – c'est le chiffre mensuel le plus élevé de tous les temps. Dans tous les secteurs et tous les métiers, quatre salariés sur dix déclarent songer à quitter leur emploi actuel [selon des chiffres cités par Microsoft].

Pourquoi cette explosion de départs ? D'après une théorie, la relation entre employés et patrons est en train de connaître un changement fondamental qui pourrait avoir des implications profondes pour l'avenir du travail. Sur toute l'échelle des revenus, les travailleurs ont de nouvelles raisons de dire à leur boss d'aller se faire voir. Les personnes ayant des petits salaires et qui avaient perçu des allocations de chômage exceptionnelles [dans le cadre du plan de relance] pendant la pandémie constatent peut-être, en reprenant leur emploi, qu'elles ne sont pas assez payées. Elles tapent du poing sur la table, contraignant

les restaurants et les boutiques de vêtements à augmenter les salaires pour garder leur personnel.

De leur côté, les cols blancs se disent surchargés de travail ou épuisés après cette année éprouvante de pandémie et présentent de nouvelles revendications à leur direction. D'après un sondage réalisé récemment par Morning Consult pour Bloomberg, près de la moitié des salariés de moins de 40 ans déclarent qu'ils pourraient quitter leur emploi s'ils n'ont pas le droit de travailler chez eux au moins une partie du temps. Vu le nombre de démissions, il semble bien que ce ne soit pas du bluff. Les salariés à hauts revenus – ceux qui ont la cornée brûlée par des millions de visioconférences sur Zoom et le dos ruiné à force d'avoir utilisé le canapé comme fauteuil de bureau – ont accumulé un bon paquet d'économies en cette année de tragédie existentielle. Démissionner est pour eux une façon de célébrer la fragilité de l'existence devant une peur cosmique. Bref : Yolo [You only live once, "On ne vit qu'une fois"].

Optimisme. Laisser tomber est mal vu dans la vie – c'est signe de pessimisme, de paresse et de manque de confiance. Laisser tomber son travail en revanche, c'est l'inverse : optimisme pour l'avenir, envie de faire quelque chose de nouveau et certitude que, si on quitte le navire, on ne se noiera pas mais que l'on se retrouvera sur un bateau meilleur, plus riche.

Cet été des démissions augure peut-être de quelque chose de plus grand : un nouvel âge d'or, non seulement pour les travailleurs mais aussi pour la diffusion de la technologie et la productivité. Songez à la dernière fois que vous êtes allé au restaurant (un secteur où les salaires augmentent rapidement). Si les choses se sont passées comme pour moi, vous avez commandé en scannant un code QR et non en discutant avec le serveur. Le restaurant vous a servi un repas classique, alors qu'il avait moins de personnel que d'habitude. Reproduisez cela dans toute l'économie, et vous avez des employés mieux payés qui travaillent avec l'informatique pour servir les clients plus efficacement. C'est peut-être bien ce qui est en train d'arriver : la productivité du travail augmente à une vitesse jamais vue depuis plus de vingt ans.

Comme l'explique le chroniqueur Noah Smith, nous considérons souvent les robots et les travailleurs comme des ennemis jurés. Mais le pouvoir des travailleurs et la productivité générée par la technologie pourraient aller de pair. Dans un cercle vertueux, des salaires plus élevés peuvent inciter les employeurs à automatiser certaines tâches. Le pouvoir des travailleurs alimente les gains de

productivité, l'ensemble de l'économie devient plus riche, donc les gens dépensent plus d'argent, ce qui crée des emplois. Dans cette vision rose, nous nous trouvons au début de quelque chose de merveilleux : une ère d'augmentation des salaires, de croissance de la productivité et d'élévation du niveau de vie pour tout le monde.

Cet été des démissions augure peut-être d'un nouvel âge d'or.

Si cette séquence provoque une révolution véritable et durable pour les droits des travailleurs, ce ne sera pas la première fois qu'une catastrophe accouche d'un progrès. Comme je l'écrivais l'année dernière, "une crise majeure peut révéler ce qui ne marche plus et donner à une nouvelle génération de dirigeants la possibilité de construire quelque chose de mieux" – souvent de façon inattendue. Le grand incendie de Chicago de 1871 a contribué à l'invention du gratte-ciel moderne, le blizzard de la côte Est de 1888 a débouché sur le premier métro américain. Dans la phrase "La pandémie de Covid-19 a tué 600 000 personnes et modifié le paradigme du pouvoir des travailleurs", le rapport de cause à effet n'est pas évident. Mais nos réactions à une

catastrophe changent parfois le monde d'une façon qui était difficile à prévoir.

Mais peut-être qu'il ne s'agit pas d'une révolution. Peut-être est-ce juste une illusion. Le nombre de démissions annuelles avait plongé de 500 000 en 2020, ce qui laisse entendre que des gens qui seraient partis sans la pandémie se sont accrochés à un boulot qu'ils n'aimaient pas. La multiplication des démissions n'est pas nécessairement la preuve d'un changement de paradigme. C'est plutôt le signe qu'un blocage a sauté : la pandémie avait empêché toutes sortes d'activités normales – boire un cocktail, louer une voiture, quitter un boulot merdique –, et voilà qu'elles se retrouvent possibles.

Mirage. La Maison-Blanche semble avoir bien perçu cette dynamique. Un message posté récemment sur le blog du Council of Economic Advisers [Conseil des conseillers économiques, qui assiste le président américain] rappelle que les statistiques risquent de disjoncter cet été. Nombre de commentateurs considèrent qu'il ne faut pas tirer de grandes conclusions pour l'avenir. "Tout cela est en grande partie un mirage, m'a confié Adam Ozimek, l'économiste en chef de [la plateforme Internet de recrutement de travailleurs indépendants] Upwork. Je crois que la Maison-Blanche est bien plus réaliste que le commentateur de gauche moyen en ce moment."

Les chiffres des démissions sont peut-être un signe avant-coureur que les travailleurs reprennent du poil de la bête après des décennies de stagnation des salaires et de démantèlement du droit du travail. À moins qu'il ne s'agisse que d'une brève anomalie statistique dans une économie plutôt agitée.

Comment concilier ces deux hypothèses ? La réponse est peut-être : continuez simplement à faire ce que vous faites. Les décideurs politiques devraient faire comme si le marché du travail avait une belle marge de manœuvre, parce que c'est le cas. Et les employeurs devraient, tout en cherchant une technologie complémentaire, payer leur personnel davantage, parce qu'ils le peuvent.

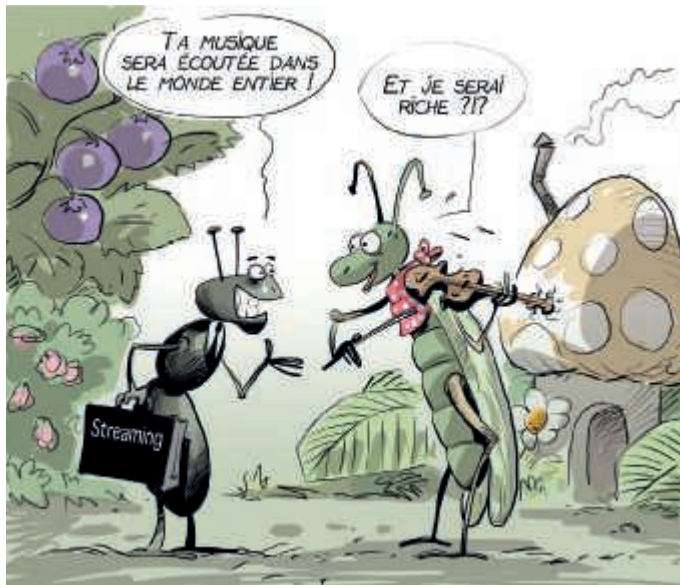
—Derek Thompson
Publié le 21 juin



↳ Dessin de Côté paru dans *Le Soleil*, Québec.

Ces fonds qui rachètent de vieilles chansons à prix d'or

Musique. Des fonds d'investissement mettent la main sur des catalogues d'artistes à coup de millions de dollars. Le boom du streaming n'y est pas étranger.



—L'Écho Bruxelles

Bob Dylan, Neil Young, Fleetwood Mac, les Beach Boys ou encore Bruno Mars et Shakira. Non, ceci n'est pas l'affiche de la prochaine édition de Rock Werchter [en Belgique], mais tous ces artistes ont pourtant un point commun : ils ont cédé les droits de leurs morceaux à une société.

Un phénomène qui est en train de se produire au sein de l'industrie musicale, mais qui semble se passer derrière les radars. Depuis 2018, des fonds d'investissement, tels que Hipgnosis Songs Fund Limited, mais aussi les trois mastodontes du secteur (Universal, Warner et Sony) rachètent des titres et même des catalogues entiers à certains artistes pour des montants qui apparaissent colossaux.

En mai dernier, la presse américaine annonçait que les Red Hot Chili Peppers allaient empêcher environ 140 millions de

dollars pour la cession de leurs droits sur l'entièreté de leur catalogue au fonds Hipgnosis Songs. Désormais, quand vous écouterez *Californication* ou *Under The Bridge*, les revenus de ces morceaux ne rentreront plus dans les poches d'Anthony Kiedis, de Flea ou de leur label, mais directement dans celles de ce fonds d'investissement.

Si les "Red Hot" ont désormais de quoi voir venir, ils restent de petits joueurs par rapport à Bob Dylan, qui a vendu son immense catalogue à Universal Music Publishing contre 300 millions de dollars, ou encore Neil Young, qui a cédé les droits de la moitié de ses morceaux contre 150 millions de dollars.

Pourquoi donc des entreprises sont-elles prêtes à dépenser de tels montants pour acquérir des morceaux ? Et pourquoi diable des artistes voudraient-ils se séparer de leur gagne-pain ? Un premier élément de réponse se trouve dans l'état et l'évolution

de l'industrie musicale, qui est organisée en deux secteurs distincts, comme les faces d'une même pièce.

Le premier secteur est celui de la "musique enregistrée", qui comprend les ventes physiques, les téléchargements, les droits de représentation et le streaming.

Jusqu'en 2000, le secteur est florissant et génère des revenus colossaux qui arrosent tous les acteurs du secteur, de la maison de disques à l'artiste. Mais cette date correspond également au début de la lente agonie de l'industrie, qui voit les ventes de disques s'effondrer et ses recettes s'écrouler. Les revenus annuels mondiaux des ventes physiques passent ainsi d'environ 23 milliards de dollars en 2000, à un peu plus de 4 milliards en 2020, selon le média américain *Axios*.

En revanche, la crise du disque a laissé place à un autre phénomène bien connu aujourd'hui, à savoir l'envolée du streaming. À tel point qu'actuellement, Spotify, Deezer et consorts représentent environ 18 milliards de dollars sur les 21 milliards de revenus générés par l'industrie, selon la même source. Une nouvelle rentrée financière dont de nombreux acteurs comptent bien tirer profit, mais dont la répartition est bien plus hétérogène qu'auparavant, les artistes se situant bien souvent au bout de la chaîne.

L'autre secteur, et c'est celui qui nous intéresse ici, est celui de la gestion et de l'édition des droits d'auteur (le "publishing"). Celui-ci comprend la gestion des royalties (la redevance versée aux créateurs) et les revenus issus de la "syndication", un anglicisme barbare qui recouvre les placements de chansons dans des films, publicités, etc. Et devinez quoi ? Les affaires flambent en ce moment.

Merck Mercuriadis a flairé le bon coup. Ancien manager d'Elton John, d'Iron Maiden ou de Morrissey, il a créé en 2018 le fameux Hipgnosis Songs Fund Limited, un véhicule financier coté au FTSE 250 [à Londres], qui est actif dans l'achat et la gestion de droits d'auteur.

Pour lancer son idée, Merck Mercuriadis est parti d'un constat extrêmement simple et efficace : les tubes ne meurent jamais. "Born to be Wild rapporte plus

de 300 000 dollars chaque année depuis cinquante-trois ans et les droits d'auteur perdurent pour ceux qui en héritent soixante-dix ans après la mort de tous les compositeurs d'une chanson", expliquait-il aux *Échos* en 2018. "Les hits ont une jeunesse éternelle, les reprises se multiplient : il y en a plus de 4 000 pour Yesterday, des Beatles."

En rachetant des catalogues de "classiques" de la musique, Hipgnosis, comme les autres sociétés en la matière telles que Primary Wave ou Iconic Artists Group, compte faire fructifier ses placements grâce au boom du streaming et au placement de musiques dans les productions multimédias.

La jeune génération semble plus encline à danser sur de la K-pop que sur "Blowin' in the Wind".

Si les affaires semblent s'être accélérées depuis quelques mois, c'est parce que l'activité de ces fonds et d'Hipgnosis en particulier a bénéficié de plusieurs effets d'aubaine dus à la crise du coronavirus et à la temporalité de la loi sur le droit d'auteur. En effet, si les Red Hot Chili Peppers en sont venus à accepter ces 140 millions de dollars en échange de leurs droits, c'est aussi parce qu'ils ont été privés des ressources liées à leurs prestations live à la suite de la pandémie de Covid-19. Les concerts représentant une part grandissante de la rémunération des artistes, alors que le streaming s'avère être peu payant pour la grande majorité d'entre eux.

L'autre facteur est relatif à la loi sur les droits d'auteur, qui, même si elle diffère selon les pays, prévoit qu'une œuvre tombe dans le domaine public au bout d'un certain temps prédéfini, et si elle ne fait pas l'objet d'un copyright. De nombreux artistes aujourd'hui en fin de carrière ont vu les contrats qui les liaient aux maisons de disques arriver à échéance. Ils ont ainsi pu récupérer l'ensemble des droits sur leur catalogue (c'est le cas de Bob Dylan, par exemple).

La proposition alléchante de ces sociétés arrive donc comme une excellente surprise pour les "papys" de la musique, pour qui

il serait plus difficile de gagner ces sommes avec de nouveaux albums et de nouvelles tournées plutôt qu'en signant au bas d'un contrat. L'un n'empêchant pas l'autre.

Après ces explications, il se peut tout de même que vous doutiez encore. Après tout, 300 millions de dollars pour toutes les chansons de Bob Dylan, n'est-ce pas surestimer un poil le potentiel commercial du récent Nobel ? Surtout que la jeune génération semble plus encline à danser sur de la K-pop plutôt que sur *Blowin' in the Wind*. Mais il faut croire que le jeu en vaut la chandelle au moins sur le long terme, mais parfois aussi sur le très court terme.

L'exemple le plus frappant est certainement celui du groupe Fleetwood Mac. L'automne dernier, Nathan Apodaca, un skateur américain, se filme sur Tik Tok en train de glisser le long d'une route tout en buvant du jus de cranberry et en chantonnant le titre *Dreams* du groupe anglais. Cette vidéo est alors devenue virale en quelques heures, si bien qu'en un claquement de doigts, le nombre de streams de la chanson a augmenté de 88,7 % et les téléchargements de 374 % selon l'institut Nielsen Soundscan. Aujourd'hui *Dreams* affiche un joli score de plus de 714 millions d'écoutes, juste sur Spotify.

Et devinez qui détient les droits de ce morceau ? Stevie Nicks, Mick Fleetwood et Lindsey Buckingham, les membres fondateurs du groupe, qui ont tous revendu leurs droits à différentes sociétés et maisons de disques pour de rondettes sommes.

Le rock'n'roll n'est pas encore mort, mais il a déjà pris sa retraite.

—Clément Bacq
Publié le 3 juin

SOURCE



L'ÉCHO

Bruxelles, Belgique
Quotidien, 27 000 ex.
lecho.be

L'ancien *Echo de la Bourse* s'est ouvert à l'actualité politique et sociale pour devenir le "quotidien de l'économie et de la finance" des Belges francophones. Il reste l'un des journaux de référence, même en matière politique.

↳ Dessin de Vlahovic,
Serbie.

SCIENCES



La disparition des langues menace le savoir médicinal

Linguistique. Nombre de connaissances sur les plantes sont portées par des idiomes autochtones. Or ceux-ci sont en péril.



—The Guardian (extraits)
Londres

La disparition de langues humaines risque de provoquer celle de la connaissance des plantes médicinales, avertit une étude publiée récemment dans [la revue scientifique américaine] PNAS. Les langues autochtones contiennent d'immenses connaissances sur les services écosystémiques disponibles dans leur environnement. Or plus de 30 % des 7400 langues parlées sur la planète devraient disparaître d'ici à la fin du siècle, selon les Nations unies.

On néglige souvent les conséquences de l'extinction d'une langue sur la connaissance de l'environnement, déplore Rodrigo Cámara-Leret, un biologiste de l'université de Zurich qui a dirigé l'étude. "On se concentre en général sur l'extinction de la biodiversité, mais il y a autre chose, à savoir la disparition de la diversité culturelle", explique-t-il.

Son équipe a étudié 12000 applications de plantes médicinales associées à 230 langues autochtones dans trois régions possédant un degré élevé de diversité linguistique et biologique – l'Amérique du Nord, le nord-ouest de l'Amazonie et la Nouvelle-Guinée. Elle a constaté qu'une seule langue concentrait 73 % des connaissances médicinales en Amérique du Nord, 91 % dans le nord-ouest de l'Amazonie et 84 % en Nouvelle-Guinée. Si la langue en question disparaît, la compétence médicinale qui lui est associée disparaîtra probablement avec elle. Ces conclusions s'appliquent sans doute aux autres parties du monde.

Les zones où les langues sont le plus menacées se trouvent dans le nord-ouest de l'Amazonie – où

100 % de cette connaissance unique est portée par des langues en péril – et en Amérique du Nord (86 %). En Nouvelle-Guinée, 31 % des langues sont menacées. La disparition de la diversité linguistique "compromettra substantiellement la capacité de l'humanité à faire des découvertes médicinales", conclut l'article.

Cette connaissance comprend l'utilisation de la sève de certains végétaux pour traiter des infections fongiques, d'écorces pour les problèmes digestifs et de fruits pour les troubles respiratoires, ainsi que les stimulants et

Plus de 1900 langues parlées aujourd'hui comptent moins de 10 000 locuteurs.

les hallucinogènes naturels. "La liste n'a pas de fin, confie Rodrigo Cámara-Leret. Même les meilleurs taxonomistes sont impressionnés par l'ampleur des connaissances des cultures autochtones, concernant non seulement les plantes mais aussi les animaux et leurs relations les uns avec les autres."

Il est impossible de savoir ce qui a déjà disparu. Plus de 1900 langues parlées aujourd'hui comptent moins de 10000 locuteurs. Les Nations unies ont reconnu le problème et proclamé la période 2022-2032 "Décennie internationale des langues autochtones".

D'après Jordi Bascompte, écologue à l'université de Zurich et second auteur de l'article, il est possible que les connaissances médicinales européennes ne représentent que "le sommet de l'iceberg". Même si nombre de médicaments sont composés de produits de synthèse, il existe peut-être énormément

de substances chimiques d'origine végétale susceptibles de déboucher sur de nouveaux traitements. "Toute connaissance, d'où qu'elle vienne, finira peut-être par être utile."

Une grande partie de la diversité linguistique est portée par les peuples autochtones. Or leur culture et leur subsistance sont menacées par la destruction des barrières entre les groupes et la plupart des informations s'y transmettent oralement. Les programmes publics visant à stimuler la transmission des langues, l'éducation bilingue et l'intérêt pour le patrimoine culturel aideraient ces communautés à préserver la diversité linguistique, assure Rodrigo Cámara-Leret.

Jonathan Loh est professeur honoraire en anthropologie et conservation à l'université du Kent. Il n'a pas participé à l'étude et se dit surpris par le degré d'unicité linguistique de la connaissance des plantes médicinales. Il a déjà évoqué [dans un rapport commandé par WWF] les parallèles existant entre la diversité linguistique et biologique : toutes deux ont évolué de façon remarquablement similaire et risquent toutes les deux une crise d'extinction.

Il est important, selon lui, de ne pas se focaliser sur des arguments utilitaires pour préserver les langues, la diversité culturelle et la biodiversité. "Ces langues contiennent peut-être des connaissances précieuses sur des substances inconnues de la science occidentale, mais ce n'est pas la raison la plus importante pour les protéger. Toute langue autochtone constitue une lignée évolutive unique qui, une fois disparue, est perdue à jamais."

—Phoebe Weston
Publié le 8 juin

LA LETTRE
TECH



Tous les quinze jours,
l'actualité de la Silicon
Valley vue des États-Unis

PHILIPPE COSTE, à New York

La lessive de l'espace et la guerre des Gafam

C'est le sale petit secret de l'épopée cosmique. **Fast Company** rappelle que les astronautes n'ont aucun moyen de laver leur linge dans l'espace. Lors des longs séjours dans la Station spatiale internationale, l'étoffe des héros – disons-le sans détour – ne sent pas la rose. Le coût faramineux du fret orbital, évalué à 20000 dollars le kilo de matériel, ainsi que le rationnement de l'eau, produite par le recyclage de tous les liquides à bord, sueur et pipi inclus, oblige les malheureux à porter les mêmes habits, sous-vêtements compris, cinq à sept jours en moyenne. Si l'un des scientifiques embarqués a eu l'idée géniale d'utiliser l'un de ses slips comme nutriment pour ses cultures de tomates en apesanteur, le linge crasseux est en général empilé dans une capsule-poubelle qui flambe lors de son entrée dans l'atmosphère.

Pourtant, l'espoir renaît. La marque de lessive Tide, la plus connue aux États-Unis, a conçu un détergent révolutionnaire, assez biodégradable pour entrer dans le circuit de recyclage de l'eau. Une machine à laver sera expérimentée dans la station à partir de 2022, pour un usage futur dans les colonies sur Mars ou sur la Lune. Mais pas question de l'utiliser pendant les longs trajets interplanétaires. À ce niveau extrême d'apesanteur, l'essorage risquerait de dévier la trajectoire du vaisseau spatial. On recourra donc au nettoyage à sec, avec des lingettes de nouvelle génération.

Gafam peu menacés

The Verge revient, lui, sur le choc de titans entre les Gafam et le Congrès américain, bien décidé à dénoncer les positions dominantes des géants de la technologie et à obtenir leur démembrement. La

réalité? La Big Tech n'a selon l'article pas trop de mouron à se faire. Son influence sur les élus est connue, et ces derniers s'enlisent dans les contradictions. Les républicains n'auraient aucun intérêt à diminuer le pouvoir de Facebook, Twitter et consorts, car ils souhaitent avant tout exploiter ce pouvoir pour diffuser leur propagande pro-Trump. Quant aux démocrates, ils sont profondément divisés en raison des répercussions économiques qu'entraînerait une refonte des Gafam et des probables protestations des utilisateurs de réseaux sociaux.

Congé

Durant la pandémie, les Américains ont pris davantage conscience de leur condition mortelle. D'où leur regain d'intérêt pour la cryogénéisation – la congélation des morts – dans l'espoir d'une résurrection ultérieure par des technologies encore inimaginables. Mais selon le **New York Times**, les consignes d'isolement des défunts ont terriblement compliqué le travail des spécialistes, parfois dans l'impossibilité d'injecter les fluides indispensables dans les corps. Le retour à la vie de ces derniers n'en est que plus incertain. Nombre de clients demandent à cryogéniser leurs animaux de compagnie. Le tarif pour un gros chien est le même que pour un humain : au moins 200000 dollars. —



SUR NOTRE SITE
courrierinternational.com

Inscrivez-vous sur notre site pour recevoir chaque mardi la **Lettre tech**.



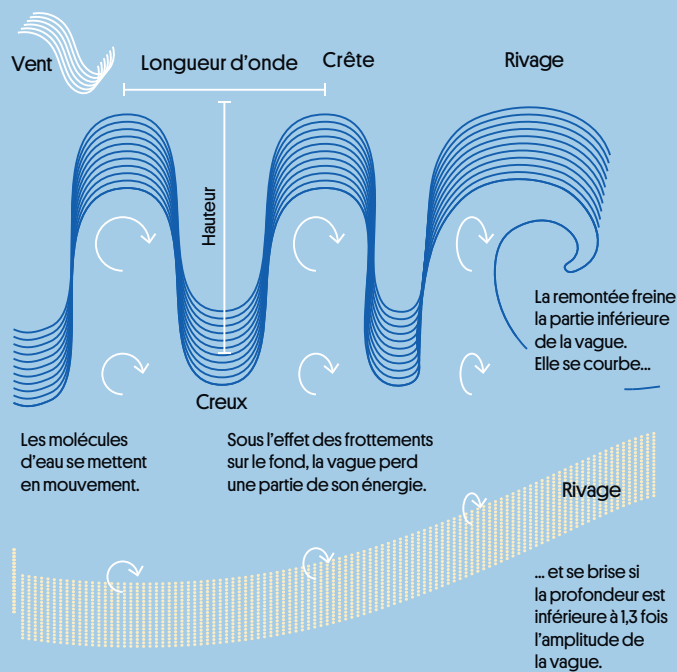
Chaque semaine, une page visuelle pour présenter l'information autrement

Oh la belle vague !

Elles sont déferlantes ou plongeantes, petites ou scélérates. Aussi belles que dangereuses.

Comment se forment les vagues ?

Le vent transmet une partie de son énergie à la surface de l'eau par frottement. Les molécules d'eau suivent le mouvement du vent et forment des crêtes avant d'être à nouveau attirées vers le fond sous l'effet de la pesanteur.



L'eau se déplace verticalement, mais très peu horizontalement. Il n'y a pas de transfert de matière, uniquement d'énergie. La hauteur des vagues dépend de la force et de la durée du vent, mais aussi de l'étendue de la zone sur laquelle il souffle. L'eau salée étant en moyenne 3 % plus lourde [que l'eau douce], les vagues de mer se brisent plus violemment sur le rivage.

Le vent se lève

Une mer de plus en plus agitée.

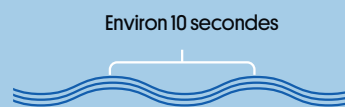
L'opposition entre l'énergie du vent et la tension superficielle de l'eau crée des **rides**. La pesanteur vient aplanir les ondulations formées par la brise.



Des **vagues** apparaissent lorsque le vent souffle pendant plus d'une heure et suffisamment fort pour empêcher les ondulations de s'aplanir.



Le regroupement des vagues en fonction de leur longueur d'onde entraîne la formation d'une **houle**. Le mouvement se poursuit alors de façon autonome.

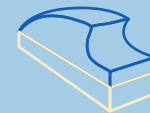


Le déferlement

La rencontre entre les vagues et le rivage.

Déferlement glissant

Moins le fond est incliné, plus les vagues se brisent doucement. On parle de déferlement glissant : l'énergie des vagues se dissipe progressivement.



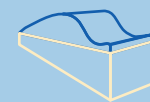
Déferlement plongeant

Si la pente est plus forte, la partie inférieure de la vague perd plus vite son énergie. La partie supérieure s'enroule et emprisonne l'air comme dans un tube. En se brisant, la vague libère toute son énergie d'un coup.



Déferlement gonflant

Lorsque la vague percute un rivage très abrupt, elle se brise avant de s'enrouler. Le ressac heurte la vague suivante, ce qui crée des remous très dangereux pour les nageurs.



Attention, danger !

La vague scélérate n'est pas nécessairement immense, mais tout de même deux fois plus haute que la hauteur significative (la moyenne des hauteurs du tiers des plus grosses vagues).



Cette grande vague se forme presque chaque jour en tout point de l'océan. Elle est dangereuse car inattendue.



Les trois sœurs

Il s'agit d'une succession de deux ou trois vagues, voire davantage, si rapprochées que chacune se brise avant que l'eau de ses grandes sœurs se soit évacuée.



Kaventsmann ("Le colosse")

On observe parfois une vague géante solitaire. Elle se déplace souvent plus vite que les autres, et dans une autre direction.



Weißer Wand ("Le mur blanc")

Des vagues très abruptes, aux crêtes couvertes d'écume, se forment parfois. Les creux qui les précèdent et les suivent sont particulièrement profonds, ce qui les rend très dangereuses.

Source : Die Zeit

La source



DIE ZEIT. À l'occasion de la Journée mondiale de l'océan le 8 juin, l'hebdomadaire allemand propose un peu d'histoire sur les vagues. Cette infographie s'appuie sur les données de l'Institut de recherche sur la dynamique des eaux territoriales

du Helmholtz Zentrum, avec la participation de Nils Goseberg, de l'université technique de Brunswick et du Centre de recherche sur les côtes de l'université de Hanovre. Le journal a aussi puisé ses informations dans plusieurs ouvrages inédits en français.

360



MAGAZINE

Made in Germany • Design	40
Celle qui chante avec les oiseaux • Poésie	42
L'odyssée d'un Inuit en Écosse • Histoire	43
Jack Ma, de magnat à paria • Le portrait	44

Manitoba, les maux de l'eau

Dans cette province du Canada, la multiplication des barrages hydroélectriques a dégradé les conditions de vie des communautés autochtones. Un reportage du photographe Aaron Vincent Elkaim.

Lorsque je vois le lac et le fleuve, je m'exclame devant la beauté des lieux. Mais cela attriste ceux qui vivent là car ils savent comment c'était, avant. Ils se souviennent à quel point c'était magnifique." Cet "avant" dont parle le photographe Aaron Vincent Elkaim remonte à une quarantaine d'années, lorsque le Manitoba n'était pas parsemé de grands barrages.

Aujourd'hui, 97 % de la production d'électricité de cette province canadienne vient de l'hydroélectricité, en grande partie assurée par des installations sur le fleuve Nelson, dans le nord de la région. L'entreprise chargée de la gestion de ces infrastructures est quant à elle incontournable. "J'ai grandi à Winnipeg [capitale de la province] et je me rappelle que tout le monde connaissait Manitoba Hydro. Ils sont omniprésents, avec des pubs sur des panneaux d'affichage géants ou à la radio." Mais derrière la promesse d'une électricité propre, les barrages peuvent cacher des aménagements désastreux, en particulier pour les populations autochtones, comme le photographe l'a découvert au Brésil, en Amazonie, avant de rentrer au pays pour "raconter ce qui se passait chez [lui]". Un projet réalisé en plusieurs fois, sur de longs mois entre 2016 et 2019, qui aboutit à cette série baptisée *A State of Erosion*.

Les premières conséquences de l'édification d'un barrage sont immédiates, puisqu'elle nécessite d'inonder de vastes superficies de terres. Mais c'est aussi un "lent poison" au fil des ans. "Comme l'eau monte et descend chaque année, la régulation du barrage provoque l'érosion continue des rivages, des îles du fleuve et des lacs. Ces fluctuations artificielles modifient le paysage." Et ce sont des écosystèmes entiers qui sont affectés – humains compris.

Le photographe est parti à la rencontre des communautés autochtones. "Je n'avais pas vraiment de contacts, je me suis rendu sur place [à Norway House] et j'ai demandé à rencontrer le chef de la communauté. Je me suis présenté et lui ai expliqué ce que je faisais. Il a tout fait pour m'aider et m'a mis en contact avec des membres de la communauté qu'il savait très au courant et passionnés du sujet." C'est ainsi qu'il a parcouru la région, de groupe en groupe, en différentes saisons, et qu'il a pu constater ce qu'il qualifie d'"érosion culturelle".

Le fleuve Nelson – central pour les Premières Nations qui vivent alentour – est devenu plus dangereux, avec la présence accrue de débris mais aussi une pollution au mercure liée à l'érosion. Les pêcheurs sont touchés, ainsi



que les chasseurs : puisque l'eau gagne du terrain, elle prive "les élans et autres gros gibiers d'une grande partie de leur habitat". Enfin, l'hiver, la variation du niveau de l'eau sous la surface gelée crée des poches d'air et fragilise la glace, normalement praticable.

Il y a quarante ans, les barrages étaient construits sans la moindre considération pour les Premières Nations. Aujourd'hui, des consultations sont obligatoires, à l'image de celles qui ont eu lieu pour le barrage de Keeyask, encore en construction. "On nous le présente comme un nouveau modèle, un partenariat entre les communautés et Manitoba Hydro", mais les coûts réels dépassent largement les projections. Et les retombées économiques sont beaucoup plus incertaines que les effets négatifs, déjà bien visibles.

— *Courrier international*



Le photographe

Né en 1981, Aaron Vincent Elkaim a étudié l'anthropologie et le photojournalisme dans le Manitoba et l'Ontario. Quel que soit le pays où il travaille, le photographe

canadien s'intéresse particulièrement à l'industrialisation des terres habitées par des populations autochtones, ainsi qu'à l'articulation entre les

enjeux environnementaux et les droits humains. Ses travaux ont été repris par de grandes publications, notamment *The New York Times*, *The Globe and Mail* ou *National Geographic*.

↙ Avant, après. Jackson Osborne, de la Nation crie de Pimicikamak, montre l'étendue des terres inondées par le barrage de Jenpeg.

↓ Easterville, 2016. La ville accueille des membres de la Nation crie de Chemawawin, déplacés en 1962 pour les besoins d'un barrage.



→ Les lignes à haute tension, qui coupent à travers forêts, tourbières et terres agricoles, ont elles aussi un impact environnemental.

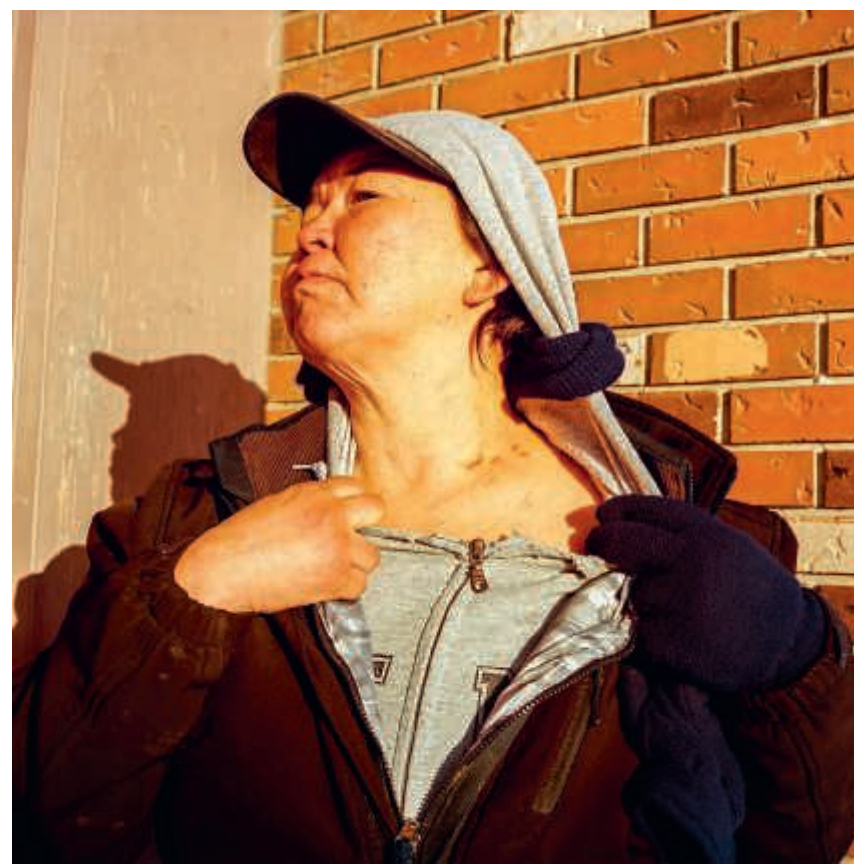
↓ Des enfants à Cross Lake. L'histoire des accords que cette communauté, la Nation crie de Pimicikamak, a signés avec le gouvernement canadien et la firme Manitoba Hydro est houleuse.



PHOTOS AARON VINCENT ELKAIM



↑ Sur la rivière Nelson, près du barrage Kelsey (le plus ancien du Manitoba, datant de 1960). Able Flett retourne auprès de sa communauté de la Nation crie de Tataskweyak.



➤ Celine Samuel montre les blessures qu'elle a reçues lors d'une altercation avec la gendarmerie royale du Canada. À Thompson, beaucoup de membres des Premières Nations vivent comme elle dans des refuges pour sans-abris.

➔ Christopher Clark, un pêcheur, se tient sur le bord sinistré du canal artificiel que la société Manitoba Hydro a creusé pour relier les lacs Playgreen et Winnipeg.

culture.



—Süddeutsche Zeitung Munich

La *Jugendweihe* [“la Consécration de la jeunesse”], c’est ce qui remplaçait la confirmation en République démocratique allemande [RDA, ex-Allemagne de l’Est], pays athée. Chaque printemps, des gamins empotés de 14 ans étaient symboliquement intégrés au “cercle des adultes” lors d’une cérémonie officielle compassée au cours de laquelle ils juraient en marmonnant fidélité au socialisme de la RDA. Après la partie officielle, on passait aux choses intéressantes, à savoir une fête avec famille élargie et amis. L’impétrant recevait pour l’occasion de l’argent de la famille avec lequel il achetait un cyclo-moteur de la marque Simson, du constructeur thurinois Suhl, en particulier dans les régions rurales. Et direction la Baltique pendant les vacances d’été. Surnommé “Schmette” ou “Simme”, le cyclo a offert à nombre d’adolescents le coup de pouce décisif à la mobilité dans ce petit pays où l’on se heurtait vite aux frontières, où que l’on aille.

Rien n’indique le rôle clé qu’a joué dans le passé est-allemand le Simson S51 au réservoir laqué bleu qui se trouve actuellement



↙ Jouet en forme de phoque (Renate Müller, RDA, 1971).

← Salon modulaire MDW (Rudolf Horn et Eberhardt Wüstern, RDA, 1967).
↘ L’Œuf de Senftenberg, conçu par Peter Ghyczy en 1968.

Made in Germany

En Allemagne, pour la première fois, une exposition d’ampleur retrace l’histoire du design de chaque côté du Mur, entre 1949 et 1989. Elle révèle des passerelles et correspondances inattendues entre l’Est et l’Ouest.

DESIGN

au Vitra Design Museum [dans la ville de Weil am Rhein, cf. encadré]. Et c’est d’ailleurs très bien. Il est là, pour lui-même, élément de design allemand et exemple clair du “principe d’ouverture” que représentaient Karl Clauss Dietel, l’un des concepteurs (il rejetait le terme “designer”) les plus influents de la RDA, et son partenaire, Lutz Rudolph. Ce principe d’ouverture permettait de remplacer facilement les pièces usées et assurait la longévité de l’ensemble. C’était un critère important, car les matières premières étaient rares en Allemagne de l’Est. Il s’applique également au mobilier modulaire MDW, que Rudolf Horn a développé au milieu des années 1960 pour la Deutsche Werkstätten Hellerau [un célèbre fabricant de meubles de Dresde, alors en ex-RDA]. Au lieu de rechercher une consommation

passive, Horn visait une “utilisation créatrice” de son mobilier : chacun pouvait l’étendre à son gré et l’adapter à ses quatre murs.

Il y avait d’autres choses qui semblaient faites pour l’éternité, par exemple les Rupfentiere, ces curieux animaux de Renate Müller, une conceptrice de jouets de Sonneberg [en Thuringe, ex-RDA]. Fabriqués depuis les années 1960, ils se sont même retrouvés dans une grande exposition de design au MoMa de New York il y a quelques années.

Aujourd’hui, on traduirait sans doute cet objectif de longévité par “durabilité”, mais ce serait faux : ce serait faire rétroactivement de la RDA un État orienté vers l’écologie. Or l’industrie chimique y a empoisonné durant des décennies l’air et les eaux avec ses installations obsolètes. “Bitterfeld, Bitterfeld, wo der Dreck vom Himmel fällt” [“Bitterfeld,

Bitterfeld, où la merde tombe du ciel”], proclamait à l’époque un vers très connu [Bitterfeld est une ville de Saxe-Anhalt, en RDA, célèbre pour son industrie chimique particulièrement polluante]. Quoi qu’il en soit, si les cyclos Simson sont toujours appréciés dans les cercles de mécanos, ce n’est pas seulement parce qu’ils sont facilement réparables, mais aussi parce que leur vitesse maximale est de 60 km/h au lieu de 45, un dépassement autorisé par une clause du traité d’unification de 1990 [l’accord qui a scellé la réunification des deux Allemagne] concernant les véhicules mis en service avant février 1992.

La réunification a plus de 30 ans. C’est curieux, mais l’exposition “Deutsches Design 1949-1989. Zwei Länder, eine Geschichte” [“Design allemand 1949-1989. Deux pays, une histoire”], organisée par Klara Nemeckova et Erika Pinner, est carrément révolutionnaire dans sa sobriété tranquille et l’équilibre qu’elle propose entre Est et Ouest. Elle commence par se concentrer sur les parallèles et les points communs existant dans le design de l’Allemagne divisée entre 1949 et 1989. Si elle fonctionne aussi bien, c’est surtout parce qu’elle prend au sérieux l’entrelacement de politique, d’économie, de traditions communes (Werkbund et Bauhaus), d’esprit du temps et de culture. Son architecture, signée Konstantin Grcic, fournit la structure nécessaire et met des accents sans se mettre en avant. Les clichés sont évités – à part la Trabbi [le surnom donné à la Trabant, la voiture emblématique de l’ex-RDA], manifestement incontournable, qui se trouve devant le musée.

Erika Pinner et Klara Nemeckova réussissent à nous familiariser avec le rayonnement des objets exposés : par exemple, le légendaire Ulmer Hocker [“tabouret d’Ulm”] créé par Max Bill et Hans Gugelot en 1954 pour l’Institut supérieur de la création d’Ulm [une ville alors située en République fédérale d’Allemagne (RFA), l’ex-Allemagne de l’Ouest] ; le service de porcelaine Rationell (1970), de Margarete Jahny et Erich Müller, qui était appelé



↑ Combiné SK6, radio et tourne-disque (Dieter Rams et Hans Gugelot, RFA, 1956-1960).
← Pull, collection “Fruits” (Claudia Skoda, Berlin-Ouest, vers 1978).



↓ Photo de la série “Hufelandstrasse Berlin 1055” (Harf Zimmermann, Berlin-Est, 1986-87).

plus seulement chez les marchands de meubles des sixties mais aussi dans les collections de culture quotidienne est-allemande. L’Euf est en outre représentatif d’un monde logistique et productif germano-allemand qui a souvent prospéré en secret, et au sein duquel la frontière était bien plus poreuse qu’ailleurs.

Nombre de chaînes de grands magasins et de sociétés de vente par correspondance de l’Ouest remplissaient leurs rayons et leurs catalogues de textiles, meubles et appareils électriques produits par les entreprises populaires de l’Est, parce qu’ils pouvaient obtenir ces articles à un prix avantageux dans le cadre de l’accord commercial entre les deux Allemagne et que la qualité était au rendez-vous. C’est ainsi que les collants fins Esda, par exemple, qui étaient fabriqués dans les monts Métallifères à l’Est et

Bergman, Thomas Bernhard, Tchinguiz Aïtmatov ou Hubert Fichte – 250 volumes jusqu’en 1989. En 1982, un essai publié dans cette collection par [l’écrivain est-allemand] Franz Fühmann a lancé la réhabilitation tardive de Sigmund Freud en RDA. La couverture de la série, aux photomontages en noir et blanc surréalistes, était conçue par le photographe, concepteur de livres et graphiste Lothar Reher, qui n’a cependant jamais obtenu la reconnaissance qu’a eue Willy Fleckhaus, par exemple, l’inventeur de l’arc-en-ciel des éditions Suhrkamp [l’une des prestigieuses maisons d’édition allemandes, fondée à Francfort en 1950]. Reher a également conçu au début des années 1970 des pochettes de disques psychédélics pour [le chanteur et écrivain est-allemand] Manfred Krug, et signé, en 1977, la célèbre pétition en faveur de Wolf Biermann [un chanteur dissident qui avait été déchu de sa nationalité est-allemande après un concert donné à l’Ouest et n’avait pu revenir en Allemagne de l’Est]. C’est aujourd’hui un petit collectif de jeunes designers qui entretient son héritage graphique.

Certains éléments de l’avant-garde des années 1980 paraissent encore incroyablement proches de nous. Le punk chic d’Allerleirauh, un collectif de mode underground fondé par Katharina Reinwald et Angelika Kroker à Berlin-Est [en 1987],

semble puiser à la même source que les incroyables tricots de Claudia Skoda [une star des années 1980 de Berlin-Ouest], dont les créations ont été célébrées à New York. Tous deux, le collectif de l’Est comme la styliste de l’Ouest, faisaient de leurs défilés des happenings artistiques débordants qui témoignaient de la force créatrice de Berlin-Est et de Berlin-Ouest, et tous deux vont très bien ensemble dans cette rétrospective des deux Allemagne. C’est l’une des leçons de cette exposition extraordinaire.

— Kito Nedo
Publié le 1^{er} juin

Le design est-allemand visait la longévité. À ne pas confondre avec la “durabilité”.

vendus à l’Ouest en grande quantité, finissaient par être réexpédiés vers l’Est, car ils étaient là-bas un produit rare, réservé à une élite, que l’on trouvait difficilement dans les magasins.

Autre produit très convoité, les minces volumes noirs de la série “Spektrum”, publiés à Berlin-Est par la maison Volk und Welt à partir de 1968. Destinée à “la littérature moderne de petit format”, cette série comportait des textes de James Baldwin, Mikhaïl Boulgakov, Marguerite Duras, Ingmar

Infos pratiques

“Deutsches Design 1949-1989. Zwei Länder, eine Geschichte” (“Design allemand 1949-1989. Deux pays, une histoire”) est à voir jusqu’au 5 septembre au Vitra Design Museum, à Weil am Rhein, dans le sud de l’Allemagne, près des frontières suisse et française. L’exposition, coproduite par le Musée des arts décoratifs de Dresde, sera montée à Dresde à partir d’octobre. Plus d’infos sur design-museum.de

partout “Mitropa Geschirr” [“vaisselle Europe centrale”, conçue pour l’ex-RDA]; ou le poste radio récepteur mondial superbement fonctionnel et technoïde Braun T 1000 (1963) de Dieter Rams [ex-RFA]. Les objets sont placés dans leur contexte historique, si bien que les 320 pages du catalogue sont très plaisantes à lire.

Cette exposition historique montre que les stéréotypes bien rodés de la division Est-Ouest ne sont pas si ancrés dans la réalité que cela quand on y regarde de près. Le Senftenberger Ei [“l’Euf de Senftenberg”], dont deux versions marquent l’entrée de la visite au musée Vitra, en est un bon exemple. Ce siège de jardin rond, au design Space Age, dont le dossier s’ouvre et se referme comme le couvercle d’un poudrier, a été conçu par Peter Ghyczy à Lemförde, en Basse-Saxe [en RFA], en 1967-1968. Comme la production n’était pas rentable à l’Ouest, car le laquage se faisait à la main, Elastogran GmbH a vendu la technique de fabrication à VEB Synthesewerk, de Schwarzheide, près de la ville de Senftenberg, dans le sud du Brandebourg [en RDA] au début des années 1970. L’accord comprenait la fabrication de 15000 unités destinées à la vente en RFA. La production s’est ensuite poursuivie pour l’Est. Ironie de l’histoire : l’Euf est aujourd’hui considéré comme un design classique de la RDA et ne se trouve

LES MOTS DES AUTRES
L’actualité racontée par les langues étrangères. Un podcast de Courrier international.
À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

↓ Mona Arshi dans la réserve naturelle de Cley Marshes, dans le Norfolk.

Photos Matthew Usher



—The Guardian Londres

A la faveur de la pandémie, l’an dernier, nous avons redécouvert avec émerveillement le chant des oiseaux. Mona Arshi, elle, a ressenti le besoin de retranscrire ces sons. Il y a dix ans, cette ancienne avocate spécialiste des droits humains a décidé de se consacrer à la poésie.

En retranscrivant ces chants – dans le sillage de John Clare, un célèbre poète anglais du xix^e siècle connu pour son amour de la ruralité –, elle s’est rendu compte que les cris des vanneaux, des rousserolles effarvattes [fauvettes] et des chevaliers gambettes lui évoquaient des mots en pendjabi, la langue de son enfance. Les vanneaux semblaient pépier “*ku*” : “pourquoi” en pendjabi ; les barges, elles, chantaient “*thohreh deh*” : “donne-moi un peu”.

Voilà le résultat inattendu d’une année durant laquelle Mona Arshi a été “*légèrement obsédée par le chant des oiseaux*”, comme elle le dit elle-même. Le fruit de cette obsession est désormais accessible en ligne [en anglais, sur la plateforme mutiny.org.uk/shifting-lines/], mais aussi dans la réserve naturelle située près de Cley next the Sea, dans le Norfolk [sur la côte est de l’Angleterre]. C’est là que Mona Arshi s’est installée en résidence artistique il y a quelques mois.

Je n’aime pas utiliser mon téléphone portable dans la nature, mais écouter les poèmes de Mona Arshi, lus par la jeune femme, grâce à des codes QR disséminés dans la réserve, est une expérience frappante, même sous une pluie maussade. Ses mots émergent des cieux immenses et des roselières à perte de vue. Ils se mêlent aux cris des oies cendrées qui volent au-dessus de nos têtes et des rousserolles effarvattes qui piaillent dans les fossés.

Mais les poèmes de l’artiste ne sont pas réservés à ceux qui aiment se mouiller : on peut aussi les découvrir [au sec] sur Internet ou au centre d’accueil de la fondation Norfolk

Celle qui chante avec les oiseaux

La poétesse britannique Mona Arshi a retrouvé dans le chant des vanneaux et autres fauvelles des sonorités semblables à la langue de son enfance, le pendjabi. Elle s’en est inspirée.

Wildlife Trust, située dans le village de Cley next the Sea. Grâce à des logiciels utilisés par les vidéo-jockeys [auteurs de performances visuelles en temps réel], le collectif d’artistes Mutiny a reproduit l’improvisation de la nature avec un mélange de lectures de poèmes par Mona Arshi, d’enregistrements sonores et de photographies de la faune et de la flore de la réserve.

Les poèmes de la jeune femme métamorphosent ce lieu que je connais bien et lui apportent une profondeur nouvelle. La phase d’écriture a également été une révélation pour la poétesse, qui reconnaît s’être sentie “*un peu comme une étrangère*” en découvrant la réserve l’été dernier.

La campagne n’a jamais fait partie de son quotidien d’enfant : elle a grandi sous les couloirs aériens de l’aéroport de Heathrow dans les années 1970 et les corridors de migration des oiseaux du Norfolk étaient nouveaux pour elle. Elle ne savait pas si elle avait le droit de s’y promener, ni tout simplement de se trouver là. L’endroit était peuplé d’oiseaux inconnus, souvent invisibles, dont le chant s’élevait entre les roseaux.

“*Je suis issue de la diaspora [indienne], je n’ai pas l’habitude de la campagne. Je suis une citadine, mes parents avaient une approche très urbaine de l’immigration, qui a marqué ma vie*, raconte Mona Arshi. *La réserve de Cley m’a paru très dépaysante, tout en étant familière. Car au fond de moi, je ressens*

l’appel d’une force tournée vers la nature.” Malgré les racines citadines de l’artiste, la faune et la flore se sont toujours glissées dans ses poèmes “*comme des invités fugaces venus fouler le sol de [ses] œuvres*”, explique-t-elle. Et lorsqu’elle s’est plongée dans la réserve de Cley, le chant des oiseaux l’a reconnectée avec le pendjabi, qu’elle avait perdu l’habitude de parler durant sa scolarité, dans les années 1970.

“*Le chant des oiseaux n’a pas de syntaxe, pas de grammaire, pas de structure de phrases*, analyse-t-elle. *Quand on se laisse aller à l’écouter, il est impossible de savoir ce qui va en sortir. Personnellement, j’ai reconnu des sonorités que je n’avais pas entendues depuis des années : la langue de mon enfance.*”

Ces mots en pendjabi transparaissent dans l’un des poèmes de Mona Arshi. L’artiste compose aussi des ghazal, des poèmes circulaires et musicaux, ancêtres des sonnets, originaires de Perse. D’après l’artiste, ce genre reflète avec élégance le caractère cyclique de la réserve de Cley, ses saisons et les oiseaux migrateurs qui s’y rassemblent, comme l’oie à bec court et la barge à queue noire.

Certains diront que Mona Arshi transpose des catégories culturelles dans la nature, mais ce sont les oiseaux et leur chant qui la guident : “*Je ne voulais pas imposer mes mots dans le chant des oiseaux*, explique-t-elle. *Cette démarche ne me semblait pas éthique. Pourquoi ne pas simplement regarder la vie*

qui s’offre devant nous et se plonger dedans ?”

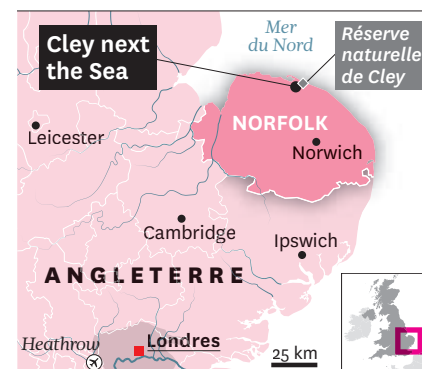
Lorsqu’elle était encore avocate au sein du groupe de défense des droits humains Liberty, Mona Arshi adorait l’adrénaline des tribunaux. Si l’écriture de poèmes peut sembler aux antipodes de son ancien métier, la jeune femme y retrouve “*des sensations similaires*”. “*Je prends des shoots de poésie*, se réjouit-elle. *Quand je lis, c’est comme si mes atomes se transformaient. Je ne me sens jamais aussi alerte et aussi vivante que lorsque je lis un poème bien écrit. C’est saisissant.*”

Mona Arshi préfère inspirer de telles sensations à ses lecteurs plutôt que de marteler des messages politiques. À Cley, elle a éprouvé un mélange d’émerveillement et d’inquiétude : dans cette réserve proche du niveau de la mer, certaines espèces et certaines zones risquent de disparaître dans un futur proche, à cause de la crise climatique. Les poèmes de la jeune femme sont élégiaques et sans doute un peu nostalgiques.

“*Les gens ne veulent pas qu’on leur assène des informations*, dit-elle. *Les poèmes s’adressent directement au cœur, et ceux qui parlent d’environnement offrent une manière intéressante de faire réfléchir les lecteurs, de leur faire ressentir certaines émotions, qui les pousseront à agir. Ce n’est pas tout à fait la même portée que mon combat pour les droits de l’homme, mais je suis convaincue que la poésie joue un rôle important. C’est un vecteur de vérité.*”

—Patrick Barkham

Publié le 8 juin



histoire. 

L'odyssée solitaire d'un Inuit en Écosse

Écosse – XVIII^e siècle.

Les Inuits ont-ils réussi à franchir en kayak les 1 900 kilomètres séparant le Groenland de l'Écosse ? L'hypothèse intrigue les historiens.



—The New European (extraits) Londres

L'histoire est pleine de théories fascinantes sur ce qu'auraient pu faire les explorateurs les plus hardis. Et si les Vikings avaient traversé l'Atlantique ? Et si la Polynésie avait été peuplée de migrants ayant traversé le Pacifique depuis l'Amérique du Sud ? Et si, il y a plusieurs siècles, des Inuits avaient mis le cap sur les îles Britanniques à bord de petits kayaks, traversant ainsi les étendues de l'océan sur des milliers de kilomètres depuis le cercle polaire arctique ?

On admet aujourd'hui que de telles traversées épiques étaient possibles, même s'il n'est pas prouvé qu'elles aient vraiment eu lieu. Or il existe quantité de documents qui portent à croire que les hommes du Nord glacé auraient réussi à aborder sur les côtes de l'Écosse.

En effet, les historiens disposent de témoignages concernant des visiteurs inuits sur ces côtes, à partir de la fin du XVII^e siècle. En 1685, trois ans avant sa mort, le pasteur presbytérien James Wallace écrit à propos d'un navire étranger qui a été repéré au large des Orcades : *“En l'an 1682, un Finnois [ainsi nommé parce que les Orcadiens étaient convaincus que ces visiteurs venaient de Finlande] fut aperçu qui naviguait à la rame le long des côtes méridionales de l'île d'Eda [Eday]... la plupart des îliens s'étant pressés pour le voir, puis ayant fini par envoyer un bateau en vue de l'arraisonner, l'homme vira de bord et s'enfuit à la hâte.”*

Wallace rapporte une deuxième rencontre : *“En l'an 1684, un autre [Finnois] fut aperçu depuis Westra [Westray], après quoi, pendant un certain temps, [les pêcheurs locaux] n'attrapèrent plus guère de poissons; car on dit que ces Finnois viennent ici pêcher les poissons pour les rapporter chez eux.”*

Même si les Samis du nord de la Finlande utilisent effectivement des canoës, les kayaks que décrit Wallace étaient nettement différents de n'importe quel bateau d'origine européenne. On peut donc en conclure sans grand risque d'erreur que ces “Finnois” ne venaient certainement pas du pays de Jean Sibelius et

de Kimi Räikkönen [respectivement compositeur et coureur automobile finlandais].

Plus extraordinaire encore que les souvenirs de Wallace, il y a cette histoire née dans l'Aberdeenshire au début du XVIII^e siècle, à propos d'un Inuit trouvé en train de pagayer sur le Don [fleuve du nord-est de l'Écosse] à bord d'un kayak. Sauvé de son embarcation, l'aventurier épuisé sera pris en charge par les habitants, mais mourra dans les jours qui suivirent son arrivée.

Selon Charles Hunt, conservateur du musée du Marischal College d'Aberdeen, le bateau était par sa conception un canoë venu de la côte est du Groenland. Si tel est le cas, comment notre homme intrépide a-t-il réussi à franchir, à bord de ce frêle esquif, les 1 900 kilomètres qui séparent le Groenland de la côte est de l'Écosse, en ayant peu de nourriture et d'eau, et avec la connaissance rudimentaire des techniques de navigation qui devait être la sienne ?

Entre 1645 et 1715, la glace des pôles s'étendait sur une zone bien plus importante qu'aujourd'hui.

Voyage of the Fimmenn, un documentaire de 2017, démontre qu'une telle traversée était possible techniquement; mais le fait qu'il ait fallu soixante-six jours aux aventuriers Olly Hicks et George Bullard pour rallier l'Écosse en kayak depuis le Groenland – même s'ils étaient équipés d'appareils ultraperfectionnés – amène à douter que l'Inuit d'Aberdeen ait pu franchir une bonne partie de l'Atlantique à la rame.

Charles Hunt émet l'idée, plus vraisemblable, que l'homme aurait voyagé dans un autre bateau plus grand, et dont il se serait certainement échappé. Parmi les mauvais traitements, peu connus, infligés aux indigènes d'Amérique du Nord par les Européens, il y avait cette pratique consistant à enlever des Inuits, hommes et femmes, afin de les “montrer” au retour. Il arrivait si souvent aux baleiniers européens de présenter agressivement

les Inuits à la “civilisation” que le Parlement néerlandais fit passer une loi ayant spécifiquement pour but d'interdire cette pratique.

Est-il possible qu'après l'adoption de cette loi l'Inuit d'Aberdeen ait été rejeté à la mer par un marin européen redoutant les poursuites ? Ou alors qu'ayant entendu parler du sort réservé à ses congénères notre navigateur ait décidé de reprendre la mer de son propre gré ?

Quoi qu'il en soit, ce qui vaut pour l'improbable visiteur de l'Aberdeenshire vaut peut-être aussi pour les “Finnois” des Orcades. Même si le fils de James Wallace émet l'hypothèse que les Inuits des Orcades aient été précipités vers le sud par le mauvais temps, les faibles chances de survivre à une telle traversée laissent à penser qu'il est plus probable qu'eux aussi aient été dérivé ou qu'ils aient pu échapper à leurs ravisseurs.

Pendant le dernier petit âge glaciaire (entre 1645 et 1715 environ), la glace des pôles s'étendait sur une zone bien plus importante qu'aujourd'hui, ce qui a dû réduire considérablement la longueur d'un tel voyage. Ayons aussi à l'esprit que l'indigène qui a navigué jusqu'à Aberdeen avait emporté son matériel de pêche. Il est possible qu'il se soit ravitaillé en chemin.

Terminons par une rencontre Écossais-Inuits au sujet de laquelle il ne subsiste pas le moindre doute. Dans les années 1890, le capitaine William Adams, un baleinier de Dundee, rentre chez lui accompagné d'un invité de marque. Le chef inuit Almick est originaire de la région de Qikiqtaaluk, dans le Nunavut, et vient en Écosse non pour y être montré, mais pour découvrir la vie à l'autre bout du monde. Ayant rapidement appris l'anglais, Almick tenait à montrer que malgré les brimades que les Européens avaient fait subir à son peuple, ce dernier n'avait rien perdu de son sens de l'humour. Ainsi, quand on demanda au chef inuit quel souvenir il garderait de Dundee, il répondit qu'il avait été étonné du froid épouvantable qui régnait dans cette ville.

—Richard Luck
Publié le 31 mai

➤ Un Inuit en kayak (gravure du XIX^e siècle colorisée).
Photo Lanmas/Alamy/Photo12

le portrait.



Jack Ma, de magnat à paria

—**Duanchuanmei (The Initium) Hong Kong**

Remontons une dizaine d'années en arrière. Vers 2008, les vidéos des “conférences motivantes” de Jack Ma, sans doute le meilleur orateur parmi tous les chefs d'entreprise chinois, faisaient un tabac sur Internet. Jusqu'en 2015, elles étaient encore diffusées sur les téléviseurs de quasiment toutes les librairies d'aéroport, où l'on pouvait d'ailleurs acheter ses ouvrages disséquant son art du discours et son expérience dans le monde des affaires.

En fait, dès les premiers pas d'Alibaba [le géant chinois du commerce en ligne, qu'il a fondé en 1999], Jack Ma s'impose comme un personnage public très séduisant. À la fin de 1999, quand Joseph Tsai [cofondateur et vice-président du groupe Alibaba] quitte Taïwan pour rejoindre l'entreprise de Jack Ma à Hangzhou, il remarque que les employés d'Alibaba semblent être des “disciples” de leur patron.

Il ne fait aucun doute que Jack Ma est quelqu'un de très charismatique, qui adore s'exprimer sous les feux des projecteurs et qui excelle également dans les discours improvisés. Pourtant, il ne parvenait pas à avoir la moyenne en mathématiques, et il a dû passer trois fois l'examen de fin d'études secondaires avant d'être admis sur liste complémentaire à l'École normale de Hangzhou. Parmi les grands entrepreneurs d'Internet des années 1990, il est sans doute celui qui a le bagage universitaire le plus léger. Il n'a pas non plus de formation technique et n'est pas issu d'une famille illustre.

Duncan Clark, ancien conseiller d'Alibaba, décrit Jack Ma comme une personne “à la mentalité très populiste”,

Le fondateur d'Alibaba a sans doute tenté d'aller trop vite et trop loin. En voulant faire de son entreprise de commerce un État dans l'État, et en poussant trop loin les cultes de la performance et de la personnalité, il s'est attiré les foudres du gouvernement chinois. Le site hongkongais *The Initium* a fait le portrait de l'entrepreneur en disgrâce.

dans la biographie dont il est l'auteur [*Alibaba. L'incroyable histoire de Jack Ma, le milliardaire chinois*, éd. François Bourin, 2017]. Cela transparait dans ses talents d'orateur, qui lui permettent de capter rapidement l'attention d'un auditoire, mais aussi dans les flèches qu'il décoche souvent aux élites, qu'il s'agisse d'investisseurs, d'entreprises publiques ou de personnes au cursus brillant.

Les expériences qu'il a vécues sur le terrain deviennent le matériau habituel de ses prises de parole, et le socle de l'icône d'entrepreneur qu'il représente pour les jeunes.

“Puisque Jack Ma a pu réussir, 80 % des jeunes en Chine doivent également y arriver.” Jack Ma ne lésine jamais sur les mots quand il s'agit de peindre un avenir radieux à la jeunesse. En incarnant le plus bel exemple de réussite personnelle pour un Chinois moyen à l'ère de l'économie de marché, il a joué le rôle de coach de vie pour toute une génération.

Il ne doit pas seulement sa célébrité à l'incroyable fortune qu'il a accumulée, mais aussi et surtout à sa faculté d'inculquer de façon constante des valeurs qui semblent aller à l'encontre de la tradition. En cela, il s'apparente surtout à un leader spirituel, voire à une véritable “rock star” (pour reprendre les termes de Duncan Clark).

Dans ses discours publics, Jack Ma n'aimait pas tant s'étendre sur la façon dont Alibaba gagnait de l'argent que sur la façon dont l'entreprise pouvait aider les PME à en gagner, à créer des emplois et à changer la société. Au sein d'Alibaba, la moitié de l'évaluation des performances des employés porte sur leur capacité à adhérer aux valeurs fondamentales de l'entreprise.

En partant du principe commercial éthique du “soutien au développement des petites entreprises”, Jack Ma a



exposé un ensemble très complet d'idées. Tout d'abord, il s'est rangé du côté de la mondialisation et de l'économie de marché. Ainsi, dans un discours interne, il a attribué le succès d'Alibaba au fait qu'il avait vu juste en 1999 en prédisant que *"la Chine allait rejoindre l'Organisation mondiale du commerce"* [ce qui est arrivé à la fin de 2001]. En 2008, année marquée par un certain assouplissement sur le plan politique, il ne cache pas son opposition à l'économie planifiée et au système des entreprises publiques : *"Refourguer le trésor des opportunités d'emploi aux grandes entreprises publiques revient à ne laisser aucune chance à la Chine."* Dans le même temps, à l'ère de la mondialisation, il enseigne à ses employés à être patriotes mais pas nationalistes. La réforme du système macroéconomique chinois a servi le succès de Jack Ma.

En fait, ce n'est pas en 2020 que Jack Ma a commencé à critiquer le système financier en Chine. Déjà en 2008, lors du 7^e sommet des chefs d'entreprise chinois, Jack Ma vitupérait contre les banques : *"J'ai entendu de nombreuses banques dire qu'elles prêtaient aux petites et moyennes entreprises. Cela fait cinq ans que j'entends leur discours, mais combien d'entre elles le font réellement sur le terrain? Très peu. Si les banques ne changent pas, nous les changerons, j'en suis convaincu!"*

Jack Ma se rappelle avoir pris le risque de lancer Alipay en 2004 justement parce qu'il jugeait que *"le système de paiement chinois n'[était] pas nécessairement un monopole gouvernemental"*.

Par ailleurs, il affirme son souhait de devenir un "État". Essayiste spécialiste des questions financières, Wu Xiaobo explique que Jack Ma lui aurait confié lors d'une conversation privée, en 2005, que *"le meilleur modèle d'entreprise qui soit est celui de l'État"*, car l'État fournit des services publics tels que l'accès à l'eau, à l'électricité et au réseau routier tout en tirant ses revenus des impôts payés par les citoyens. Il fallait donc, selon lui, qu'Alibaba adopte le modèle d'un État.

Ce "modèle de l'État" évoqué par Jack Ma a peu à peu évolué jusqu'à devenir un argument visant à protéger l'expansion d'Alibaba dans un cadre légal. Après avoir défini, en 2008, Alibaba comme un *"fournisseur de services d'infrastructure de commerce électronique"*, en 2009, Jack Ma déclare aux salariés du groupe que l'entreprise doit *"veiller à apporter des bienfaits à la société, contribuer à l'équité sociale et rechercher l'efficacité sociale"* et ajoute que les hommes d'affaires doivent *"assumer une responsabilité au même titre que les hommes politiques, les artistes et les architectes, en devenant le principal moteur du développement social"*. Il faut qu'Alibaba *"créé 100 millions d'emplois dans le monde"* et évite aux vieilles dames de devoir faire la queue à la banque pour payer leurs factures d'électricité.

En 2010, lorsque Ma Weihua, alors président de la China Merchants Bank, évoque la *"profonde inquiétude"* provoquée par les solutions de paiement tiers, la réponse de Jack Ma s'inspire de la logique du *"modèle de l'État"* : *"Là où les banques ne font pas du bon boulot, nous le faisons à leur place."* Au cours de conférences, Jack Ma dénonce les difficultés des petites et moyennes entreprises à obtenir des prêts bancaires et justifie l'émergence d'Alipay par le besoin de résoudre des problèmes dans la société : *"Il fallait absolument le faire pour la Chine, pour les différents secteurs économiques, pour les entreprises."* Poursuivant dans cette logique, il qualifie les entreprises privées de *"véritables entreprises d'État"*,



Jack Ma
EN 2005

BIO EXPRESS

- 1964** — Naissance de Jack Ma à Hangzhou.
- 1999** — Fondation du site de commerce Alibaba à Hangzhou.
- 2004** — Lancement d'Alipay, son service de paiement en ligne.
- 2015** — Alibaba rachète le *South China Morning Post*, le grand journal anglophone de Hong Kong.
- 2020** — À la suite de critiques formulées contre le système chinois de régulation financière, Jack Ma disparaît des médias pendant trois mois.
- 2021** — Jack Ma *"fait de la peinture et profite de la vie"*, selon le vice-président d'Alibaba.

en précisant de manière étonnante, en 2006 : *"Si un jour l'État a besoin d'Alipay, on lui donnera tout."*

Ce faisant, la position de Jack Ma dépasse à l'évidence celle d'un simple chef d'entreprise. Il aime à parler de ses activités commerciales en se plaçant du point de vue des *"intérêts de l'État"*, ce qui est très rare, à l'époque, parmi les autres chefs d'entreprise privée chinois de même envergure.

En 2014, Jack Ma redéfinit Alibaba comme une *"entreprise d'État"*. Même s'il explique cette nouvelle appellation par des mots fleurant le nationalisme, affirmant qu'elle *"est l'affirmation de l'innovation technologique et de la capacité de création de la Chine et représente la contribution de la nation au reste du monde"*, on ne peut s'empêcher de se rappeler à cette occasion ses propos sur sa volonté de *"gérer l'entreprise sur le modèle de l'État"*.

Bien que Jack Ma soit connu pour ne pas avoir sa langue dans sa poche et ne pas hésiter à défier l'ordre établi, on s'aperçoit, à y regarder de plus près, qu'il n'a jamais franchi la ligne blanche politique dans ses déclarations et qu'il a toujours été du côté du parti-État.

En fait, la véritable question est peut-être de savoir si Jack Ma, en tant qu'homme d'affaires, a le droit de se placer du côté du parti-État et si, ce faisant, il ne franchit pas une ligne blanche.

En 2013, dans une interview accordée au *South China Morning Post*, Jack Ma a pris l'initiative d'évoquer les incidents du 4 juin 1989 [euphémisme d'usage en Chine pour désigner la répression du mouvement prodémocratique de Tian'anmen] : *"C'est comme Deng Xiaoping qui, en tant que dirigeant du pays, voulait la stabilité pendant les incidents du 4 juin et a dû prendre de ce fait des décisions cruelles."*

Même si ces propos ne sont pas discordants par rapport à la version historique officielle chinoise, il est clair que le gouvernement ne voit pas d'un bon œil des entrepreneurs de premier plan évoquer publiquement des sujets politiques sensibles, en suscitant des remous dans l'opinion publique.

En tant que chef d'entreprise respecté à Hong Kong et à Taïwan, Jack Ma s'est employé à *"unir"* la jeunesse des deux côtés du détroit de Taïwan. En 2014, il prononce un discours à Taïwan, dans lequel il critique avec un brin de condescendance les entreprises taïwanaises pour leur manque d'innovation, et conseille aux jeunes Taïwanais d'effectuer une introspection et de commencer par se changer eux-mêmes plutôt que de se plaindre de la société et de toujours vouloir changer le monde. L'année suivante, Alibaba lance un fonds pour l'entrepreneuriat afin d'aider les jeunes Taïwanais à créer leur propre entreprise sur le continent.

Des fondations de même nature sont également orientées vers la jeunesse hongkongaise. Ainsi, en 2015, Alibaba met en place le Hong Kong Young Entrepreneurs Fund, doté de 1 milliard de dollars hongkongais [environ 115 millions d'euros]. Lors d'un forum, quelqu'un demande à Jack Ma si les jeunes ayant participé au mouvement d'occupation du quartier de Central à Hong Kong [pour protester, en 2014, contre le projet de réforme électorale imposé par le pouvoir central chinois] pourront bénéficier du programme. Celui-ci rétorque : *"Pourquoi pas?"* Ce qui est aussitôt interprété par les médias hongkongais comme : *"Jack Ma éprouve de la sympathie pour les jeunes manifestants de Central."* Pourtant, lors de son intervention, Jack Ma a également donné des conseils paternalistes aux

↗ Jack Ma lors de la Conférence mondiale sur l'intelligence artificielle (WAIC) à Shanghai, le 17 septembre 2018.
Photo Aly Song / Reuters

jeunes de Hong Kong : “Une certaine discipline est nécessaire, vous devez avoir confiance en votre patrie.”

En tant que chef d'entreprise attaché à l'unité de la nation, Jack Ma, qui a toujours souligné la nécessité de bien comprendre la politique, cherche, en toute logique, à amadouer les jeunes Hongkongais et Taïwanais. D'ailleurs, à l'époque, les médias officiels ou les réseaux sociaux n'ont rien trouvé à redire.

La création d'Alibaba par Jack Ma a longtemps été une belle histoire illustrant le “rêve chinois”, que les responsables politiques étaient heureux de raconter, une histoire représentative du dynamisme économique de la Chine.

En 2015, lorsque Alibaba rachète le *South China Morning Post*, le plus ancien journal anglophone de Hong Kong, l'adjoint de Jack Ma, Joseph Tsai, écrit un article expliquant que c'est pour aider les gens du monde entier à mieux comprendre la Chine et offrir une perspective différente de celle proposée par les reportages, biaisés, des médias occidentaux. Bien que de nombreuses voix se soient élevées pour souligner que le contrôle d'un média par l'homme d'affaires qu'est Jack Ma révélait chez lui des ambitions inavouées d'homme politique, chose dangereuse dans une Chine qui met l'accent sur le contrôle de la plume par le parti, aucun mécontentement ne s'est exprimé en haut lieu, et Wang Wen, ancien chroniqueur du *Huanqiu Shibao* [quotidien nationaliste chinois], a même commenté l'annonce de la manière suivante : “C'est une bonne chose. Ce sont les forces sociales du pays qui essaient de changer l'image du pays.” En d'autres termes, on pouvait considérer à l'époque que, en se portant acquéreur d'un journal influent dans le monde anglophone, Jack Ma avait accompli pour le compte du gouvernement quelque chose que celui ne pouvait pas faire aisément.

Jack Ma a toujours été doué pour les relations publiques et sait également très bien gérer les relations entre le monde politique et celui des affaires.

De 2006 à 2018, chaque fois qu'Alipay se heurtait à une résistance politique, Jack Ma sortait presque toujours son argument de “l'offrande à l'État”, répétant : “Si un jour l'État a besoin d'Alipay, on lui donnera tout.” Au départ, cette déclaration était considérée comme une déclaration politique visant à rassurer les régulateurs et les décideurs, mais lorsque ces mots proviennent de la bouche de Jack Ma, qui maîtrise l'art de fabriquer des nouvelles, cela laisse une grande marge d'interprétation, comme l'expression d'un mécontentement ou même de menaces.

Wu Xiaobo se souvient de la visite à Alibaba d'un groupe de hauts fonctionnaires de différents ministères et commissions, qu'il avait accompagné en 2015. À l'époque, les douanes de la province du Guangdong venaient de résoudre une importante affaire de fraude fiscale à l'exportation. Évoquant cette affaire, un employé d'Alibaba avait affirmé sans réfléchir qu'au sein de l'entreprise les mégadonnées collectées fournissaient des informations plus précises encore que celles des réseaux de surveillance de n'importe quel ministère. “Cela avait fait tiquer un directeur de cabinet qui se tenait à mes côtés”, raconte Wu Xiaobo, qui estime que lorsque des entreprises privées telles qu'Alibaba détiennent des infrastructures de l'économie nationale elles “avancent en terrain miné”.

Au début de 2019, cela a commencé à sentir la poudre sur les réseaux sociaux chinois, où les mèches que Jack Ma avait allumées un peu partout ont commencé à provoquer des réactions explosives. Tout d'abord, en avril : alors que le mouvement lancé par des salariés du Net

PROFIL BAS

Jack Ma “va très bien, il fait de la peinture et profite de la vie”. Voilà, en substance, ce que Joseph Tsai, le vice-président d'Alibaba, a déclaré au média américain **CNBC** le 15 juin dans une interview abondamment reprise et commentée. Entre octobre 2020 et janvier 2021, Jack Ma avait disparu trois mois de l'espace public après avoir vertement critiqué les autorités financières et les banques publiques de son pays lors d'un forum économique à Shanghai. Depuis sa réapparition, le ton a changé : il fait “profil bas”, comme le dit Joseph Tsai. Son entreprise, elle, reprend du poil de la bête, après une année 2020 marquée par une enquête et une amende record de 2,3 milliards d'euros infligées par les autorités chinoises le 10 avril pour pratiques monopolistiques. Une mise au pas de l'entreprise à laquelle Joseph Tsai n'a rien trouvé à redire lors de son entretien sur CNBC, affichant un soutien sans faille à son pays sur le sujet des droits de l'homme : “En Chine, la majorité de la population, je veux dire de 80 à 90 % de la population, est très très heureuse. Les conditions de vie de ces personnes s'améliorent chaque année.” Ou encore sur celui de Hong Kong : “Globalement, depuis l'imposition de la loi sur la sécurité nationale, tout est stable.”

SOURCE



DUANCHUANMEI (THE INITIUM)

Hong Kong, Chine
theinitium.com

Ce site d'information indépendant, créé en août 2015 à Hong Kong par des Chinois du continent désireux d'échapper à la censure, est devenu une source incontournable d'enquêtes et de reportages sur la Chine.

Il propose un panorama complet de l'actualité et met l'accent sur l'enquête et le datajournalisme. Il a reçu plusieurs prix de la presse sinophone pour la qualité de ses reportages.

“Une certaine discipline est nécessaire, vous devez avoir confiance en votre patrie.”

Jack Ma

S'ADRESSANT AUX JEUNES HONGKONGAIS, EN 2015

contre le système de travail 9-9-6 [cadence infernale obligeant les employés à travailler de 9 heures du matin à 9 heures du soir, 6 jours par semaine] prenait de l'ampleur, Jack Ma soutenait en interne que “travailler en 9-9-6 [était] une énorme chance, chance que n'[avaient] pas de nombreuses entreprises et de nombreuses personnes qui souhaiteraient pourtant en disposer”. Cette philosophie de travail, qui met l'accent sur l'envie de se battre, n'a bien sûr pas réussi à convaincre les jeunes. Elle a au contraire suscité de la déception et de la colère chez nombre d'entre eux : “Je pensais que Jack Ma se démarquait par une façon de penser et une vision différentes, mais l'appartenance à une certaine classe reste en fait la première caractéristique d'un individu.”

Durant le second semestre de 2019, les internautes se sont mis à commenter toutes les vidéos sur Jack Ma postées sur le site Bilibili [équivalent chinois de YouTube] en reprenant des citations tirées du *Capital* [de Karl Marx] ou des *Œuvres choisies de Mao Zedong*, du genre : “Les capitalistes courent après le profit [et] les plus-values”, ce sont des “vampires”, ou encore : “Vive le prolétariat!”

Une salve de tirs, plus nourris encore, a éclaté en mai 2020, quand Alibaba a publié, sur son compte officiel du site Bilibili, la vidéo d'une conférence de Jack Ma intitulée : “L'entreprise est le plus important des biens publics”. En quelques jours, celle-ci a été visionnée 400 000 fois et a fait l'objet de 9 000 commentaires. On pouvait lire par exemple : “Prolétaires, unissez-vous!” ou “C'est le peuple qui a nourri Alibaba, pas Alibaba qui a nourri Jack Ma”...

Les internautes estimaient que Jack Ma n'était pas seulement un “entrepreneur sans scrupule”, mais aussi un “capitaliste” aux ambitions politiques cachées qui utilisait son capital pour infiltrer la sphère politique et contrôler le discours de l'opinion publique.

À cette occasion, on a ressorti d'anciennes affaires pour montrer à quel point ses “ambitions” étaient manifestes : en 2016, n'avait-il pas déclaré, lors d'une prise de parole à l'étranger, qu'il était “plus occupé que le président de la République, mais sans en avoir les pouvoirs”, et, en 2017, lors de sa rencontre avec le chef de l'exécutif de Hong Kong, Carrie Lam, n'avait-il pas regretté qu'Alibaba ne bénéficie pas à Hangzhou du principe “un pays, deux systèmes” [officiellement en vigueur à Hong Kong depuis la rétrocession britannique, en 1997]? Aucune de ces deux histoires n'avait fait de vagues à l'époque mais, en 2020, elles sont devenues des preuves presque irréfutables de sa volonté de transgression.

C'est qu'en trois ou quatre ans le climat a rapidement changé. Depuis les manifestations contre l'amendement de la loi sur l'extradition à Hong Kong [en 2019], l'opinion publique chinoise n'est plus favorable au principe “un pays, deux systèmes”. Ressortir les propos de Jack Ma a donc permis de jeter des doutes sur ses positions politiques, d'autant plus qu'il avait montré une certaine sympathie envers les jeunes manifestants du mouvement d'occupation du quartier de Central en 2015, ce qui équivalait presque à soutenir l'indépendance de Hong Kong...

Dans un accès d'optimisme, Duncan Clark a affirmé il y a quelque temps que si la Chine autorisait un jour les élections Jack Ma pourrait être le favori pour le poste suprême. Mais aujourd'hui, avec le recul, c'est la déclaration de Jack Ma devant un parterre de chefs d'entreprise privée en 2013 qui paraît la plus prémonitrice : “Aucun chef d'entreprise chinois n'a jamais connu une belle fin.”

—Lai Fu

Publié le 12 avril

NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE

De nouvelles puissances émergent, les alliances se redessinent,
le Moyen-Orient bascule une fois de plus.



*Désengagement américain,
normalisation avec Israël,
la Turquie leader
du monde sunnite face
à l'Iran chiite...
Après les révolutions
avortées de 2019, la région
bascule une fois de plus.*

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

! it I love I love that.

Schweppes®



PINK TONIC

ORANGINA-SCHWEPPES FRANCE SAS - RCS NANTERRE B 404 907 941 - CAPITAL SOCIAL 446 036 924 € - TBW&PARTS

* C'EST COMME ÇA QUE JE L'AIME

POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE.
WWW.MANGERBOUGER.FR